This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

11135

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

THE SPINGARN COLLECTION
OF
CRITICISM AND LITERARY THEORY
PRESENTED BY
J. E. SPINGARN

PRINCIPES
DE LA
LITTÉRATURE.

FRAGMENTS

DE LA

LITTÉRATURE

PRINCIPES
DE LA
LITTÉRATURE.

Par M. l'Abbé BATTEUX, *Professeur Royal, de l'Académie Françoise, & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres.*

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

CHEZ DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.

M. D. CC. LXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
273366A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1926 L

NEUVIÉME TRAITÉ
DES GENRES
EN PROSE.

Quid dicat, & quo loco & quo modo.
Cic.

PRINCIPES

PRINCIPES
DE LA
LITTÉRATURE.

IX. TRAITÉ.
DES GENRES
EN PROSE.

Observation préliminaire.

IL seroit aisé, s'il en étoit besoin, de faire voir qu'on peut étendre sur toute la Littérature le principe de l'imitation que nous avons établi & développé dans les volumes précédens qui ont pour objet la Poësie. Les Genres en prose ne doivent, ne peuvent être autre chose que la Nature bien expri-

mée : & la Poëſie n'eſt que l'imitation de cette expreſſion. Elles ſont donc l'une à l'autre ce que l'original eſt à ſon portrait, ou le portrait à ſon original. Ce ſont dans l'un & dans l'autre les mêmes traits, les mêmes couleurs, les mêmes caractères. Et comme les Arts ne ſont jamais plus beaux que quand ils reſſemblent parfaitement à la nature originale ; de même celle-ci n'eſt jamais plus parfaite & plus belle que quand elle reſſemble à la nature choiſie & embellie par les Arts. Tout ce qui ſe trouve là doit ſe trouver ici, & par les mêmes raiſons.

Si cela eſt ainſi, me dira-t-on, pourquoi n'avoir pas commencé la ſuite de vos Traités par l'Éloquence & le Récit, qui ſont, ſans contredit, plus près de la Nature que tous les autres Genres, & qui ſemblent même en quelque ſorte avoir été les modèles de la Poëſie? Il étoit naturel d'aller du ſimple au compoſé, & de préſenter d'abord les procédés ordinaires de l'eſprit humain, avant que d'étudier les ruſes & les

fineſſes de l'art. D'ailleurs le langage de la Proſe a certainement précédé celui de la Poëſie ; celle-ci a toujours bâti avec les matériaux de celle-là. C'eſt donc renverſer l'ordre, & commencer par le faîte de l'édifice, que d'offrir d'abord à ceux qu'on veut introduire dans le commerce des Muſes, les livres de poëſie, par où il ſemble qu'on auroit dû finir.

Nous convenons que ſi dans cet Ouvrage nous ne nous étions propoſé que de montrer la voie pour arriver à la connoiſſance d'une langue, il auroit fallu commencer par la Proſe. C'eſt là ſans doute qu'eſt le vrai génie, le caractère eſſentiel de quelque langue que ce ſoit. Dans la Poëſie la contrainte du vers altère néceſſairement la ſtructure naturelle des mots, & même quelquefois leur valeur. Ainſi ce ſeroit aller à contre-ſens que d'étudier d'abord une langue dans les poëtes. On a beau lire Horace & Virgile : ſi on ne lit qu'eux, on n'apprendra jamais à parler comme Cicéron.

Mais notre deſſein n'eſt point d'apprendre à parler ; c'eſt d'apprendre à lire & à juger. Or pour apprendre à juger, en matiere de littérature, il faut s'exercer d'abord ſur les ouvrages où les beautés & les défauts, plus ſenſibles, donnent auſſi plus de priſe au goût & à l'eſprit, où l'art ſe montre ſans myſtère ; & quand une fois on a bien reconnu cet art, tel qu'il eſt, qu'on eſt bien sûr d'en avoir ſaiſi les vrais principes, on eſſaie de le reconnoître encore dans les ouvrages où il a coutume de ſe cacher.

L'ordre que nous avons ſuivi eſt donc l'ordre même de l'eſprit humain, lequel ſaiſit d'abord ce qui eſt plus ſenſible, & s'en fait un moyen pour parvenir à connoître ce qui l'eſt moins.

Cette marche eſt ſi naturelle, que ſi on conſulte l'hiſtoire même de la Poëſie & de l'Oraiſon, on trouvera que celle-ci n'eſt venue qu'après l'autre.

Il y a bien de la différence entre le langage du ſeul beſoin, & le langage de l'Eloquence. Le premier a ſans

doute précédé la Poëſie : c'eſt l'inſtrument le plus eſſentiel de la ſociété : par conſéquent le genre humain a dû porter ſur lui ſes premiers ſoins. Mais le langage oratoire, où l'on joint toutes les reſſources de l'Art au génie naturel, où toutes les machines, tous les reſſorts qui peuvent aider à la perſuaſion, ſont dreſſés, tendus, ménagés avec adreſſe & intelligence, ce langage n'a été ſoumis à la préciſion des règles, qu'après les grands ſuccès de la Poëſie.

La Poëſie a d'abord emprunté à la Nature ſimple ſes graces naïves, & ſes traits frappans : en les embelliſſant de toutes les parures que l'imagination & l'harmonie pouvoient y ajouter. L'Éloquence enſuite, quoique modeſte par état, a compris par l'exemple de la Poëſie, qu'il y avoit un art de préſenter les objets, de ſéduire l'oreille, d'échauffer l'ame. Sa propre expérience lui avoit fait ſentir que, quelque puiſſante que ſoit la vérité par elle-même, il n'étoit pas toujours ſûr

dans leurs oraiſons, comme les poëtes avoient été orateurs dans leurs poëſies.

Mais que devient la différence qu'il y a entre ces deux Arts ? car il eſt certain qu'il y en a une.

La voici : la Poëſie a pour objet de plaire, nous l'avons dit ; & ſi quelquefois elle inſtruit en même temps, c'eſt que l'utilité eſt un moyen qui l'aide à parvenir à ſon but. L'Éloquence a pour objet d'inſtruire ; & ſi elle ſonge à plaire, c'eſt qu'elle n'ignore pas que la voie la plus certaine pour arriver à la perſuaſion eſt celle qui eſt femée de fleurs. (*a*)

La Poëſie ſe ſert de tout, pourvû qu'il aille à ſes fins : vrai, faux, fable, hiſtoire, merveilleux, naturel, poſſible, impoſſible, tout eſt bien reçu chez elle ; ſa raiſon s'appelle fureur. Elle bâtit ſans poſer de fondemens : une chimere qu'un ſouffle détruit, l'occupe auſſi ſérieuſement que le ſalut d'un empire. L'Éloquence, toujours grave

(*a*) Voyez le I. Traité, I. Partie, Chap. VI.

& meſurée, ne ſonge qu'au ſervice réel : la raiſon eſt ſon appui, le bon ſens ne la quitte jamais.

Tels ſont les droits & les limites de ces deux empires. Ils s'étendent l'un & l'autre ſur toute la Nature : mais dans l'un c'eſt la vérité qui tient le ſceptre, & dans l'autre c'eſt le goût. Et tout ſe règle ſelon leurs lois ſouveraines. Rentrons dans la carrière.

Ce Traité ſera diviſé en trois Parties : dans la première, il ſera queſtion du Genre oratoire : dans la ſeconde, du Récit hiſtorique : dans la troiſième, du Genre épiſtolaire.

PREMIERE PARTIE.

DU GENRE ORATOIRE.

I.

Ce que c'eſt que l'Oraiſon.

LA Rhétorique, la Logique, la Grammaire ſont trois Arts qui devroient toujours marcher de compagnie. La Logique eſt l'Art de bien penſer. La Grammaire eſt l'Art de bien parler. La Rhétorique eſt l'Art de bien dire. Bien penſer, c'eſt mettre de la préciſion & de la netteté dans ſes idées, de la circonſpection dans ſes jugemens, de la liaiſon & de la juſteſſe dans ſes raiſonnemens. Bien parler, c'eſt ſe ſervir de termes reçus & de conſtructions légitimes; c'eſt éviter le barbariſme dans les mots, & le ſolé-

ciſme dans les phraſes. Bien dire, c'eſt parler de manière à nous faire écouter, & à perſuader ceux qui nous écoutent : trois inſtrumens univerſels, c'eſt-à-dire, dont l'uſage s'étend à tous les Genres, dans les Sciences & dans la Littérature; & qui, dans ceux qui les réuniſſent, caractériſent la bonne éducation, la droiture d'eſprit, & la fécondité de génie.

Si on conſidère ſeulement l'étymologie, le mot *Oraiſon* eſt d'une ſignification fort étendue : il déſigne toute penſée exprimée par le diſcours, *ore ratio expreſſa :* c'eſt dans ce ſens qu'il eſt employé par les Grammairiens. Ici il ſignifie un diſcours préparé avec art pour opérer la perſuaſion.

Il faut obſerver qu'il y a une grande différence entre le talent de l'oraiſon, & l'art qui aide à le former. Le talent s'appelle Éloquence, l'art, Rhétorique: l'un produit, l'autre juge : l'un fait l'Orateur, l'autre ce qu'on nomme Rhéteur.

II.

Quatre fonctions à remplir par l'Orateur.

Quelque ſujet que l'Orateur entreprenne, il a à remplir d'abord trois fonctions : la première eſt de trouver les choſes qu'il doit dire : la ſeconde eſt de les mettre dans un ordre convenable : la troiſième de les exprimer avec décence. C'eſt ce qu'on appelle Invention, Diſpoſition, Élocution : *Quid dicat, & quo loco, & quomodo.* Cic. Orat. 14.

Pour donner une idée nette & préciſe de ces trois opérations, qui ont lieu dans tous les Arts, comme on a pû le voir dans toute la ſuite de cet Ouvrage ; nous allons les préſenter dans un exemple court & facile à ſaiſir. Il n'importe de quel genre, prenons celui de l'Apologue.

Un jeune Prince demanda une fable à La Fontaine : & il lui en donna le ſujet : *le Chat & la Souris.* Comment s'y prit le poëte pour le traiter ?

Du premier coup d'œil il vit les rôles que devoient faire les acteurs : le chat eſt fait naturellement pour prendre, la ſouris pour être priſe. Mais cette première idée ne menoit encore à rien.

Le poëte ſuppoſe que la ſouris eſt jeune, & le chat vieux. On ne pouvoit lui refuſer ces deux circonſtances qu'il invente ; parce qu'elles ne changent rien au ſujet. Cependant ce ſont elles qui vont produire l'action.

Si la ſouris eſt jeune, elle eſt ſans expérience ; ſi le chat eſt vieux, il n'eſt rien moins que ſot : nous voilà tout à côté de ce que nous cherchons. Voilà des acteurs, des caractéres : mais où eſt l'action ?

La voici : une jeune ſouris attrapée par un vieux chat, voulut le fléchir : mais le vieux chat ſe moqua des prières de la ſouris, & dévora ſa proie.

Voilà le fonds de l'Apologue, ce qu'on appelle les choſes : c'eſt la première & la principale opération du génie, celle qu'on nomme Invention.

Il y a enſuite le développement de ces premières parties. La ſouris voulut fléchir le chat, par conſéquent elle lui fit un petit diſcours. Le chat s'en moqua ; par conſéquent il lui fit une petite réponſe. Où prendre ces diſcours ? Dans la maxime d'Horace : *Dicat debentia dici.* La ſouris parlera ſelon ſon âge, ſa taille, ſa ſituation : le chat de même. L'Invention, comme on voit, a fourni toutes les pièces de l'édifice. Venons à la Diſpoſition.

Cette ſeconde partie tient preſque à la première ; parce que le génie, lorſqu'il enfante, étant mené par la nature, va d'une choſe à celle qui doit la ſuivre. La ſouris doit être attrapée d'abord, enſuite prier ; le chat doit répondre : enfin la ſouris eſt immolée.

Vient enſuite l'Élocution qui revêt de mots les penſées dont la fable eſt compoſée. Ces mots ſont de deux ſortes : les uns ſont employés ſeulement pour rendre la choſe : les autres y ajoutent des graces. Examinons l'art & le goût du poëte, dans cette partie de ſon ouvrage :

Une jeune Souris de peu d'expérience
Crut fléchir un vieux Chat implorant ſa clémence,
En payant de raiſons le Rominagrobis:
Laiſſez-moi vivre : une Souris
De ma taille & de ma depenſe
Eſt-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôteſſe, & tout leur monde?
D'un grain de bled je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.
A préſent je ſuis maigre. Attendez quelque tems,
Réſervez ce repas à meſſieurs vos enfans.
Ainſi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit : Tu t'es trompée ;
Eſt-ce à moi que l'on tient de ſemblables diſcours?
Tu gagnerois autant de parler à des ſourds.
Chat, & vieux, pardonner, cela n'arrive gueres.
Selon ces loix deſcends là-bas :
Meurs, & va-t-en tout de ce pas
Haranguer les ſœurs filandieres.
Il tint parole.

On voit dans cette fable une ſuite d'idées, de jugemens, de raiſonnemens, vrais, juſtes, clairs, revêtus de termes, qui ont les mêmes qualités : ſans cela il y auroit vice dans l'ouvrage. Mais s'il n'y avoit que ces qualités, il n'y auroit pas ce qu'on appelle

beautés, ce qui fait l'assaisonnement du discours. Il falloit donc que l'auteur y joignît des agrémens : tantôt c'est une image : *Une noix me rend toute ronde :* c'est une expression forte, *Affamerois-je :* tantôt c'est le riant, *Payer de raisons le Rominagrobis : Réservez ce repas à messieurs vos enfans:* ce sont des circonstances piquantes, *Ainsi parloit la Souris attrapée. Chat, & vieux, pardonner :* des expressions naïves & familières, *Descends là-bas, & va-t en de ce pas. Haranguer,* terme de dérision & d'insulte. *Sœurs filandières,* allusion à la Fable.

Telles sont les trois premières opérations dont il s'agit de développer l'art dans ce Traité. On y en ajoute une quatrième qui a pour objet la Prononciation, c'est-à-dire, l'art des gestes, des mouvemens & des tons de voix qui doivent accompagner l'action de l'Orateur : par conséquent cette Partie sera divisée en quatre Sections.

SECTION PREMIERE.

DE L'INVENTION ORATOIRE.

L'OBJET de l'Orateur eſt de perſuader. Or, pour perſuader les hommes, il faut prouver, plaire, toucher. Quelquefois un ſeul de ces moyens ſuffit : quelquefois ce n'eſt pas trop de les réunir tous trois. On prouve par les argumens ; on plaît par les mœurs ; on touche par les paſſions.

Comme ces moyens règnent plus ou moins dans l'Oraiſon, ſelon la différence des Genres, commençons par faire connoître ces Genres ; après quoi nous parlerons des Argumens, des Mœurs & des Paſſions.

CHAPITRE I.

Des différens Genres d'Oraiſon.

ON les réduit ordinairement à trois : le premier eſt le Genre démonſtratif ; le ſecond, le Genre délibératif ; le troiſième, le Genre judiciaire. Le premier a pour objet, ſur-tout le préſent ; le ſecond l'avenir ; le troiſième le paſſé. Dans le démonſtratif on blâme, on loue. Dans le délibératif on engage à agir, ou à ne pas agir. Dans le judiciaire on accuſe, on défend.

I.

Genre démonſtratif.

Le Genre démonſtratif renferme les panégyriques, les oraiſons funèbres, les diſcours académiques, les complimens faits aux rois & aux princes, &c. Il s'agit dans ces occaſions de recueillir tout ce qui peut faire honneur & plaire à la perſonne qu'on loue.

On loue ſa naiſſance : c'eſt le ſang généreux de ſes pères qui coule dans ſes veines : l'aigle courageuſe n'enfante point de timides colombes.

Si ſon origine eſt obſcure ; c'eſt un héros qui ne doit rien qu'à lui-même : ſa gloire eſt l'ouvrage de ſa ſeule vertu.

On loue ſon éducation : il eſt né ſi heureuſement, il a été élevé avec tant de ſoin, que l'un de ces deux avantages ſans le ſecours de l'autre, auroit ſuffi pour en faire un homme extraordinaire.

Si l'éducation lui a manqué ; ſon naturel preſque divin a pris de lui-même un eſſor généreux, & a franchi tous les obſtacles.

On loue de même les mœurs, les actions d'éclat, la conduite extérieure, la vie privée, l'eſprit, les graces, les vertus.

Mais l'Orateur doit ſonger qu'en voulant faire trop d'honneur à ſon héros, il peut quelquefois ſe deshonorer lui-même. Quoique l'auditeur ne ſoit alors ni juge, ni partie ; il a

cependant ſes droits, dont il eſt jaloux, & qu'il exerce ordinairement dans toute leur étendue. Si vos preuves ſont mal choiſies, ſi elles ſont tirées avec peine du fonds de la flatterie, plutôt que du ſein de la vérité, il s'irrite contre l'adulateur, qui veut le rendre complice de ſa baſſeſſe.

Il n'eſt pas difficile, diſoit Socrate, de louer les Athéniens à Athènes : mais de réuſſir devant un Scythe, un Lacédémonien, un Philoſophie, ce ſeroit le comble de la gloire, & du héros & du panégyriſte. Un Scythe & un Philoſophe ne ſe rendent qu'à la vérité. Et la vérité en ce genre eſt toute entière dans les faits. Pour bien louer, il ne s'agit donc que de préſenter les faits d'une manière vive & frappante. Les éloges qui ne ſe ſoutiennent que par des mots & des phraſes ſonores, reſſemblent aux bulles de ſavon qui brillent dans l'air, & que le moindre ſouffle fait diſparoître.

Qu'on revête les faits de tout l'appareil de l'éloquence ; qu'on emploie

les termes nobles & magnifiques, les tours hardis, les périodes nombreuſes, les chûtes préparées, les figures brillantes ; que tout paroiſſe choiſi, meſuré, paré de fleurs & de guirlandes, l'auditeur y conſent. Les panégyriſtes, depuis Périclès juſqu'à nous, ſe ſont maintenus dans cette poſſeſſion. On ſçait que tout panégyrique eſt une ſorte de triomphe accordé à la vertu. Loin donc de trouver mauvais qu'on le rende pompeux & magnifique, notre amour propre ſemble payé pour y applaudir : mais il faut des faits.

II.

Genre délibératif.

Dans le Genre démonſtratif on loue la vertu ; on la conſeille dans le Genre délibératif ; & on montre les raiſons pourquoi on doit l'embraſſer. La maxime d'Horace, vraie dans tous les cas, l'eſt ici plus que jamais (*a*) : il

(*a*) . . . . . *Cui lecta potenter erit res,*
Nec facundia deſeret hunc nec lucidus ordo. . .

faut connoître à fond ſon ſujet, & l'avoir conſidéré attentivement dans toutes ſes faces, non-ſeulement réelles, mais poſſibles.

On propoſe une entrepriſe. Eſt-elle utile ? Ne l'eſt-elle pas ? Il s'agit de déclarer la guerre, pour venger une injure reçue. Il faut calculer avec ſoin le pour & le contre des probabilités, ce qu'il y a à craindre, ce qu'il y a à eſpérer ; quelles ſont les reſſources de l'État, & celles de l'Ennemi ; quelles ſuites peuvent avoir les revers ; par quels moyens ils ſeront réparés ; enfin ſi le dommage auquel on s'expoſe ne ſera point plus grand que celui qu'on a reçu.

Toutes ces choſes peſées mûrement par un eſprit ſolide, déſintéreſſé, & paroiſſant tel ; il ne reſte qu'à les expoſer avec force & ſimplicité. Il ne s'agit plus ici d'étaler des graces, de chatouiller l'oreille, de flatter l'imagination ; c'eſt une éloquence de ſervice, qui rejette tout ce qui a plus d'éclat que de ſolidité. Qu'on entende Dé-

mosthène, lorsqu'il donne son avis au peuple d'Athènes délibérant s'il déclarera la guerre à Philippe : cet Orateur est riche, il est pompeux, mais il ne l'est que par la force de son bon sens.

III.

Genre judiciaire.

Le premier pas que doit faire l'Orateur dans le Genre judiciaire, est de fixer l'état de la question.

La question a pour objet le fait, ou le droit, ou le nom.

On demande qui a tué. L'accusateur dit, c'est vous. L'accusé répond : ce n'est pas moi. Il s'agit donc de prouver qui l'a fait : est-ce vous, n'est-ce pas vous ? Il faut réunir les circonstances qui établiront la vérité ou la fausseté du fait. C'étoit votre ennemi, vous l'aviez menacé, vous étiez dans le même lieu, vous l'avez pû sans peine, vous y étiez intéressé, vous avez disparu, &c. toutes circonstances qui prouvent que c'est vous. On

les réfute par d'autres circonſtances, qui ne peuvent s'allier avec le fait : j'étois à cent lieues de-là le jour du meurtre, &c.

Mais j'avoue que je l'ai tué ; parce que j'en avois le droit. C'eſt une autre queſtion. On peut tuer un homme qui attaque notre vie, quand il n'y a pas d'autre moyen de la conſerver. Clodius m'attaque, il veut m'aſſaſſiner : je me defends ; il y périt. Les lois m'accordent ma grace, ou plutôt elles déclarent que je ne ſuis pas coupable.

La queſtion de nom a pour objet de décider la qualité de la choſe ; laquelle étant décidée, toute conteſtation finit. Telle démarche d'un ſoldat eſt-elle déſertion ? ne l'eſt-elle pas ? Il ne s'agit que du nom. Quand il ſera décidé, tout ſera dit.

Dans le Genre judiciaire, il s'agit toujours d'un tort, ou réel, ou prétendu réel. On peut définir le tort (*injuria*) une action libre qui ôte ſon bien au poſſeſſeur légitime.

S'il n'y avoit point de liberté, il n'y auroi

auroit point de torts faits. L'injuſtice ſuppoſe donc un droit contre lequel on a agi librement.

Or il y a en général deux eſpéces de droits : l'un naturel, gravé dans le cœur de tous les hommes : l'autre civil, qui aſtreint tous les citoyens d'une même ville, d'une même république, tous les ſujets d'un même royaume, à faire ou à ne pas faire certaines choſes, pour le repos & l'intérêt commun. On ne peut violer cette loi ſans être mauvais citoyen. On ne peut violer la loi naturelle ſans offenſer l'humanité.

C'eſt à l'Orateur à faire valoir l'autorité de ces lois. Il ſe fera écouter avec attention, s'il montre que l'intérêt commun, que l'humanité eſt bleſſée, outragée dans l'action dont il demande juſtice. Ce n'eſt que par-là que l'intérêt particulier eſt touchant pour les autres hommes :

Nam tua res agitur paries cùm proximus ardet.

Comme notre objet n'eſt point de

former un avocat, & que d'ailleurs nous ſommes perſuadés que les regles trop multipliées, offuſquent les eſprits médiocres, & inquiétent en vain les génies heureux; on nous diſpenſera d'entrer ici dans un plus long détail. Nous obſerverons ſeulement qu'il ne faut pas croire que ces trois Genres ſoient tellement ſéparés les uns des autres, qu'ils ne ſe réuniſſent jamais. Le contraire arrive preſque dans tous les diſcours. Que ſont la plûpart des éloges & des panégyriques, ſinon des exhortations à la vertu? On loue les ſaints & les héros pour échauffer notre cœur, & ranimer notre foibleſſe. On délibere ſur le choix d'un général: l'éloge de Pompée déterminera les ſuffrages en ſa faveur. On prouve qu'il faut mettre Archias au nombre des citoyens Romains: pourquoi? Parce qu'il a un génie qui fera honneur à l'empire. Il faut déclarer la guerre à Philippe: pourquoi encore? Parce que c'eſt un voiſin dangereux, dont les forces, ſi

on ne les arrête, deviendront funeſtes à la liberté commune des Grecs. Il n'y a pas juſqu'au Genre judiciaire, qui ne rentre en quelque ſorte dans le délibératif, puiſque les Juges ſont entre la négative & l'affirmative, & que les plaidoyers des avocats ne ſont que pour fixer leur incertitude, & les attacher au parti le plus juſte. En un mot l'honnêteté, l'utilité, l'équité, qui ſont les trois objets de ces trois Genres, rentrant dans le même point, puiſque tout ce qui eſt vraiment utile eſt juſte & honnête, & réciproquement ; ce n'eſt pas ſans raiſon que quelques Rhéteurs modernes ont pris la liberté de regarder comme peu fondée cette diviſion ſi célébre dans la Rhétorique des anciens.

CHAPITRE II.

Des Argumens Oratoires.

POUR expliquer ce que c'eſt qu'argument, il faut ſavoir qu'il y a trois ſortes de penſées.

La premiere eſt une ſimple repréſentation de quelque choſe dans l'eſprit : comme quand je me repréſente le *ſoleil* ou *la rondeur*. C'eſt ce qu'on appelle communément *idée*.

La ſeconde eſt la repréſentation de la liaiſon de deux idées : comme quand je me dis en moi-même : le ſoleil *eſt* rond. C'eſt un *jugement*.

La troiſiéme eſt la repréſentation du rapport de deux ou de pluſieurs liaiſons entre elles ; comme quand je me dis en moi-même, le ſoleil paroît rond à tout le monde ; *donc* il eſt rond. C'eſt le *raiſonnement*.

Ainſi concevoir, juger, raiſonner, voilà les trois fonctions de l'eſprit,

Quand ces trois eſpéces de penſées ſont exprimées par des mots, elles changent de nom : l'idée s'appelle *terme*, le jugement *propoſition*, le raiſonnement *argument*.

Les raiſonnemens, comme on le voit, ſuppoſent les jugemens, & les jugemens les idées ; ou, ce qui eſt la même choſe, les argumens ſont compoſés de propoſitions, & les propoſitions ſont compoſées de termes.

L'argument a quelquefois trois propoſitions :

Il faut aimer ce qui nous rend heureux ;
Or la vertu nous rend heureux,
Donc il faut aimer la vertu.

Voilà ce qu'on appelle un ſyllogiſme en forme. La premiere de ces trois propoſitions ſe nomme *majeure*, la ſeconde *mineure*, la troiſiéme *concluſion*.

Quelquefois l'argument n'a que deux propoſitions, parce qu'on en ſous-entend une, qu'il eſt aiſé de ſuppléer :

La vertu nous rend heureux,
Donc il faut aimer la vertu.

C'eſt l'enthymême. La premiere propoſition ſe nomme *antécédent ;* la ſeconde *conſéquent.*

Quelquefois enfin on raiſonne par des exemples :

On doit aimer la prudence,
Donc on doit aimer auſſi la juſtice.

Celui-ci s'appelle induction.

Le ſyllogiſme en forme ſe rencontre rarement dans l'oraiſon : c'eſt l'enthymême qui occupe ſa place. Ou s'il y eſt, ſes parties ſont arrangées autrement que dans la forme philoſophique.

En Logique on dit : La vertu nous rend heureux, donc il faut aimer la vertu. Dans un ouvrage de goût, on préſente d'abord la propoſition à prouver ; & la raiſon qui la prouve, n'arrive qu'après : Il faut aimer la vertu, parce qu'elle nous rend heureux.

Cicéron nous donne un exemple de cet arrangement dans l'exorde de

ſon Oraiſon pour le poëte Archias : » S'il y a en moi quelque talent, » Meſſieurs, talent dont je ſens la » foibleſſe & le peu d'étendue ; ſi j'ai » quelque facilité acquiſe dans un » art où je crois avoir atteint la mé- » diocrité ; enfin ſi je ſuis redevable » à l'étude des Lettres, que je n'ai » négligée dans aucun tems de ma » vie, de quelque crédit, de quel- » que degré d'autorité ; il n'eſt per- » ſonne plus en droit que Licinius, » d'en recueillir aujourd'hui tout le » fruit. Lorſque je me rappelle les pre- » mieres années de ma vie, & que je » remonte juſqu'à ces temps voiſins de » mon enfance, je le vois qui me guide, » qui me ſoutient, qui m'introduit dans » la carriere des Lettres. Si ma voix, » formée par ſes leçons, animée par » ſes conſeils, a quelquefois ſecouru » le citoyen dans ſes dangers ; puis-je » rien omettre aujourd'hui pour dé- » fendre celui qui m'a mis en état de » défendre les autres ? » Cette période miſe en ſyllogiſme revient à ceci : Si

je dois mon talent à Archias, il doit en recueillir le fruit : or je lui dois ce talent qu'il a formé dès mon enfance ; donc il doit en recueillir le fruit. La majeure eſt, *ſi ma voix formée, &c.* La mineure, *lorſque je me rappelle, &c.* La concluſion, *donc il doit en recueillir le fruit, &c.* & c'eſt par-là que commence le diſcours.

Une ſeconde obſervation ſur le ſyllogiſme oratoire, c'eſt qu'on lui donne ordinairement plus d'étendue, en y ajoutant deux autres propoſitions, dont l'une ſert de preuve à la majeure, & l'autre à la mineure, quand elles en ont beſoin :

Il faut aimer ce qui nous rend plus parfaits :
Or les belles Lettres nous rendent plus parfaits :
Donc il faut aimer les belles Lettres.

Voilà un argument philoſophique : nous allons le rendre oratoire :

Il faut aimer ce qui nous rend plus parfaits.

C'eſt une vérité qui eſt gravée en

nous-mêmes, & dont le bon ſens & l'amour-propre nous fourniſſent des preuves que nous ne ſaurions déſavouer.

Or les belles Lettres nous rendent plus parfaits,

Qui peut en douter ? Elles enrichiſſent l'eſprit, elles adouciſſent les mœurs, elles répandent ſur tout l'extérieur de l'homme un air de probité & de politeſſe :

Donc il faut aimer les belles Lettres.

Mais le goût ne pouvant ſouffrir cet arrangement ſi compaſſé, qui donneroit à l'oraiſon une ſorte de roideur ; il faut le renverſer & le déguiſer. » Peut-on ne pas aimer les belles » Lettres ? Ce ſont elles qui enrichiſ- » ſent l'eſprit, qui adouciſſent les » mœurs. Ce ſont elles qui poliſſent » & qui perfectionnent l'humanité. » L'amour-propre & le bon ſens ſuf- » fiſent pour nous les rendre pré- » cieuſes & nous engager à les cul- » tiver. «

Zénon comparoit l'argument philoſophique à la main fermée, & l'argument oratoire à la main ouverte.

On n'emploie le raiſonnement que pour trouver ſoi-même, ou pour montrer aux autres une vérité qui ne ſe découvre pas aſſez. Par exemple : Que deux idées, qui ne paroiſſent point liées entr'elles, ſoient liées à une troiſiéme : celle-ci ſera le nœud des deux autres. Ainſi ſi j'ignore qu'il faut aimer la juſtice, je me demande ce que c'eſt que la juſtice : c'eſt une vertu. Cela me ſuffit : je ſais qu'il faut aimer la vertu ; je ſais auſſi que la juſtice eſt une vertu ; je ſais par conſéquent qu'il faut aimer la juſtice. C'eſt une ſuite de ce principe fameux, que deux choſes qui conviennent avec une troiſiéme ſe conviennent entr'elles.

Dans les autres cas, la ſimple expoſition des idées règne preſque ſeule. Et le plus ſouvent, dans les poëmes, dans les récits, dans les diſcours, il s'agit plus de mettre les objets devant les yeux, que d'en prouver le fait.

CHAPITRE III.

Lieux communs de l'Oraiſon.

LEs Anciens qui vouloient tout réduire en art, en avoient fait un auſſi pour l'Invention. Diſtribuant par ordre tous les aſpects tant intérieurs qu'extérieurs d'une cauſe, ils prétendoient mener le génie, comme par la main, & lui faire trouver tout d'un coup tous les argumens poſſibles, dans les différens *lieux* où ils les conduiſoient. Car c'eſt ainſi qu'ils ont nommé ces eſpéces de répertoires ou de magazins, qui recelent toutes les richeſſes qui ſont l'objet de l'invention.

Le premier de ces *Lieux* eſt la *Définition* ; par laquelle l'Orateur trouve dans la nature même de la choſe dont il parle, une raiſon pour perſuader ce qu'il en dit. Ainſi il prouve qu'il faut faire cas de l'Élo-

quence ; parce que le talent de bien dire eſt une choſe eſtimable. Il ne faut point ſe glorifier de cette qualité qu'on appelle *de l'eſprit*. M. Fléchier le prouve par la *Définition* : « En » effet, qu'eſt ce que l'eſprit dont les » hommes paroiſſent ſi vains ? Si » nous le conſidérons ſelon la nature, » c'eſt un feu qu'une maladie & » qu'un accident amortiſſent ſenſible- » ment. C'eſt un tempérament dé- » licat qui ſe dérégle, une heureuſe » conformation d'organes qui s'uſent, » un aſſemblage & un certain mou- » vement d'eſprits qui s'épuiſent & » qui ſe diſſipent. C'eſt la partie la plus » vive & la plus ſubtile de l'ame, qui » s'appéſantit, & qui ſemble vieillir » avec le corps. C'eſt une fineſſe de » raiſon qui s'évapore, & qui eſt d'au- » tant plus ſujette à s'évanouir, qu'elle » eſt plus délicate & plus épurée. Si » nous le conſidérons ſelon Dieu, » c'eſt une partie de nous-mêmes » plus curieuſe que ſavante, qui s'é- » gare dans ſes penſées : c'eſt une

» puiſſance orgueilleuſe qui eſt ſou-
» vent contraire à l'humilité & à la
» ſimplicité chrétienne, & qui laiſſant
» ſouvent la vérité pour le menſonge,
» n'ignore que ce qu'il faudroit ſa-
» voir, & ne ſait que ce qu'il fau-
» droit ignorer (*a*). *Donc il ne faut*
» *point ſe glorifier d'avoir de l'eſprit.*
On voit par cet exemple que l'Eloquence doit de brillans morceaux à ce lieu commun; & en même temps que la Définition oratoire eſt bien différente de la philoſophique. Qu'eſt-ce que l'homme ? C'eſt, dit le philoſophe, un animal raiſonnable. Qui ſuis-je, dit Rouſſeau,

Qui ſuis-je ? vile créature ?
Qui ſuis-je, Seigneur, & pourquoi
Le ſouverain de la nature
S'abbaiſſe-t-il juſqu'à moi ?
L'homme en ſa courſe paſſagère
N'eſt qu'une vapeur légère
Que le ſoleil fait diſſiper.
Sa clarté n'eſt qu'une nuit ſombre,
Et ſes jours paſſent comme l'ombre
Que l'œil ſuit & voit échapper.

(*a*) Oraiſon funèbre de M. de Montauſier.

L'Énumération des parties, ou autrement les Détails, se trouvent dans le discours, quand au lieu de prouver qu'il faut aimer la vertu, on prouve qu'il faut aimer la justice, la force, la prudence, la tempérance. Il y a des Orateurs parmi les modernes qui doivent presque toute leur réputation à ce lieu commun. Il a son mérite. Les pensées tombent, sinon comme la foudre, dont elles n'ont ni la force, ni l'éclat, du moins comme la grêle, qui ne terrasse pas le voyageur, mais qui le contraint de céder & de chercher un abri.

L'Etymologie fournit quelquefois un petit argument à l'Orateur : Si la philosophie est l'amour de la sagesse, soyez donc sage & modéré, vous qui faites profession d'être philosophe.

Les Omonymes ou jeux de mots, sont à-peu-près dans le même goût. Une cause est bien désespérée, quand elle n'a que ces deux espèces d'argumens pour se défendre. C'est même faire tort au bon droit que d'employer en sa faveur de pareilles armes.

Il n'en eſt pas de même du *Genre* & de l'*Eſpece*. On prouve fort bien qu'il faut aimer la juſtice, parce qu'il faut aimer la vertu ; & réciproquement qu'on doit aimer la vertu, parce qu'on doit aimer la juſtice, qui eſt une des eſpeces de la vertu.

Nous ne parlons point de la *Similitude*, qui eſt preſque la même choſe que la Comparaiſon ; ni de la *Diſſimilitude* qui ſe confond preſque avec les Contraires.

Les *Contraires* ſont d'un grand uſage. C'eſt ſouvent la meilleure maniere d'expoſer une penſée. Diſons d'abord ce qu'une choſe n'eſt point : l'eſprit de l'auditeur ſe met en action, & eſſaie lui-même de trouver la définition. D'ailleurs une deſcription dans ce genre ſert d'ombre à l'autre qu'on prépare. « Si je venois ici déplorer la » mort imprévue de quelque prin- » ceſſe mondaine, je n'aurois qu'à » vous faire voir le monde avec ſes » vanités & ſes inconſtances ; cette » foule de figures qui ſe préſentent à

» nos yeux, & qui s'évanouiſſent ; » cette révolution de conditions & » de fortunes qui commencent & qui » finiſſent, qui ſe relevent & qui re- » tombent ; cette viciſſitude de cor- » ruptions, tantôt ſecretes, tantôt vi- » ſibles, qui ſe renouvellent ; cette » ſuite de changemens, en nos corps » par la défaillance de la nature, en » nos ames par l'inſtabilité de nos » déſirs ; enfin ce dérangement uni- » verſel & continuel des choſes hu- » maines, qui tout naturel & tout » déſordonné qu'il ſemble à nos yeux, » eſt pourtant l'ouvrage de la main » toute-puiſſante de Dieu, & l'ordre » de ſa providence. Mais, graces au » Seigneur, je viens louer une prin- » ceſſe plus grande par ſa religion » que par ſa naiſſance, &c. *Flech.*

Les *Circonſtances* ſont d'un grand poids dans les preuves. Milon, dites-vous, a tendu des embûches à Clodius ; mais conſidérez les circonſtances où il étoit, dans une voiture, enveloppé d'habits embarraſſans, ac-

compagné de ſon épouſe & de ſes ſuivantes, &c.

Quelquefois on entaſſe les penſées, les faits, les circonſtances; on jette le tout à la fois comme pour accabler l'auditeur par le nombre. » Turenne » meurt, tout ſe confond, la fortune » chancele, la victoire ſe laſſe, la paix » s'éloigne, les bonnes intentions des » Alliés ſe ralentiſſent, le courage des » troupes eſt abbatu par la douleur, » tout le camp demeure immobile, » &c. *Fléch.* » Ce lieu commun ſe nomme *Conglobata* chez les Latins.

Les *Antécédens* & les *Conſéquens* ſont les choſes qui ſuivent ou qui précédent un fait, & qui aident à le reconnoître. Vous aviez eu des démêlés avec Clodius : vous l'aviez menacé : voilà des antécédens. Il eſt tué : vous diſparoiſſez : vous vous défiez de ſes amis : voilà des conſéquens.

Enfin en conſidérant la *Cauſe* & les *Effets*, on loue, on blâme une action, on conſeille une entrepriſe, on en détourne. Quoi de plus grand, de

plus relevé que l'action des Horaces, si on en regarde le principe ? C'eſt un entier dévouement au ſalut de la patrie qui les méne au danger. L'effet qui en réſulte n'eſt pas moins beau : c'eſt la gloire & la conſervation de la patrie.

Tous ces aſpects ſont cenſés intérieurs : parce qu'ils tiennent au ſujet même, ou comme cauſes, ou comme parties, ou comme rapports, ou comme circonſtances. Ils ſont tirés tous de la nature même, ou, comme on dit, des entrailles de la cauſe, *ex viſceribus rei.* On les appelle par cette raiſon, Lieux *intérieurs*, pour les diſtinguer des Lieux *extérieurs* qui ſont au nombre de ſix : la Loi, les Titres, la Renommée, le Serment, la Queſtion, les Témoins : tous moyens placés hors de la cauſe ; & ſans leſquels, en les prenant tous ſéparément, une cauſe peut ſubſiſter.

Le Serment, les Aveux tirés par les tourmens, les Témoins, ſont des moyens ſans replique ; ou s'il y en a,

elles ſont preſque les mêmes dans tous les cas. Le ſerment eſt traité de parjure, l'aveu tiré par la queſtion, eſt celui de la douleur plutôt que de la conſcience ; les témoins ont été ſubornés, corrompus, &c.

Quant à la Loi & aux Titres, c'eſt une diſcuſſion qui regarde la Juriſprudence plutôt que l'Eloquence.

La Renommée eſt ſelon les intérêts différens, le cri de la vérité ou du menſonge ; c'eſt un vain bruit, ou un oracle de Dieu même. Nous ne nous étendrons pas davantage ſur cette matiere, dont on trouve les plus grands détails dans tous les livres de Rhétorique. Nous avertirons ſeulement les jeunes Orateurs de ne point trop mépriſer ces ſecours, que l'art préſente au génie. Souvent c'eſt un fil qui guide aſſez ſûrement l'eſprit dans le labyrinthe. Pourquoi, quand on a un ſujet à traiter, ne ſe demanderoit-on pas à ſoi-même : Quelle eſt l'entrepriſe que je me propoſe ? C'eſt de louer un homme extraordinaire :

Qu'eſt-ce qui fait un homme extraordinaire ? C'eſt d'avoir des vices ou des vertus au-deſſus de ce qu'on voit communément parmi les hommes ? Celui dont je parlerai les a-t-il eues ? Parcourons les détails de ſa vie. Ici il a montré une modération héroïque : une ame commune auroit fait le contraire ; là, une prudence & une capacité admirable : tel moyen qu'il a choiſi a produit un effet qu'on n'eût oſé eſperer. Ainſi du reſte. Ceux mêmes qui affectent de mépriſer les lieux communs ſont obligés d'y aller puiſer, & quelquefois, ſans le ſavoir, ils leur doivent tout ce qu'ils ont de plus beau.

Les Preuves ſont des moyens de rigueur pour arriver à la conviction ; c'eſt un aſſaut ; on entre par la bréche. Mais par les Mœurs l'Orateur s'inſinue peu à peu, il diſpoſe les eſprits, & les ſoumet avec leur propre conſentement.

CHAPITRE IV.

Des Mœurs comme moyens de perſuader.

LEs Mœurs ſe prennent en un ſens différent dans la Poëſie & dans l'Eloquence.

Dans la Poëſie, il ne s'agit point du poëte, mais de ſes acteurs. On ne demande point ordinairement qu'elles ſoient vertueuſes, il ſuffit qu'elles ſoient vraies, c'eſt-à-dire, reſſemblantes au héros qu'on veut peindre, ou plutôt à l'idée qu'on en a communément.

Dans l'Eloquence, lorſqu'on parle de mœurs, il s'agit de la vertu, & de la vertu de l'Orateur. On veut qu'il ſoit homme de bien, & que tout ſon diſcours porte le caractere de ſa probité : Les Payens ont défini l'Orateur, *vir bonus dicendi peritus.*

Il ſera modeſte. Rien n'offenſe l'auditeur plus que l'orgueil de l'homme

qui parle devant lui. Alors il prend fiérement la qualité de juge & de cenſeur impitoyable. Il ne conſent à rien de ce qui peut être conteſté. Lors même qu'il ſe trouve ſans replique, il réſiſte encore, il n'eſt ni perſuadé, ni convaincu. Ce n'eſt point ici le lieu de faire l'éloge de la modeſtie ; mais on peut dire en général, qu'elle eſt le caractere du vrai ſavoir auſſi-bien que du vrai mérite.

A la probité & à la modeſtie l'Orateur doit joindre la bienveillance, ou plutôt le zèle pour le bien de ceux qui l'écoutent. Tous les hommes ſont portés à croire les diſcours de leurs amis. Que l'Orateur paroiſſe avoir à cœur nos intérêts, & chercher de bonne foi les moyens de nous être utile ; il n'eſt pas poſſible alors que nous ne ſoyons de ſon avis. Il nous prend par l'endroit foible, par l'amour que nous avons pour nous-mêmes.

Une quatriéme qualité, c'eſt la prudence, laquelle ſuppoſe néceſſairement les lumieres. Que nous ſerviroit d'être conduit par un homme de

bien, par un ami véritable, ſi lui-même il ignoroit la route ?

L'Orateur doit donc établir ſon autorité ſur ces quatre vertus, & les montrer dans tout ſon diſcours. Quand il a la république dans le cœur, & qu'il poſſéde bien ſa matiere, dès l'abord on ſent le poids de ſon autorité. Son ſeul extérieur inſpire la confiance. Qu'un Prédicateur rempli de la grandeur de ſon miniſtere, pénétré de zèle pour le ſalut des ames, nourri de la lecture & de la méditation des Livres ſaints, exercé dans la pratique ſolide des vertus chrétiennes, paroiſſe dans la chaire de Jeſus-Chriſt; toutes ſes paroles, ſes penſées, ſes expreſſions, porteront le caractere de ſa miſſion & de ſes mœurs. On l'écoutera avec attention, avec plaiſir, avec fruit. Il eſt ſi doux de s'en rapporter à un homme de bien qui a des lumieres ! On le ſuit ſans inquiétude, & ſans avoir la peine de démêler la vraie route : *Autoritati credere magnum compendium, nullus labor.* S. Aug.

CHAPITRE V.

Des Paſſions Oratoires.

C'EST en vain que quelques Métaphyſiciens trop auſtères ſe ſont élevés contre l'uſage des paſſions dans l'Eloquence. C'eſt, diſoit Ariſtote, vouloir courber la régle même, & troubler la raiſon pour l'amener à la vérité. Mais il faut prendre les hommes comme ils ſont. Que la Philoſophie les amene au point d'aimer la vérité pour elle-même, & ſans nul intérêt; quand elle y aura réuſſi, l'Eloquence n'aura plus recours aux Paſſions. En attendant elle fera bien de ſuivre toujours le même plan, & d'armer en faveur de la vertu, tout ce qu'il y a de principes dans l'homme qui peuvent aider à la maintenir & à la venger. Les Paſſions ſont un inſtrument dangereux, quand il n'eſt point manié par la raiſon; mais il eſt plus efficace que la raiſon

raiſon même, quand il l'accompagne & qu'il la ſert. C'eſt par les Paſſions que l'Éloquence triomphe, qu'elle regne ſur les cœurs. Quiconque ſait les exciter à propos, maîtriſe à ſon gré les eſprits. Il les fait paſſer de la triſteſſe à la joie, de la pitié à la colere. Auſſi véhément que l'orage, auſſi pénétrant que la foudre, auſſi rapide que les torrents, il emporte, il renverſe tout par les flots de ſa vive éloquence. C'eſt ainſi qu'en ont parlé les maîtres. Et c'eſt par-là que Démoſthène a regné dans l'Aréopage, Cicéron dans les Roſtres, & Bourdaloue dans nos Temples.

Que dans tous vos diſcours la paſſion émue,
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne vous remplit d'une aimable terreur,
Ou n'excite en votre ame une pitié charmante,
En vain vous étalez une ſcéne éclatante.
Vos froids raiſonnemens ne font qu'attiédir
Un ſpectateur toujours pareſſeux d'applaudir;
Et qui des vains efforts de votre rhétorique
Juſtement fatigué s'endort ou vous critique.

Le ſecret eſt d'abord de plaire & de toucher.
Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher. *Boil.*

Pour faire bien comprendre ce qu'on entend ici par le mot de Paſſions, il faut reprendre la choſe de plus haut, & entrer dans quelque détail des facultés & des opérations de notre ame.

Quoique notre ame ſoit une & indiviſible; cependant on peut y diſtinguer d'abord comme deux parties. On dit, je *conçois* ce que vous me dites; mais je ne *veux* point le faire. Cette maniere de parler ſignifie que notre ame conçoit, & qu'elle veut: & que concevoir n'eſt pas la même choſe que vouloir. La faculté qui conçoit ſe nomme *Entendement:* celle qui veut ſe nomme *Volonté.* Un homme a beaucoup d'entendement, ou, ce qui eſt le même, d'intelligence, quand il conçoit bien, vîte, & aiſément ce qu'on lui propoſe. La fonction de l'entendement eſt donc de voir, de connoître, de comprendre.

Celle de la volonté eſt d'aimer, de haïr, d'approuver ou de déſapprouver.

Par l'intime liaiſon qu'il y a entre la volonté & l'entendement, tout ce qui paroît aux yeux de l'un fait impreſſion ſur l'autre. Si l'impreſſion eſt agréable, la volonté approuve l'objet qui en eſt l'occaſion ; elle le déſapprouve, ſi l'impreſſion en eſt déſagréable.

Quand ces impreſſions ſont légeres, elles produiſent ce qu'on appelle *ſentimens*, *mouvemens*, *paſſions douces*, comme l'amitié, la gaieté, le goût. L'ame alors n'eſt point troublée par ces ſecouſſes violentes, qui la déplacent & lui font perdre ſon état. Elle n'eſt remuée qu'autant qu'il le faut pour s'exercer elle-même, & ſe donner le plaiſir de l'action. Lorſqu'elles ne ſont qu'à ce degré dans un diſcours, on leur donne quelquefois le nom de *Mœurs :* parceque le mouvement qu'elles donnent au diſcours, reſſemble à celui d'un homme paiſible, qui agit pour quelque vue, quelque intérêt ; mais ſans être emporté par aucun ſentiment trop vif.

Quand les impreſſions ſont vives, violentes; c'eſt alors qu'on les nomme proprement *Paſſions*. Ce ſont des mouvemens impétueux qui nous emportent vers un objet, ou qui nous en détournent.

De même qu'en conſidérant la maniere dont l'Eſprit travaille ſur les objets, il prend les noms de génie, de jugement, d'imagination, de mémoire; de même la maniere dont la Volonté ſe porte vers quelque choſe lui fait donner auſſi différentes dénominations. Si elle veut s'unir à l'objet qui lui eſt préſenté, c'eſt l'Amour.

Pour exciter cette paſſion, il faut peindre l'objet avec des qualités agréables & utiles à ceux à qui on parle:

Tel fut cet Empereur ſous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée,
Qui rendit de ſon joug l'univers amoureux,
Qu'on n'alla jamais voir ſans revenir heureux;
Qui ſoupiroit le ſoir ſi ſa main fortunée
N'avoit par ſes bienfaits ſignalé la journée...
Mais où cherche-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous?
Grand Roi, ſans recourir aux hiſtoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,

Quand l'ennemi vaincu déſertant ſes remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-même te borner, au fort de la victoire,
Et chercher dans la paix une plus juſte gloire. *Boil.*

C'étoit ainſi que Deſpréaux inſpiroit l'amour de Louis XIV. On inſpire l'amour de la campagne, de la liberté, du repos, du travail, de la vertu, en peignant fortement leurs avantages.

Si la Volonté tend à s'éloigner de l'objet, c'eſt la Haine, on l'excite par les moyens oppoſés à ceux qui produiſent l'amour; les Verrines, les Philippiques, les Catilinaires de Cicéron, en fourniſſent des exemples brillans.

Ces deux paſſions, l'amour & la haine, ſont la baſe de toutes les autres; parce qu'elles comprennent les deux rapports de notre ame avec le bien & le mal. Si le mal eſt préſent, c'eſt Triſteſſe, Douleur; s'il eſt abſent, avec quelqu'apparence qu'on pourra l'éviter, c'eſt Crainte; ſi on ne peut l'éviter, c'eſt Déſeſpoir; s'il eſt dans d'autres, mais de manière à

pouvoir tomber auſſi ſur nous, c'eſt Compaſſion.

Il en eſt de même du bien. S'il eſt préſent, il cauſe la Joie. S'il eſt abſent, & qu'il y ait quelque moyen de l'obtenir, c'eſt l'Eſpérance. S'il eſt dans d'autres à notre préjudice, c'eſt l'Envie. Si on veut nous l'arracher quand nous le poſſédons, il produit la Colère. Il ſeroit aiſé de pouſſer loin ces détails & de multiplier les exemples : tous les tragiques en ſont pleins d'un bout à l'autre. D'ailleurs on les ſent aſſez, quand on les trouve dans les Auteurs. S'il s'agit de les exprimer, il faut les éprouver en ſoi-même ; & on n'arrive point à les ſentir, ni par ſyſtême, ni par règles. Nous traiterons ci-après de la manière de les exprimer.

SECTION SECONDE.

DE LA DISPOSITION ORATOIRE.

LA Diſpoſition dans l'Art Oratoire conſiſte à arranger toutes les parties fournies par l'Invention, ſelon la nature & l'intérêt du ſujet qu'on traite. La fécondité de l'eſprit brille dans l'Invention : la prudence & le jugement dans la Diſpoſition.

Tout ouvrage doit avoir, s'il eſt entier, un commencement, un milieu, une fin. Il y aura donc dans le diſcours oratoire, un exorde, enſuite viendront les récits, ou les preuves, & enfin une concluſion, quelle qu'elle ſoit, qui avertiſſe au moins que tout eſt dit.

L'Exorde eſt la partie du diſcours qui prépare l'auditeur à entendre le reſte. Le Récit eſt l'expoſé clair & court d'un fait. Une Preuve eſt un raiſonnement qui établit la vérité

d'une propoſition. On entend aſſez ce que c'eſt que Concluſion : les choſes claires s'obſcurciſſent quand on veut les expliquer. Reprenons toutes ces parties, & voyons ce que l'Art preſcrit à l'Orateur par rapport à chacune d'elles.

CHAPITRE I.

De l'Exorde.

L'EXORDE eſt une partie très-importante dans le diſcours. Il s'agit de diſpoſer les eſprits à recevoir favorablement ce qu'on va leur adreſſer. Pour cela, les maîtres de l'Art veulent que l'Exorde ſoit ingénieux, modeſte, court, & tiré du fond même du ſujet.

Les Orateurs, tant Grecs que Romains en avoient ordinairement des proviſions de toute eſpèce, tirés de la perſonne même qui parle, ou de celle des auditeurs, ou de celle de l'accuſé, de l'accuſateur, des juges, ou des

circonſtances des lieux, des tems, &c. Ils les accommodoient au ſujet le mieux qu'il étoit poſſible, ſauf à les retravailler ou à en ſubſtituer d'autres, quand le diſcours ſe donnoit au public. Aujourd'hui on ne veut point tant d'art. S'il faut parler ſur le champ, on ſaiſit l'exorde qui ſe préſente; ou s'il ne s'en préſente point, on entre en matière ſans autre apprêt.

On veut que l'Exorde ſoit ingénieux. Ce qui ne ſignifie pas qu'il ſera pétillant, étincellant de pointes & d'antithèſes; mais raiſonnable, & aſſaiſonné dans un dégré qui donne bonne opinion du talent, du génie, du bon ſens de l'Orateur; qui annonce bien ce qui doit ſuivre, & qui détermine l'auditeur à écouter avec attention.

Il ſera modeſte. Qualité qui rehauſſe toujours le prix du talent & de la vertu, & que l'Orateur ne doit jamais montrer plus qu'à l'entrée de ſon diſcours. L'amour-propre de l'auditeur eſt ſi délicat, ſi aiſé à bleſſer, le perſonnage de

quiconque s'élève pour faire la leçon aux autres, eſt ſi voiſin de l'orgueil, qu'il faut beaucoup d'art pour faire les premiers pas ſans déplaire. A la bonne heure que ceux qui ont miſſion, ſe préſentent avec confiance, comme ambaſſadeurs de la vérité, *pro Chriſto legatione fungimur.* Mais on ſait diſtinguer la confiance du miniſtère de la confiance du miniſtre. L'une redouble les forces de l'éloquence, l'autre les détruit.

Il ſera court, c'eſt-à-dire, proportionné à l'étendue du diſcours. On ne mettra point la tête d'un pygmée ſur les épaules d'un géant, ni celle d'un géant ſur le cou d'un pygmée. S'il falloit que la proportion ne s'y trouvât pas, il ſeroit mieux qu'il fût trop court que trop long. Rien ne déplaît tant à l'auditeur que la perſpective d'une longue diſcuſſion.

On diſtingue deux ſortes d'Exordes; l'un qui ſe fait par la voie de l'inſinuation; quand il s'agit de diſpoſer peu à peu les eſprits à prendre la route qu'on

veut qu'ils ſuivent, ou de les ramener doucement de leurs préventions. Tous les plaidoyers, tous les ſermons, tous les diſcours qu'on adreſſe à des auditeurs de ſang froid, doivent commencer de cette ſorte. Un Orateur qui, en pareil cas, éclateroit dès le premier mot, reſſembleroit, dit Cicéron, à un homme ivre au milieu d'une aſſemblée à jeun, *ebrius inter ſobrios*. Mais quand une vive douleur, une grande joie, une indignation violente ſe trouve dans le cœur de ceux qui écoutent, on ne riſque rien d'éclater en commençant : » Juſ- » qu'à quand abuſerez-vous de notre » patience, Catilina ; juſqu'à quand » ſerons-nous le jouet de votre fureur? » Quand finira cette audace effrénée, » &c. « C'eſt ainſi que Cicéron commence ſes Catilinaires. Le Sénat étoit aſſemblé. L'Orateur alloit lui adreſſer la parole. Catilina entre. Les ſénateurs ſont effrayés ; Cicéron conſul ne l'eſt pas moins qu'eux ; mais l'indignation prend le deſſus des autres ſentimens. Il part comme la foudre, & ſe préci-

pite ſur l'ennemi. On appelle cette eſpèce d'Exorde, en terme d'art, exorde *ex abrupto*.

A la fin de l'Exorde ſe trouve naturellement la Propoſition, ou l'expoſé de la fin qu'on ſe propoſe. Elle doit être claire, préciſe, & en peu de mots. Il eſt inutile d'en détailler les raiſons : on les ſent.

La Diviſion, lorſqu'elle a lieu, ſuit de près la propoſition. Quoique les Rhéteurs ſévères blâment les antithèſes que les Orateurs ingénieux font briller dans les diviſions; je crois que ſi elles étoient ménagées avec une certaine diſcrétion, elles aideroient l'auditeur à mieux ſaiſir les branches du ſujet. Cependant quand ces branches ſont préſentées avec la clarté convenable, elles n'ont pas beſoin d'être figurées, pour s'imprimer dans l'eſprit. Voici la propoſition & la diviſion de Cicéron pour le poëte Archias : On a tort de conteſter à Archias le droit de citoyen Romain : 1°. parce qu'il eſt réellement citoyen : 2°. parce que s'il ne l'étoit pas, il mériteroit de l'être.

CHAPITRE II.

Du Récit & des Preuves oratoires.

DANS le genre judiciaire le Récit vient ordinairement après la diviſion ; parce qu'en ce cas la preuve doit naître des faits. Ainſi l'art de cette partie conſiſte à préſenter dans cette première expoſition le germe à demi éclos des preuves qu'on a deſſein d'employer ; afin qu'elles paroiſſent plus vraies & plus naturelles, quand on les en tirera tout-à-fait par l'argumentation.

L'ordre & le détail du Récit doivent être relatifs à la même fin. On a ſoin de mettre dans les lieux les plus apparens les circonſtances favorables, de n'en laiſſer perdre aucune partie, de les mettre toutes dans le plus beau jour. On laiſſe au contraire dans l'obſcurité celles qui ſont défavorables, ou on ne les préſente qu'en paſſant, foiblement, & par le côté le moins déſavantageux.

Car il y auroit ſouvent plus de danger pour la cauſe de les omettre entiérement, que d'en faire quelque mention ; parce que l'adverſaire revenant ſur vous, ne manqueroit pas de tirer avantage de votre ſilence, de le prendre pour un aveu tacite ; & il renverſeroit alors ſans peine tout l'effet de vos preuves. On trouve tout l'art de cette ſorte de récit, dans celui que fait Cicéron du meurtre de Clodius par Milon. (*a*)

L'Orateur dans ſa Preuve a deux choſes à faire ; l'une d'établir ſa propoſition par tous les moyens que ſa cauſe lui fournit ; l'autre de réfuter les moyens de ſon adverſaire ; car il faut ſavoir bâtir & ruiner.

Quelquefois on commence par la réfutation ; quand on s'apperçoit que l'adverſaire a fait une forte impreſſion, & que les preuves ſeroient mal reçues, ſi la prévention n'étoit diſſipée.

(*a*) Voyez ce qui a été dit dans le Traité de l'Apologue, T. 2, & ce qui ſera dit ci-après, II. Part.

Un Orateur habile connoît ſes juges, & de quelle maniere il faut les prendre. Souvent les meilleures raiſons ne ſont pas celles qui ont le plus d'effet. Tout dépend de la forme du vaſe, c'eſt-à-dire, de la ſituation de l'ame où elles tombent. Une démonſtration paſſe pour vaine ſubtilité, & une ſubtilité pour démonſtration géométrique, ſelon la différence des eſprits, des goûts, des âges, des intérêts.

Quant à l'arrangement des Preuves, les Rhéteurs propoſent pour modéle, celui d'une armée. Qu'on mette au premier rang, ce qu'il y a de plus vigoureux & de plus brave : car ſouvent du premier choc dépend tout le ſuccès. On réſervera pour porter un dernier coup, & aſſurer la victoire, d'autres troupes d'élite. Et dans le milieu on placera les ſoldats d'une bravoure équivoque ; de maniere que par leur poſition, s'ils ne vont pas au combat, ils y ſeront portés par ceux qui les ſuivent. Cela paroît aſſez juſte dans la ſpéculation ; mais ſur le ter-

rein, les choſes demandent ſouvent d'autres arrangemens. Chaque ſujet a ſes regles propres. C'eſt à la prudence & au bon ſens de l'Orateur, à les trouver & à les ſuivre. Tout ſe réduit à recommander la netteté & la préciſion. Une preuve trop étalée devient flaſque. Si elle eſt trop ſerrée, elle n'a pas de maſſe, de portée. Les mots inutiles la ſurchargent, l'extrême briéveté l'obſcurcit, & affoiblit ſon coup.

Je comparerois volontiers les Orateurs dans leurs preuves, à l'athléte qui court dans la carrière. Vous le voyez incliné vers le but où il tend, emporté par ſon propre poids, qui eſt de concert avec la tenſion de ſes muſcles & le mouvement de ſes pieds: tout contribue en lui à augmenter ſa vîteſſe. Bourdaloue, Boſſuet, Démoſthène, Cicéron, ſont des modèles parfaits dans cette partie comme dans les autres. On ſe jette avec eux dans la même carrière, on court comme eux. Nos penſées ſont emportées par

la rapidité des leurs ; & quoique nous perdions de vûe leurs preuves & leurs raiſonnemens ; nous jugeons de leur ſolidité par la conviction qui nous en reſte.

La Réfutation demande beaucoup d'art, parce qu'il eſt plus difficile de guérir une bleſſure que de la faire. Quelquefois le mépris ſuffit pour réfuter un adverſaire. Ce fut ainſi que Scipion confondit le Tribun du peuple qui l'accuſoit d'avoir mal adminiſtré les deniers publics : « Je me rappelle, » M., que ce fut en pareil jour que » celui-ci, que je vainquis Annibal : » allons-en rendre graces aux dieux, » & laiſſons ici ce *maraut*, *nebulo-* » *nem*. A. Gell.

Quelquefois on retorque l'argument ſur ſon adverſaire. Protagore, philoſophe, ſophiſte, & rhéteur, étoit convenu avec Euathlus ſon diſciple, d'une ſomme qui lui ſeroit payée par celui-ci, lorſqu'il auroit gagné une cauſe. Le tems paroiſſant long au maître, il

fit un procès à ſon diſciple, & voici ſon argument : Ou vous perdrez votre cauſe, ou vous la gagnerez. Si vous la perdez, il faudra payer, par la ſentence des Juges. Si vous la gagnez, il faudra payer en vertu de notre convention. Le diſciple répondit : Ou je perdrai ma cauſe, ou je la gagnerai ; ſi je la perds, je ne vous dois rien en vertu de notre convention ; ſi je la gagne, je ne vous dois rien en vertu de la ſentence des Juges.

Quand l'objection eſt ſuſceptible d'une réfutation en regle, on la fait par des argumens contraires, tirés ou des circonſtances, ou de la nature de la choſe, ou des autres lieux communs.

Quand elle eſt trop forte, on feint de n'y pas faire attention, ou on promet d'y répondre, & on paſſe légerement à un autre objet : on paye de plaiſanteries, de bons mots. Un Orateur Athénien entreprenant de réfuter Démoſthène qui avoit mis tout en émotion & en feu, commença en

disant : Qu'il n'étoit pas surprenant que Démosthène & lui ne fussent pas de même avis, parce que Démosthène étoit un buveur d'eau, & que lui il ne buvoit que du vin. Cette mauvaise plaisanterie éteignit tout le feu qu'avoit allumé le prince des orateurs.

Enfin quand on ne peut détourner le coup, on avoue le crime, & on a recours aux larmes & aux prieres pour écarter l'orage.

La Peroraison est la conclusion du discours. Elle comprend ordinairement une récapitulation de tout ce qui a été dit de plus frappant, soit pour convaincre, soit pour toucher. Après quoi on fait reparoître la proposition, comme résultant de toutes les raisons qui ont été employées.

SECTION TROISIEME.

DE L'ÉLOCUTION ORATOIRE.

NOus avons paſſé aſſez rapidement ſur l'Invention & la Diſpoſition pour deux raiſons : La premiere eſt, qu'après tout ce que nous avons dit dans les volumes précédens ſur les fonctions du Génie & du Goût, & ſur l'application de leurs regles, il n'eſt pas fort difficile de ſe faire une idée de ce qu'il doit en réſulter par rapport à l'Éloquence. La ſeconde, qui nous eſt fournie par Cicéron même, c'eſt qu'il ſuffit de donner des notions de ce qui les concerne, de montrer les ſources, & d'avertir l'Orateur que tout ce qu'il doit dire doit lui être inſpiré par ſa cauſe, & ordonné ſelon ſon intérêt. Le bon ſens naturel le conduit dans ſa route, & lui fournit les moyens d'arriver : *Hæc propria magis prudentiæ quàm eloquentiæ.*

Il n'en eſt pas de même de l'Elocution. Les perſonnes qui ont le plus de ſens & de goût, ont beſoin d'être averties d'une infinité de petits détails qui échappent aux yeux ordinaires, & dont réſulte cependant tout l'effet de l'Eloquence, ainſi nommée, non à cauſe de l'Invention ou de la Diſpoſition, qui en ſont néanmoins les parties ſolides, mais à cauſe de l'Elocution, qui ſemble ſeule faire plus que tout le reſte ſur l'eſprit de ceux qui écoutent.

CHAPITRE I.

Ce que c'eſt qu'Elocution.

LA penſée & le ſentiment peuvent s'exprimer de trois manieres : par le ton de voix, comme quand on gémit ; par le geſte, comme quand on fait ſigne à quelqu'un de s'avancer, de s'éloigner ; par la parole, quand on prononce des mots. Les deux premieres expreſſions appartiennent à la Prononciation. La derniere eſt ce qu'on nomme Elocution.

L'Elocution en général eſt donc l'expreſſion de la penſée par la parole.

Comme l'expreſſion & la penſée ont le même objet & les mêmes règles, nous allons les faire marcher à côté l'une de l'autre, pour ſe ſervir mutuellement d'appui & de preuves. On nous permettra quelques détails.

La penſée en général eſt la repréſentation de quelque choſe dans l'eſ-

prit : comme quand je me repréſente en moi-même *le ſoleil.*

L'expreſſion en général eſt la repréſentation de la penſée : je penſe au ſoleil, & je dis *le ſoleil :* voilà ma penſée exprimée.

Nous avons dit il y a un moment, qu'il y avoit trois ſortes de penſées, l'idée, le jugement, & le raiſonnement : & que l'expreſſion de ces trois ſortes de penſées étoit le terme, la propoſition, l'argument (*a*).

Quand une idée eſt ſeule & ſéparée de toute autre idée, on l'appelle ſimple, *un arbre, une fleur.*

Lorſqu'elle renferme pluſieurs autres idées, on l'appelle complexe : *Un arbre orné de fleurs, chargé de fruits ; une maiſon grande & richement meublée.*

Le jugement, ou la propoſition, contient trois parties : l'une à laquelle on en joint une autre, *le ſoleil ;* l'autre qui eſt jointe, *rond ;* la troiſiéme qui

(*a*) Voyez ci-deſſus, pag. 25.

fait la liaiſon des deux, *eſt : Le ſoleil eſt rond.* La premiere de ces parties s'appelle *ſujet*, la ſeconde *attribut*, la troiſiéme *liaiſon.*

La propoſition eſt quelquefois renfermée dans un ſeul mot : *Aimez*, c'eſt-à-dire, *vous ſoyez-aimant.* Quelquefois elle a deux mots, *je lis*, c'eſt-à-dire, *je ſuis liſant.* Souvent elle a trois mots, *je ſuis aimé.* Toutes ces eſpeces de propoſitions ſont ſimples, parce qu'elles n'ont qu'un ſujet & qu'un attribut. Celles qui en ont pluſieurs ſont compoſées, & on les nomme complexes.

Dans la propoſition complexe on diſtingue la propoſition principale, & les propoſitions incidentes. Celles-ci ſont attachées au ſujet ou à l'attribut. *La crainte de ceux qui parlent en public eſt raiſonnable.* La crainte eſt *raiſonnable*, c'eſt la propoſition principale ; *de ceux qui ſont parlans en public*, c'eſt la propoſition incidente ; puiſqu'elle s'appuie, qu'elle tombe ſur le ſujet de la propoſition principale. Si on vouloit

vouloit en ajouter une auſſi à l'attribut, on pourroit dire : *La crainte de ceux qui parlent en public eſt l'effet d'une raiſon qui eſt éclairée.* C'eſt de ces ſortes de propoſitions que tous ces livres ſont remplis.

Nous avons donné ci-deſſus quelques détails ſur les raiſonnemens, nous prions le lecteur d'y avoir recours (*a*).

Voilà donc dans l'Elocution trois ſortes de penſées, l'idée, le jugement & le raiſonnement : & trois ſortes d'expreſſions, le terme, la propoſition, l'argument. Voyons quelles en doivent être les qualités.

(*a*) Pag. 29.

CHAPITRE II.

Qualités des penſées & des expreſſions.

Qualités Logiques.

LEs penſées & les expreſſions ont deux ſortes de qualités, les unes qu'on peut appeller logiques, parce que c'eſt la raiſon & le bon ſens qui les exigent; les autres ſont des qualités de goût, parce que c'eſt le goût qui en décide. Celles-la ſont la ſubſtance du diſcours, celles ci en ſont l'aſſaiſonnement.

La premiere qualité eſſentielle de la penſée c'eſt qu'elle ſoit claire; car une penſée qui n'eſt pas claire n'eſt pas proprement une penſée. La clarté conſiſte dans la repréſentation nette & diſtincte de l'objet qu'on ſe repréſente. On le voit ſans nuage, ſans obſcurité : c'eſt ce qui rend la penſée *nette*. On le voit ſéparé de tous les autres objets

qui l'environnent : c'eſt ce qui la rend *diſtincte*.

L'expreſſion eſt claire quand elle repréſente la penſée ſans équivoque, & ſans embarras, par le mot & par le tour unique. La plûpart des hommes ſavent très-médiocrement la langue qu'ils parlent. Ils ſavent moins encore ſe rendre à eux-mêmes un compte exact de leurs penſées, les démêler les unes des autres, les conſidérer en elles-mêmes telles qu'elles ſont. De-là vient qu'ils emploient ſouvent les mots ſans avoir les idées claires qui y répondent, ou que s'ils ont les idées claires, ils n'emploient pas les vrais mots. On ne ſait qu'à peu-près ce que l'on dit, on diſpute ſans s'entendre, une ſeule définition termineroit la querelle.

La premiere choſe qu'on doit faire quand il s'agit de rendre une penſée, eſt donc de la bien reconnoître, de la bien démêler d'avec tout ce qui n'eſt point elle, d'en ſaiſir les contours &

les parties ; l'expreſſion alors ſe préſentera comme d'elle-même :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Les mots pour l'exprimer arrivent aiſément.

La ſeconde qualité eſſentielle de la penſée, c'eſt qu'elle ſoit vraie ; c'eſt-à-dire, qu'elle repréſente la choſe telle qu'elle eſt. Je me repréſente le ſoleil comme un corps rond & lumineux, qui paroît traverſer le ciel, ma penſée eſt vraie. Si je me le repréſente comme un corps quarré, obſcur, immobile aux yeux, ma penſée eſt fauſſe.

L'expreſſion eſt vraie, quand elle repréſente aux autres la penſée que nous avons, & telle que nous l'avons. Elle eſt fauſſe quand elle ne la repréſente point, ou qu'elle la repréſente autrement que nous ne l'avons.

A cette premiere qualité tient la juſteſſe. Une penſée parfaitement vraie eſt juſte. Cependant l'uſage met quelque différence entre la vérité & la juſteſſe de la penſée : la vérité ſignifie

plus préciſément la conformité de la penſée avec l'objet : la juſteſſe marque plus expreſſément l'étendue.

La penſée eſt donc vraie, quand elle repréſente l'objet : & elle eſt juſte quand elle n'a ni plus ni moins d'étendue que lui. De même l'expreſſion ſera vraie, quand elle repréſentera la penſée : elle ſera juſte, quand elle n'aura ni plus ni moins d'étendue qu'elle. Si elle en a plus, elle paroît lâche : ſi elle en a moins, la penſée eſt à l'étroit & comme étranglée.

A ces deux qualités on peut en ajouter une troiſiéme qui eſt la briéveté : qualité qui convient à l'expreſſion encore plus qu'à la penſée. L'eſprit veut connoître : rien n'eſt plus impatient que lui, quand il attend : & plus les moyens qu'on lui donne pour arriver ſont aiſés & courts, plus il eſt ſatisfait. S'il ſent que par indigence, ou par foibleſſe, on lui donne des circonlocutions pour un terme propre qui exiſte ; des tours recherchés, des circuits, pour des traits na-

qui n'apportent rien. Il a donc la briéveté Oratoire.

Voilà, ce ſemble, à quoi on peut réduire les qualités logiques, ſans leſquelles rien ne peut être beau dans les ouvrages de littérature. Mais pour plaire ce n'eſt point aſſez d'être ſans défaut ; il faut avoir des graces, & c'eſt le goût qui les donne.

CHAPITRE III.

Qualités de goût.

TOUT ce que les penſées & les expreſſions peuvent avoir d'agrément dans un diſcours, vient du choix qu'on ſait faire parmi celles qui ſe préſentent, & de l'arrangement qu'on ſait leur donner. Toutes les régles de l'Elocution ſe réduiſent donc à ces deux points : choiſir & arranger. Commençons par le choix.

Dès qu'un ſujet quelconque eſt pro-

posé à l'esprit, la face sous laquelle il s'annonce produit sur le champ quelques idées. Si on en considere une autre face, ce sont encore d'autres idées. On pénétre dans l'intérieur ; ce sont toujours de nouveaux biens. Chaque mouvement de l'esprit fait éclore de nouveaux germes : voilà la terre couverte d'une riche moisson. Mais dans cette foule de productions tout n'est pas le bon grain.

Il y a de ces pensées qui ne sont que des lueurs fausses, qui n'ont rien de réel sur quoi elles s'appuient. Il y en a d'inutiles, qui n'ont nul trait à l'objet qu'on se propose de rendre. Il y en a de triviales, aussi claires que l'eau, & aussi insipides. Il y en a de basses, qui sont au-dessous de la dignité du sujet. Il y en a de gigantesques, qui sont au-dessus : toutes productions qui doivent être mises au rebut.

Parmi celles qui doivent être employées, s'offrent d'abord les pensées communes, qui se présentent à tout homme de sens droit, & qui paroiss-

ſent naître du ſujet ſans nul effort. C'eſt la couleur fonciere, le tiſſu de l'étoffe. Enſuite viennent celles qui portent en ſoi quelque agrément, comme la vivacité, la force, la richeſſe, la hardieſſe, le gracieux, la fineſſe, la nobleſſe, &c. car nous ne prétendons pas faire ici l'énumération complette de toutes les eſpéces de penſées, qui ont de l'agrément.

La penſée vive eſt celle qui repréſente ſon objet clairement, & en peu de traits. Elle frappe l'eſprit par ſa clarté, & le frappe vîte par ſa briéveté. C'eſt un trait de lumiere. Si les idées arrivent lentement, & par une longue ſuite de ſignes, la ſecouſſe momentanée ne peut avoir lieu. Ainſi quand on dit à Médée : que vous reſte-t-il contre tant d'ennemis ? Elle répond, *Moi :* voilà l'éclair. Il en eſt de même du mot d'Horace : *Qu'il mourut.*

La penſée forte n'a pas le même éclat que la penſée vive, mais elle s'imprime plus profondément dans l'eſprit ; elle y trace l'objet avec des couleurs foncées : elle l'y grave en

caractères ineffaçables. M. Boſſuet admire les pyramides des rois d'Egypte, ces édifices faits pour braver la mort & le tems ; & par un retour de ſentiment, il obſerve que ce ſont des tombeaux : cette penſée eſt forte. *La beauté s'envole avec la jeuneſſe :* l'idée du vol peint fortement la rapidité de la fuite.

La penſée hardie a des traits & des couleurs extraordinaires, qui paroiſſent ſortir de la regle. Quand Deſpréaux oſa écrire : *Le chagrin monte en croupe & galope avec lui*, il eut beſoin d'être raſſuré par des exemples, & par l'approbation de ſes amis. Qu'on ſe repréſente le chagrin aſſis derriere le cavalier, la métaphore eſt hardie ; mais qu'on ſoutienne la penſée, en faiſant galoper ce perſonnage allégorique, c'étoit s'expoſer à la cenſure.

On ſent aſſez ce que c'eſt que la penſée brillante. Son éclat vient le plus ſouvent du choc des idées :

Qu'à ſon gré déſormais la fortune me joue,
On me verra dormir au branle de ſa roue. *Boileau.*

Les ſecouſſes de la fortune renverſent les empires les plus affermis, & elles ne font que bercer le philoſophe.

L'idée riche eſt celle qui préſente à la fois non-ſeulement l'objet, mais la maniere d'être de l'objet, mais d'autres objets voiſins, pour faire par la réunion des idées une plus grande impreſſion : *Prens ta foudre, Louis.* Le ſeul mot *foudre* nous peint un dieu irrité, qui va attaquer ſon ennemi, & le réduire en pouſſiere.

Et la Scène Françoiſe eſt *en proie* à Pradon.

Quel homme que ce Pradon, ou plûtôt quel animal féroce ! qui déchire impitoyablement la ſcène françoiſe.

L'idée fine ne repréſente l'objet qu'en partie, pour laiſſer le reſte à deviner. On en voit l'exemple dans cette épigramme de M. Maucroix :

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propoſe ;
Mais toutefois ne preſſons rien.
Prendre femme eſt étrange choſe,
On doit y penſer mûrement.
Gens ſages, en qui je me fie,

M'ont dit que c'eſt fait prudemment
Que d'y penſer toute ſa vie.

Quelquefois elle repréſente un objet par un autre objet. Celui qu'on veut préſenter ſe cache derriere l'autre : comme quand on offre l'idée d'un livre chez l'épicier.

L'idée poëtique eſt celle qui n'eſt d'uſage que dans la poëſie, parce qu'en proſe elle auroit trop d'éclat & trop d'appareil.

L'idée naïve ſort d'elle-même du ſujet, & vient ſe préſenter à l'eſprit ſans être demandée :

Un Boucher moribond voyant ſa femme en pleurs,
Lui dit : Ma femme, ſi je meurs,
Comme en notre métier un homme eſt néceſſaire,
Jacques, notre garçon, ſeroit bien ton affaire ;
C'eſt un fort bon enfant, ſage, & que tu connois,
Épouſe-le, crois-moi, tu ne ſaurois mieux faire.
Hélas, dit-elle, j'y ſongeois.

Il y a des penſées qui ſe caractériſent par la nature même de l'objet. On les appelle penſées nobles, grandes, ſublimes, gracieuſes, triſtes, &c. ſelon que leur objet eſt noble, grand, &c.

richeſſe des expreſſions : un objet eſt vil, on le couvre, on l'habille de maniere à le rendre décent : il en eſt de même des autres cas.

Les termes propres ſont ceux qu'on emploie dans leur ſignification primitive & naturelle, comme quand j'appelle *plante* une plante, *lion* un lion.

Les termes empruntés ſont ceux qu'on emploie dans une ſignification qui leur eſt étrangere, & qu'on ne prête qu'à cauſe de quelque reſſemblance entre les objets : comme quand j'appelle *jeune plante* une jeune perſonne, *lion* un homme courageux.

La vraie diviſion des termes devroit être en termes propres, & en termes impropres : & parmi ces derniers on diſtingueroit ceux qui ſont employés par ignorance, ou par néceſſité, ou pour l'agrément : je m'explique.

Toutes les fois que pour exprimer une idée on n'emploie pas le mot propre, on le fait ou par ignorance,

ou par néceſſité, ou par goût. Quand on le fait par ignorance ; c'eſt un vice de la perſonne, laquelle ne ſait point ſa langue. Quand on le fait par néceſſité, c'eſt un vice de la langue, laquelle ne fournit point à l'eſprit tous les mots dont il auroit beſoin. Quand on le fait par goût c'eſt parce qu'on trouve attaché au mot impropre un agrément qui n'eſt point dans le mot propre.

La propriété des termes eſt la principale ſource de la clarté ; & ſi la clarté eſt la premiere beauté du diſcours, la propriété doit être regardée comme une des qualités les plus précieuſes de l'expreſſion. Il faudroit donc à chaque mot important qu'on écrit, s'arrêter pour le peſer, & examiner s'il ne ſignifie ni trop ni trop peu ; s'il ſera entendu par lui-même ou par ſes voiſins ; & ſe ſouvenir du ſens qu'on lui a donné une fois, afin de l'employer toujours pour la même valeur, au moins en traitant le même ſujet.

Les termes empruntés, quand ils

ſont empruntés par goût & par choix, donnent de l'agrément & de l'éclat au diſcours : on les nomme *Tropes*.

Ce mot ſignifie en général changement, retour, tranſport ; & lorſqu'il s'agit de l'appliquer aux mots, il ſignifie changement de ſignification.

CHAPITRE III.

Des Tropes.

LEs principaux Tropes ſont la Métaphore, la Métonimie, la Synecdoche, l'Ironie, l'Hyperbole.

Le mot Métaphore ſignifie qu'un terme eſt tranſporté de ſa ſignification propre & ordinaire, à une autre ſignification qui lui eſt impropre, de maniere qu'il en réſulte quelque agrément : comme quand on dit, *enflammé* de colere, une *moiſſon* de gloire, les *riantes* prairies, une *verte* vieilleſſe : tous termes qui renfermant une

comparaiſon enveloppée, donnent une idée de plus, & font par-là une beauté.

Si la métaphore s'étend plus loin, & qu'elle comprenne pluſieurs mots, elle s'appelle alors *Allégorie*. Cette jeune *plante* ainſi *arroſée* des *eaux* du ciel, ne fut pas long-tems ſans *porter* du *fruit*. Otant la figure : Cette jeune *princeſſe* ainſi *prévenue* des *graces* du ciel, ne fut pas long-tems *ſans pratiquer des actions de vertu*.

Tous les poëtes, les orateurs, & même les hiſtoriens, quand ils ont de l'imagination & du feu, ſont remplis de métaphores.

Il y a dans ce genre l'excès de hardieſſe à éviter d'une part, & de l'autre la baſſeſſe. Dire, en parlant des ruines de quelque bâtiment, c'eſt le cadavre d'une maiſon, ce ſeroit paſſer les bornes de la liberté ; mais dire en parlant du Déluge, que *Dieu lava bien alors la tête à ſon image*, ou l'appeller *la leſſive du genre humain*, c'eſt tomber dans la baſſeſſe.

La Métonimie emploie : 1° l'auteur de la choſe pour la choſe même, comme quand on dit, *les travaux de Mars* pour les travaux de la guerre ; les *Muſes* pour les beaux Arts : 2°. La cauſe pour l'effet ; on dit d'un héros qui combat, *la mort eſt dans ſes mains*. 3°. Elle déſigne le vicieux par le nom de vice même : la royauté par celui de couronne, de ſceptre. 4°. Elle prend le contenant pour le contenu : *il avale la coupe funeſte*.

La Synecdoche prend la partie pour le tout : comme quand Virgile dit : *Summâ placidum caput extulit undâ :* ſon front paiſible s'éleva ſur les eaux. Ce ſeroit ne pas entendre ce poëte que de prendre ſon expreſſion à la lettre ; & d'imaginer la tête d'un nageur qui paroît au deſſus des flots. Cette image ſeroit pauvre & meſquine en poëſie comme en peinture. Virgile a voulu fixer les yeux du lecteur ſur le front même du dieu, parce que le front eſt le ſiége de la ſérénité : *Placidum caput*. De même que Terence avoit dit :

Quot capita tot ſententiæ. Et Horace : *Quis deſiderio ſit pudor aut modus tam cari capitis ?* 2°. Elle prend le tout pour la partie : *Les peuples qui boivent la Seine.* 3°. La matiere dont la choſe eſt faite pour la choſe même : *Armé d'un fer vainqueur. O ſang digne d'Horace !*

L'Ironie, ou Contre-vérité, s'emploie lorſqu'on dit préciſément le contraire de ce que l'on penſe, pour ſe divertir aux dépens de celui qu'on trompe ;

Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire :
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis ;
Puiſque vous le voulez, je vais changer de ſtyle.
Je le déclare donc, Quinaut eſt un Virgile,
Pradon comme un ſoleil, en nos ans a paru.
Pelletier, &c. *Boileau, Sat. 9.*

Comme tous ces termes dans le ſens propre ont un ſens raiſonnable, quoique faux dans l'intention de celui qui parle, il eſt néceſſaire de donner la clef du ſens figuré qu'on leur attache. Cette clef eſt un mot gliſſé légérement,

je crois, *sans doute*, *apparemment*, ou un geſte, ou le ton de voix, quand on prononce l'Ironie.

L'Hyperbole tient à l'Ironie en ce qu'elle donne à la choſe dont on parle, quelques degrés de plus ou de moins qu'elle n'en a dans la réalité. Un coup d'épée par le moyen de cette figure devient une piquûre d'épingle, & une piquûre d'épingle une bleſſure mortelle.

Il ſeroit aiſé de pouſſer très-loin ce détail. Tous les Grammairiens & tous les Rhéteurs de l'antiquité ont pris plaiſir à s'exercer ſur cette matiere. On peut conſulter les Tropes de M. du Marſais.

Les expreſſions, tant propres qu'empruntées, ont entr'elles des différences qui les placent dans des rangs ſéparés. Quelqu'un a dit que l'homme étoit la meſure de tout: cela n'eſt nulle part ſi vrai que dans le langage. De même qu'il y a parmi nous des nobles & des roturiers, dont les uns ſont

faits pour être montrés, pour attirer les reſpects & recueillir les hommages de ceux à qui on les donne en ſpectacle, tandis que les autres ſont employés dans tous les ſervices obſcurs, à tout moment, & ſans façon : il y a auſſi des phraſes, des mots, des tours qui ſont deſtinés les uns à paroître dans les genres élevés, dans les panégyriques, les diſcours d'appareil, la haute poëſie : on les appelle termes nobles ; & il y en a d'autres qui n'ayant jamais eu d'illuſtration, ſont condamnés, quelqu'énergiques qu'ils ſoient, à reſter dans l'abbaiſſement : on les appelle en termes bas, phraſes communes. Entre ces deux degrés eſt un milieu, qui contient un certain nombre de phraſes & de mots qui ont quelque choſe des deux extrêmes, ſans les réunir ; ce ſont ceux-là qui ſont le corps, la baſe, le fonds de tout diſcours, dans quelque degré qu'il ſoit. Qu'on y jette de tems en tems des termes & des phraſes nobles, le diſcours médiocre ſe trouve anno-

bli. Qu'au contraire on y laiſſe échapper des mots bas, des phraſes ignobles, la médiocrité même ſe trouve dégradée. Il ne faut qu'une ſeule phraſe triviale pour deshonorer toute une page : quelquefois il ne faut qu'un mot. Mais les avis & les préceptes en ce genre ſont également inutiles pour ceux qui ont l'organe du ſentiment, & pour ceux qui ne l'ont point. Nous ferons ſeulement ici une obſervation relative à la maniere dont on s'y prend quelquefois pour former le goût des jeunes éleves de l'Eloquence.

On leur met ſous les yeux les morceaux les plus frappans des Auteurs. On fixe leur attention ſur les penſées brillantes. On leur fait obſerver les traits. Cette méthode a des inconvéniens : elle jette l'eſprit hors de la route du vrai goût. Tout doit être remarqué dans un bon Auteur, & les endroits qui paroiſſent les moins remarquables ſont quelquefois ceux où les maîtres doivent s'arrêter le plus ; c'eſt

c'eſt ſouvent ce qui fait le tiſſu de l'ouvrage, c'eſt-là que les beautés ont leur ſource, leur raiſon, leur naiſſance : c'eſt ce qui les prépare, qui les releve. Un eſprit nourri d'antithèſes & de métaphores, ne peut manquer d'être à ſec quand on lui demandera du bon ſens. Cependant c'eſt par le bon ſens que les hommes valent, quand ils valent quelque choſe. Que diroit-on d'un homme qui jugeroit d'un édifice ſeulement par les moulures & les croiſées, & qui ne feroit nulle attention à la diſtribution des piéces, ni à la ſolidité du tout ?

Il y a dans tous les bons Ecrivains un corps ſuivi de penſées naturelles, priſes dans le ſens commun, & tirées des entrailles même du ſujet ; c'eſt la baſe de toute la compoſition :

Scribendi rectè ſapere eſt & principium & fons.

Sur ce fond uniforme ils ſement les fleurs de l'Elocution, je veux dire des traits & des expreſſions qui ont un caractère diſtingué. Leur génie leur pro-

digue des penſées revêtues de toutes les ſortes d'agrémens. Mais quoiqu'une complaiſance ſecrete les invite à laiſſer aller ces richeſſes dans le courant de l'ouvrage, le jugement & le goût les retiennent, de peur qu'elles n'y ſoient des parures déplacées. Ils n'adoptent que ce qui peut prendre la teinte du ſujet, & faire un même corps avec le reſte.

Après avoir marqué les eſpéces & les qualités des penſées & des expreſſions, & indiqué le choix qu'on en peut faire ſelon les circonſtances, il s'agit de traiter de l'arrangement & de la liaiſon qu'on doit mettre entr'elles.

L'Arrangement qu'on donne aux expreſſions & aux penſées, ne peut avoir que deux objets : c'eſt de leur donner ou plus de graces, ou plus de force. Car l'arrangement qui produit la ſimple clarté eſt plus logique & grammatical qu'oratoire.

La Nature a attaché des graces à tout ce qui ſe fait aiſément : & la force

ayant le privilége de faire tout ſans peine, rarement il eſt arrivé que la grace & la force fuſſent ſéparées. L'athlete vigoureux eſt maître de ſes mouvemens : il en regle les tems, la meſure ; il en aſſure la direction. Qu'on examine tout ce qui eſt jeune ; il eſt revêtu de graces, parce qu'il eſt plein de vigueur. Il en eſt de même des bataillons rangés : l'ordre en augmente la force, & en fait un ſpectacle agréable.

L'application de ces exemples ſe fait naturellement au diſcours. L'arrangement des mots, contribuant à faire joindre les idées, à les ſerrer mutuellement, leur donne plus de force, plus de chaleur. En ſecond lieu, cette liaiſon ſe faiſant ſentir à l'oreille & à l'eſprit par le concert & la convenance des ſons qui compoſent les mots, il en réſulte les charmes de ce qu'on appelle harmonie.

L'Arrangement des mots & des penſées, conſidéré rélativement à ces deux effets, comprend toutes les eſ-

2733661

péces de Figures de Rhétorique, & toutes les combinaiſons qui peuvent produire l'Harmonie & les Nombres.

CHAPITRE IV.

De l'arrangement qui produit les Figures.

Figures de mots.

ON entend par *Figure*, en fait d'Elocution, l'arrangement des parties d'une phraſe oratoire, ou même de pluſieurs phraſes entr'elles, pour en augmenter la force ou la grace. C'eſt une ſorte de configuration réguliere, qui reſſemble aux figures qui réſultent de l'arrangement de pluſieurs lignes, dont on peut faire un triangle, un quarré, &c.

Quand il n'y a qu'un ſeul mot, ou qu'une idée, par exemple, quand je me repréſente le ſoleil, ou que je dis, le ſoleil, il n'y a pas lieu d'y mettre

aucune figure ; parce que l'idée, auſſi-bien que l'expreſſion, étant ſimple & une, elle n'eſt pas ſuſceptible de deux combinaiſons : c'eſt un point : il faut toujours dire, le ſoleil. Mais s'il y a deux parties, alors il y a lieu à deux combinaiſons ; *il eſt : eſt il ?* On peut encore y ajouter des particules, qui, ſans changer le ſens, donnent à la penſée ou à l'expreſſion une autre couleur, une autre attitude. Un homme peut être debout, aſſis, couché, dans une attitude qui marque l'activité, la paſſion, l'indolence, &c. Il en eſt de même des penſées & des expreſſions. Ce ſont ces eſpéces d'attitudes qu'on leur donne, qu'on a jugé à propos de nommer tours oratoires en françois, & figures chez les Latins : *Sententiæ quaſi habitus*, dit Cicéron, *figura dicendi*, maniere de ſe tenir, maintien. Ces figures ſont proprement l'expreſſion du ſentiment dans le diſcours, comme les attitudes dans la Sculpture & la Peinture : *quaſi geſtus orationis*, dit encore Cicéron.

Nous ne parlons dans ce Chapitre que des figures de mots.

Il y en a qui ſont plus grammaticales qu'oratoires, & qui ne laiſſent pas de faire un bel effet dans l'oraiſon.

Il y a l'Ellipſe, qui ſupprime par goût des mots dont le grammatical auroit beſoin :

Je l'aimois inconſtant, qu'aurois-je fait fidèle ?

La Grammaire eût dit, *ſi* je l'aimois, *quoiqu'il fût* inconſtant, qu'aurois-je fait *s'il eût été* fidele ?

Le Pléonaſme, qui ajoûte par goût ce que le grammatical rejette comme ſuperflu :

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu.

Il ſuffiſoit pour le ſens de dire, *je l'ai vu.*

L'Hyperbate, qui tranſpoſe l'ordre de la ſyntaxe ordinaire :

Et les hautes vertus que de vous il hérite,

Pour *qu'il hérite de vous.*

La Syllepſe, qui fait figurer le mot

avec l'idée, plutôt qu'avec le mot auquel il ſe rapporte :

Entre le pauvre & vous, vous prendrez Dieu pour Juge.
Comme eux vous fûtes pauvre, & comme eux orphelin.

Comme eux ſe rapporte à l'idée, & non aux mots. Ces quatre figures, comme on voit, appartiennent plus au grammatical qu'à l'Éloquence.

Celles de mots qui ſont purement oratoires ne dérangent rien aux regles de la Grammaire. Elles n'ont pour objet que de rendre la courſe de l'Orateur plus leſte & ſa marche plus ferme.

Il y en a qui ſe font par addition, lorſqu'on joint à une phraſe pluſieurs mots dont elle pourroit ſe paſſer : de ce nombre eſt

La Répétition : le mot emporte la définition.

On égorge à la fois, les enfans, les vieillards,
Et le frère & la ſœur, & la fille & la mère.

La répétition de la conjonction, *&*, ſemble multiplier les meurtres, &

peindre la fureur du ſoldat. Quelquefois le mot répété eſt au commencement de différentes phraſes, qui arrivent toutes à la file ſous le même chef.

Ici je trouve le bonheur,
Ici je vis ſans ſpectateur,
Dans le ſilence littéraire,
Loin de tout importun jaſeur,
Loin des froids diſcours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur.
Loin de ces troupes doucereuſes,
Où d'inſipides précieuſes
Et de petits fats ignorans,
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie
Et s'endormir en complimens.
Loin de ces plates coteries,
Où l'on voit ſouvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigoterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau.
Loin, &c. Greſſet.

Quelquefois c'eſt une exclamation repétée !

O rage, ô déſeſpoir, ô fureur ennemie !

Quelquefois c'eſt un nom propre : *Ah Coridon ! Coridon !*

La Converſion fait le contraire de la Répétition, & termine les différens membres de la période par la même chûte : « Vous avez perdu trois gran-» des armées, c'eſt Antoine qui les a » fait périr. Vous regrettez les plus » grands hommes de la République, » c'eſt Antoine qui vous les a ravis. » L'autorité du Sénat eſt anéantie, » c'eſt Antoine qui l'a détruite.

Quelquefois on réunit ces deux figures, ce qui en produit une troiſiéme qu'on nomme Complexion : Qui eſt-ce qui a rompu les traités ? Ceſt Carthage. Qui eſt-ce qui a ravagé l'Italie ? C'eſt Carthage. Qui eſt-ce qui nous a expoſé au plus grand danger ? C'eſt Carthage : & c'eſt Carthage qui demande grace.

La Gradation arrange les mots ſelon leur degré de force ou de foibleſſe ; ſoit en montant, *il part, il court, il vole ;* ſoit en deſcendant, lorſqu'après des idées élevées on emploie celles

qui leur ſont oppoſées : ce qui n'arrive guères que dans les ſujets badins.

La Regreſſion fait revenir les mots ſur eux-mêmes, avec un ſens différent : Nous ne vivons pas pour boire & pour manger ; mais nous bûvons & nous mangeons pour vivre. Et Deſpréaux :

Oui, j'ai dit dans mes vers, qu'un célèbre aſſaſſin,
Laiſſant de Galien la ſcience infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile.
Mais de parler de vous je n'eus jamais deſſein,
Perrault, ma Muſe eſt trop correcte :
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

Il ſemble cependant que l'arrangement des mots dans ces deux figures dépend beaucoup plus de la penſée que des expreſſions. Mais dans cette partie, comme dans bien d'autres, l'art ne doit point eſpérer de ſéparer nettement ce que la nature réunit.

Les figures de mots qui ſe font par retranchement, ſont :

La Disjonction, qui ôte les parti-

cules conjonctives pour rendre le discours plus vif & plus rapide :

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui ſembla de belle taille :
Elle qui n'étoit pas groſſe en tout comme un œuf,
Enviеuſe, s'étend & s'enfle, & ſe travaille
Pour égaler l'animal en groſſeur.
Diſant, regardez-bien, ma ſœur.
Eſt-ce aſſez ? dites-moi, n'y ſuis-je point encore ?
Nenni. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voilà ?
Vous n'en approchez pas. *La Fontaine.*

Que ſeroit devenue la fin de ce récit, s'il eût fallu dire : la ſœur répondit, l'autre repartit, &c ?

L'Adjonction ſe fait lorſque de deux verbes on en ſupprime un : La complaiſance *fait* des amis, & la vérité des ennemis.

Il y a une troiſiéme eſpéce de figures de mots chez les Grecs & chez les Latins, qui conſiſte dans la ſymmétrie des chûtes & des terminaiſons ; mais les Ecrivains françois en uſent peu, à cauſe de la reſſemblance qu'elles auroient avec nos vers, dont un des caractéres les plus marqués eſt la rime.

CHAPITRE V.

Des Figures de penſées.

PARMI les figures de penſées on diſtingue celles qui piquent l'attention, & celles qui touchent principalement le cœur. Je dis principalement ; parce que pour toucher le cœur, il faut paſſer par l'eſprit, & que pour réveiller l'eſprit, il faut qu'il y ait un intérêt pour le cœur. Nous l'avons déja dit : ces deux opérations ſont à la rigueur auſſi inſéparables que les deux facultés qui les produiſent.

Figures piquantes.

La Subjection eſt une figure par laquelle on interroge ſon adverſaire ou ſon auditeur, en ſe chargeant ſoi-même de répondre pour eux. L'interrogation anime l'eſprit de l'auditeur : il cherche la réponſe : du moins ſe fait-il un plaiſir de la prévoir. M. Fléchier emploie ce tour avec beaucoup

de graces dans l'oraiſon funébre de M. de Turenne : « Qui fit jamais de » ſi grandes choſes ? Qui les dit avec » plus de retenue ? Remportoit-il » quelque avantage, à l'entendre ce » n'étoit pas qu'il fût habile, mais » l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il » compte d'une bataille, &c.

L'Antéoccupation prévient l'objection, pour la réfuter d'avance. C'eſt un tour adroit pour éluder, affoiblir du moins, les raiſons qu'on peut nous oppoſer. Elles ne gagnent jamais à être préſentées par celui à qui elles font tort. D'ailleurs on leur ôte le mérite & l'effet de la nouveauté ; & par l'air de confiance qu'on affecte en les produiſant, on induit les juges à croire qu'elles ſont peu importantes en elles-mêmes. On pouvoit reprocher à Deſpréaux ſon goût pour la ſatyre, & la maniere dont il traitoit Chapelain :

Il a tort, dira-t-on, pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain ! ah ! c'eſt un ſi bon homme !
Balſac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il eſt vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.

Il ſe tue à rimer, que n'écrit-il en proſe ?
Voilà ce que l'on dit. Hé que dis-je autre choſe ?
En blâmant ſes écrits, ai-je d'un ſtyle affreux
Diſtilé ſur ſa vie un venin dangereux ?
Ma Muſe en l'attaquant, charitable & diſcrete,
Sait de l'homme d'honneur diſtinguer le poëte. . .

La Compenſation fait figurer enſemble deux choſes ou deux perſonnes. C'eſt un exercice agréable pour l'eſprit qui va & revient de l'un à l'autre, qui compare les traits, qui les compte, & qui juge continuellement de la différence & de la reſſemblance.

C'eſt à cette figure qu'on rapporte le Paralléle, qui n'eſt autre choſe que la comparaiſon de deux hommes illuſtres. M. de la Mothe nous a donné en peu de mots le paralléle de Racine & de Corneille.

Des deux ſouverains de la ſcêne
L'aſpect a frappé nos eſprits;
C'eſt ſur leurs pas que Melpomêne
Conduit ſes plus chers favoris.
L'un plus pur, l'autre plus ſublime,
Tous deux partagent notre eſtime
Par un mérite différent:
Tour à tour ils nous font entendre

Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'eſprit a de plus grand.

Ces figures ſont comme de grands tableaux dans un Ouvrage : elles frappent tous les lecteurs : d'où il faut conclure qu'on doit en uſer ſobrement.

La Suſpenſion, ou Suſtentation, eſt une des plus piquantes figures de l'Éloquence. Elle ſe fait lorſqu'après un diſcours de quelque étendue, qui promet quelque choſe d'intéreſſant, on préſente un tout autre objet que celui qui étoit attendu. On raconte qu'une Impératrice ayant été trompée par un lapidaire, voulut s'en venger avec éclat. Elle s'adreſſa à ſon époux, lui exagéra la perfidie & l'audace du marchand trompeur : c'étoit un crime de lèze-majeſté. Il eſt juſte, dit l'Empereur, que vous ſoyez vengée, il ſera puni comme le mérite ſon crime. Qu'il ſoit expoſé aux bêtes. Le jour du ſupplice arrivé, la princeſſe s'apprête à jouir de toute ſa vengeance : toute la cour, toute la ville prennent part

à ſes ſentimens. Le malheureux paroît dans l'aréne : il eſt tremblant, ſaiſi, anéanti. Quel monſtre va fondre ſur lui ? Sera-ce un tigre furieux, un lion, un ours ? c'eſt un chevreau. Le trompeur fut trompé à ſon tour.

Il n'eſt point permis d'omettre ici le fameux Sonnet de Scarron.

Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la vaine ſtructure
A témoigné que l'art par l'adreſſe des mains,
Et l'aſſidu travail, peut vaincre la nature.

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,
Coliſée, où ſouvent les peuples inhumains,
De s'entr'aſſaſſiner ſe donnoient tablature.

Par l'injure des temps vous êtes abolis,
Ou du moins la plûpart vous êtes démolis.
Il n'eſt point de ciment que le temps ne diſſoude.

Si vos marbres ſi durs ont ſenti ſon pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir
Qui m'a duré deux ans ſoit percé par le coude ?

Tout le monde connoît le *Quos ego* de Virgile : cette figure ſe nomme Interruption. Scaron le traduit à ſa maniere :

Par la mort... Il n'acheva pas,
Car il avoit l'ame trop bonne :
Allez, dit-il, je vous pardonne,
Une autre fois n'y venez pas.

On confond quelquefois l'Interruption avec la Réticence : mais celle-ci se fait lorsqu'on dit une chose en assurant qu'on se gardera bien de la dire.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mere,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sous la pierre écrasés. *Voltaire.*

Quelquefois il arrive à l'Orateur de se reprendre lui-même brusquement, comme s'il vouloit dire mieux ou autre chose que ce qu'il dit : « Mais que » dis-je ? Est-il rien dont vous soyez » touché ? Pouvez-vous changer ja- » mais de vie ? Pouvez-vous songer à » céder au tems, à fuir, à vous exiler » vous-même ? » C'est Cicéron qui parle ainsi à Catilina ; & c'est ce qu'on appelle Correction.

L'Apostrophe se fait, non lorsqu'on

adreſſe la parole à quelqu'un, mais lorſqu'on la détourne de ceux à qui on l'a adreſſée au commencement, pour l'adreſſer à d'autres « Puiſſances » ennemies de la France, vous vivez, » & l'eſprit de la charité chrétienne » m'interdit de faire aucun ſouhait » pour votre mort. Puiſſiez-vous ſeu- » lement reconnoître la juſtice de nos » armes, recevoir la paix, que malgré » vos pertes vous nous avez tant de » fois refuſée, &c. *Fléchier.*

On fait des apoſtrophes aux vivans, aux morts, aux préſens, aux abſens, aux choſes inanimées.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux ! Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques. *Rac. Eſther.*

Dans le Dialogiſme on s'entretient avec ſoi-même : « Suis-je donc vain- » cue, s'écrie Junon, en ſe parlant à » elle-même : me voilà forcée de re- » noncer à mon entrepriſe : un roi des » Teucriens me réſiſte ! &c. « Alors c'eſt un monologue. Quelquefois on

fait parler deux perſonnages enſemble. Boileau l'a fait dans ſon Epître au Roi.

Pourquoi ces éléphans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaiſſeaux tout prêts à quitter le rivage ?
Diſoit au roi Pyrrhus un ſage confident,
Conſeiller très-ſenſé d'un roi très-imprudent.
Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle,
Quoi faire ? l'aſſiéger. L'entrepriſe eſt fort belle,
Et digne ſeulement d'Alexandre ou de vous.
Mais Rome priſe enfin, Seigneur, où courrons-nous ?
Du reſte des Latins la conquête eſt facile,
Sans doute on peut les vaincre. Eſt-ce tout ? La Sicile
De-là nous tend les bras, & bientôt ſans effort,
Syracuſe reçoit nos vaiſſeaux dans ſon port.
Bornez-vous là vos pas ? Dès que nous l'aurons priſe,
Il ne faut qu'un bon vent & Carthage eſt conquiſe,
Les chemins ſont ouverts : qui peut nous arrêter ?
Je vous entends, Seigneur, nous allons tout dompter.
Nous allons traverſer les ſables de Lybie,
Aſſervir en paſſant, l'Égypte, l'Arabie,
Courir de-là le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs,
Et ranger ſous nos loix tout ce vaſte hémiſphère.
Mais de retour enfin, que prétendez-vous faire ?
Alors, cher Cineas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aiſe & prendre du bon temps.
Hé, Seigneur, dès ce jour, ſans ſortir de l'Épire,
Du matin juſqu'au ſoir qui vous défend de rire ?

La Proſopopée ouvre les tombeaux,

reſſuſcite les morts, fait parler le ciel, la terre, tous les être réels, abſtraits, imaginaires. C'eſt une des plus brillantes parures de l'Éloquence :

La Molleſſe en pleurant, ſur un bras ſe relève,
Ouvre un œil languiſſant, & d'une foible voix,
Laiſſe tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois :
O nuit ! que m'as-tu dit ! quel démon ſur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre ?
Hélas ! qu'eſt devenu ce temps, cet heureux temps
Où les rois s'honoroient du nom de fainéant,
S'endormoient ſur le trône, &c. *Deſpréaux.*

L'Hypotypoſe, qui répond à ce qu'on appelle en françois, image, portrait, récit frappé, deſcription, peint l'extérieur des hommes :

. . . . . La Molleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche à l'inſtant ſent ſa langue glacée,
Et laſſe de parler ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

Cette image s'appelle quelquefois Proſopographie.

Quand l'Hypotypoſe peint les mœurs, elle ſe nomme Éthopée.

L'hypocrite en fraudes fertile
Dès l'enfance eſt pétri de fard.

Il ſait colorer avec art
Le fiel que ſa bouche diſtile :
Et la morſure du ſerpent
Eſt moins aigue & moins ſubtile
Que le venin caché que ſa langue répand. *Rouſſeau.*

Elle peint auſſi les faits :

De ſon généreux ſang la trace nous conduit,
Les rochers en ſont teints ; les ronces dégoutantes
Portent de ſes cheveux les dépouilles ſanglantes :
J'arrive : je l'appelle, & me tendant la main
Il ouvre un œil mourant, &c. *Rac. Phèdre.*

La Topographie décrit les lieux : » Voyons-la dans ces hôpitaux où elle » pratiquoit ſes miſéricordes publi- » ques : dans ces lieu où ſe ramaſſent » toutes les infirmités, & tous les » accidens de la vie humaine ; où les » gémiſſemens & les plaintes de ceux » qui ſouffrent rempliſſent l'ame d'une » triſteſſe importune ; où l'odeur qui » s'exhale de tant de corps languiſ- » ſans, &c. *Fléchier.*

La Comparaiſon conſiſte à mettre vis-à-vis l'une de l'autre deux choſes qui ſe reſſemblent, ſoit par pluſieurs côtés, ſoit par un ſeul.

Ruiſſeau, nous paroiſſons avoir un même ſort,
D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort, &c. *M. Deshoulières.*

L'Antithèſe oppoſe les mots aux mots, les penſées aux penſées.

Vicieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe & la haire. *Voltaire.*

» La nature fait le mérite, dit M. de » la Rochefoucault, & la fortune le » met en œuvre. «

Figures touchantes.

Les principales figures qu'on emploie pour aller au cœur, ſont :

L'Exclamation, qui éclate par des interprétations : *ô, mon fils ! ô, ma joie ! ô, l'honneur de mes jours !*

La Confeſſion, qui avoue le crime pour en obtenir le pardon. Il y en a un exemple fameux dans le Sonnet de Desbarreaux, que nous avons cité dans le volume précédent (*a*).

La Déprécation s'emploie quand n'eſpérant plus rien des autres moyens,

(*a*) Dans le Traité de l'Épigramme.

on a recours aux prieres & aux larmes. *Par ces pleurs que vous me voyez répandre, par la foi que vous m'avez jurée, &c. Je vous conjure, &c.*

La Commination s'emporte en menaces :

On ſait ce que je puis, on verra ce que j'oſe :
Je deviendrai barbare : & toi ſeul en es cauſe. *Volt.*

L'Imprécation eſt l'expreſſion de la fureur & du déſeſpoir. Il n'en eſt point d'exemple plus fort que dans ces vers de Cléopatre à ſon fils Antiochus qui va épouſer Rodogune :

Règne, de crime en crime enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un père, & d'un frère & de moi :
Puiſſe le Ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laiſſer cheoir ſur vous la peine de mes crimes !
Puiſſiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalouſie, & que diſſenſion !
Et pour vous ſouhaiter tous les malheurs enſemble,
Puiſſe naître de vous un fils qui me reſſemble ! *Corn.*

L'Interrogation s'emploie très-ſouvent dans le ſtyle véhément. Elle tient l'auditeur en haleine, le force d'écouter, & de prendre l'impreſſion :

Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ?
J'adorerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ? *Rouſſeau.*

Mais parmi toutes les Figures oratoires il n'en eſt point qui contribue plus que l'Amplification à l'expreſſion des ſentimens, dans quelque ſens qu'on la prenne. Car quelquefois on lui donne le même caractère qu'à l'hyperbole ; & alors elle conſiſte à faire paroître grand ce qui eſt petit, & petit ce qui eſt grand ; ou, comme dit Montagne, à faire de petits ſouliers pour de grands pieds, & de grands pour de petits.

Le vent redouble : & fait ſi bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel étoit voiſine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.
La Fontaine.

» Pompée a fait plus de guerres que » les autres n'en ont lû, &c. *Cic.*

Quelquefois on confond l'Amplification avec la Gradation : « C'eſt un » crime d'empoiſonner un citoyen ro» main : c'eſt preſque un parricide de le

» le faire mourir ; que dirai-je de » ceux qui le mettent en croix ?

D'autrefois ce mot ne ſignifie qu'une certaine étendue qu'on donne à une penſée, préſentée ſous différentes faces, pour faire une impreſſion plus forte & plus profonde. L'ame eſt ébranlée par la premiere impulſion ; la ſeconde la déplace ; la troiſiéme la renverſe. C'eſt ce qu'on appelle, *appuyer*. C'eſt ainſi que Rouſſeau amplifie cette penſée : *Serons-nous toujours la dupe de la Fortune ?*

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis !

Voilà un premier coup porté : le ſecond ſuit, avec la même penſée.

Juſques à quand, trompeuſe idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes autels ?

Le troiſiéme eſt encore la même penſée :

Verra-t-on toujours tes caprices
Conſacrés par les ſacrifices
Et par l'hommage des mortels ?

Une penſée importante qui paſſe comme un éclair, n'eſt guères qu'apperçue. Si on la répéte ſans art, elle n'a plus le mérite de la nouveauté. Que faire? Il faut la préſenter pluſieurs fois, & chaque fois avec des décorations différentes; de maniere que l'ame, occupée par cette ſorte de preſtige, s'arrête avec plaiſir ſur le même objet, & en prenne toute l'impreſſion qu'on ſe propoſe de lui donner. Qu'on obſerve la nature, quand elle parle en nous & que la paſſion ſeule la gouverne, la même penſée revient preſque ſans ceſſe, ſouvent avec les mêmes termes. L'art ſuit la même marche, mais en variant un peu les dehors:

Hé quoi! vous ne ferez nulle diſtinction
Entre l'hypocriſie & la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un ſemblable langage?
Et rendre même honneur au maſque qu'au viſage?
Égaler l'artifice à la ſincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Eſtimer le phantôme autant que la perſonne,
Et la fauſſe monnoie à l'égal de la bonne? *Molière.*

Il n'eſt point d'inattention qui tienne contre une penſée ſi obſtinée à reparoître : il faut qu'elle entre dans l'eſprit, & qu'elle s'y établiſſe, malgré toute réſiſtance. Il y a grande apparence que c'eſt-là le *Copia rerum & ſententiarum* des Latins, cette abondance vigoureuſe qui fait que le diſcours, plein de verve, roule à grands flots & emporte tout avec lui.

Telles ſont les principales eſpeces de Figures, ſoit de mots, ſoit de penſées. Ce ſont, dit l'Orateur Romain, comme les yeux du diſcours, ce qui lui donne de l'éclat, du feu, de la grace. Mais ſi ces yeux étoient répandus par tout le corps, que deviendroient les fonctions des autres membres, qui ſont plus néceſſaires encore & plus utiles ? *Ego hæc lumina orationis, velut oculos quoſdam eloquentiæ credo, ſed neque oculos eſſe toto corpore velim, ne cætera membra ſuum officium perdant.*

CHAPITRE VI.

De l'Arrangement des mots par rapport à l'Harmonie.

IL ſemble que l'idée & le goût de l'harmonie compoſent toute la nature de notre ame, comme l'ont dit allégoriquement quelques Philoſophes de l'antiquité. Tout ce qui eſt harmonieux s'établit chez elle de plein droit, & y fait comme partie de ſon être.

L'Harmonie en général eſt l'accord de pluſieurs choſes qui ſont dans le même genre : ainſi les couleurs ont de l'harmonie dans un tableau ; les lignes tracées, dans un parterre ; les ſons dans la muſique ; les penſées dans le diſcours ; enfin les mots & les tours, dans le ſtyle.

Pour donner une idée nette de l'Harmonie oratoire, il faut diſtinguer dans le diſcours trois ſortes d'accords : celui des ſons & des mots conſidérés

comme une ſuite continue, un courant de choſes qui ſe tiennent & s'emportent mutuellement : celui de ces parties entr'elles, en les conſidérant par rapport à une certaine étendue qu'elles ont, & comme des piéces de compartiment faites pour figurer enſemble : enfin l'accord de ces mêmes ſons & de ces mots comparés avec les choſes qu'ils ſignifient. Faute de cette diviſion, le mot d'harmonie eſt vague, indéterminé : & tout ce que les Anciens en ont dit nous paroît énigmatique.

Comme nous traiterons cette matière exprès dans le volume qui aura pour objet la Conſtruction oratoire, nous ne préſenterons ici que les réſultats de ce que nous dirons alors.

La premiere eſpéce d'accord peut ſe nommer Mélodie : c'eſt l'accord ſucceſſif des ſons, dont il n'exiſte à la fois qu'une partie; mais partie liée par ſes rapports avec les ſons qui précédent & qui ſuivent; comme dans le chant muſical, où les tons ſont placés

à des intervalles aisés à saisir : c'est le ruisseau qui coule. Il faut non-seulement que les lettres se lient entre elles avec facilité & douceur, dans le même mot ; mais que les mots se lient de même entre eux dans une même phrase, les phrases dans une même période, les périodes dans tout le discours.

Les voyelles sont plus douces que les consonnes, parce que leur son est simple. Des consonnes, les unes sont plus fermes, comme *p*, *t*, *f*, *q* ; les autres plus douces, comme *b*, *d*, *v*, *c*, l'*s* est sifflante, *l* & *r* sont coulantes, les deux *ll* sont quelquefois mouillées. Ces sons combinés entr'eux forment des syllabes douces ou rudes, maigres ou pleines, molles ou fermes, selon que les voyelles & les consonnes sont multipliées plus ou moins.

Les langues du Nord multiplient les consonnes, celles du Midi les voyelles. La perfection dans ce genre est le milieu. Il faut éviter les bâillemens dans les voyelles, & les chocs dans les consonnes.

Ces deux défauts ſe font ſentir ſurtout dans la liaiſon des mots entre eux : *il a été un héros*, bleſſe l'oreille par le choc des voyelles finales, qui ſe heurtent avec les initiales : *diſcours dur*, *ſcabreux*, ne la bleſſeroit pas moins par le choc des conſonnes. L'art conſiſte en cette partie à faire en ſorte qu'une voyelle finale s'appuie ſur une conſonne initiale, ou réciproquement qu'une conſonne finale ſe lie à la voyelle initiale. Heureuſement la nature vient au ſecours de l'art. On ſuit ces regles, même ſans y faire attention : & ce qui eſt plus commode encore, on peut les violer toutes les fois que le ſens y autoriſe pour rendre l'expreſſion ou plus courte, ou plus nette, ou plus ſimple. Il vaut mieux, dans ce genre pêcher par négligence que par affectation.

La liaiſon des phraſes entre elles ne dépend pas ſeulement du choix des ſons, mais du rapport des eſpaces qui ſemblent s'attirer les uns les autres par une ſorte de ſympathie : c'eſt

la ſeconde eſpéce d'accord qu'on appelle Nombre.

Le Nombre n'eſt pas l'eau qui coule, c'eſt la goutte qui tombe. Il conſiſte le plus ſouvent dans la diſtribution des repos, ſelon que l'exigent le ſens & l'oreille. *Numerus in continuatione nullus eſt. Diſtinctio & æqualium, & ſæpè variorum intervallorum percuſſio numerum conficit; quem in cadentibus guttis, quòd intervallis diſtinguuntur, notare poſſumus, in amni præcipitante non poſſumus.* Cic. de Or. Il eſt évident que dans ce paſſage le nombre eſt pris pour une certaine étendue cadencée qu'on donne aux différentes parties du diſcours, & que nous expliquerons plus amplement ailleurs. (*a*)

Ce mot eſt pris quelquefois pour la maniere dont une phraſe ſe termine dans ſes différentes parties : c'eſt en ce ſens qu'on dit une chûte nombreuſe.

Enfin il ſe prend pour ce qu'on appelloit *pieds ou métres* chez les Anciens.

(*a*) Dans le Tome V.

Le Nombre conſidéré ſous le premier aſpect s'eſt fait ſentir d'abord dans le beſoin de reſpirer. L'organe a beſoin de repos pour prendre ſon reſſort. L'eſprit a mis de même des eſpéces de ſéparations entre ſes penſées, qui ſe ſuccédent par parties & qui ſe produiſent l'une après l'autre diſtinctement. Enfin l'oreille veut des phraſes, ou des ſuites coupées ſelon certaines proportions qui la repoſent ; de ſorte que tout ce qui concourt à former le diſcours a demandé des repos. Quand on dit *la jeuneſſe, la beauté, les tréſors, ſont des biens périſſables :* il y a dans cette période des repos pour l'eſprit, pour l'oreille & pour la reſpiration. Mais de ces repos les uns ne ſont que des demi-repos, des quarts de repos, des repos offerts ; le dernier ſeul, marqué par le point, eſt un repos abſolu.

Les repos doivent être placés à certains intervalles, pour le plaiſir de l'oreille & la commodité de la reſpiration. Rarement ils ſe portent au-delà

de douze ſyllabes, & très-ſouvent ils reſtent en-deçà.

La proſe bien faite uſe de tous les intervalles qu'emploie la verſification : mais cet art eſt caché dans les variations continuelles de ces intervalles. Cependant on l'apperçoit aiſément dans ceux de nos Auteurs qui ont eu la ſenſibilité de l'oreille, & principalement dans la proſe de Moliere, qui eſt auſſi nombreuſe en ce ſens que le ſont les vers.

Le Nombre pris pour chûte conſiſte dans un certain caractère qu'on donne aux ſyllabes qui précédent les demi-repos & les repos : caractère, qui joint au choix ou à la progreſſion des intervalles, fait une grande partie de la différence des ſtyles.

Les Anciens ſont entrés dans le détail des métres ou pieds qui devoient terminer leurs périodes. Pour nous, nous ſommes obligés de nous en tenir aux ſons, parce que nous n'avons point de métres déterminés. Nous avons en général les finales maſculines qui

ordinairement ſont plus fortes & plus fermes que les féminines. Il faut uſer des unes & des autres, ſuivant les cas ; & placer au repos final & abſolu celles qui doivent y faire le plus d'effet. Il en eſt de même des ſyllabes ſonores plus ou moins, qui préparent le repos. On en verra des exemples frappans dans l'Oraiſon de M. Fléchier, que nous examinerons ci-après.

Quoique nous n'ayons point de métres ou de pieds marqués par notre proſodie ; comme nous avons les brèves & les longues dont ils ſont compoſés, & l'oreille pour les employer où elles conviennent ; nous pouvons en faire reſſentir l'effet dans nos compoſitions oratoires : on pourroit même marquer les pieds dans les chûtes de cette période : » Le Juſte re-
» garde ſa vie, tantôt comme la fu-
» mée qui s'éleve, qui s'affoiblit en
» s'élevant, qui s'exhale & s'évanouit
» dans les airs ; tantôt comme l'om-
» bre qui s'étend, ſe rétrecit, ſe diſ-

» ſipe, ſombre, vuide & diſparoiſ-
» ſante figure. *Fléch.* Cette matiere ſera développée dans le Traité ſuivant.

La troiſiéme eſpéce d'accord eſt celle des ſons, des mots, des nombres avec le ſujet qu'on traite, & avec la penſée qu'on exprime ; c'eſt l'Harmonie proprement dite.

Il y a Harmonie dans les ſons, doux, rudes, clairs, ſonores, ſombres, ſecs, ſelon les objets, qui ſemblent en une infinité de cas avoir ſervi de modéles pour former les mots par l'imitation : comme tonner, ſiffler, claquer, voltiger, murmurer, &c.

Harmonie dans les mots, communs, nobles, longs, courts, ſecs, réſonans, qui ſemblent ſe traîner ou qui ſe précipitent, ſelon les objets qu'on a à peindre.

Harmonie dans le ſtyle, qui eſt rapide ou lent, coupé ou périodique, figuré ou ſimple, ſerré ou développé, ſelon qu'il s'agit de prouver, ou de peindre ou de raiſonner, ou de toucher, ou de raconter, dans le genre élevé ou dans le médiocre.

Harmonie dans les eſpaces, qui ſont plus ou moins marqués, plus ou moins fréquens, plus ou moins gradués, plus ou moins ſerrés, ſelon la nature du ſujet & de ſes parties.

Enfin il y a Harmonie dans les chûtes, qui ſont ſoutenues ou adoucies, molles ou fermes, brillantes ou ſourdes, en un mot, variées comme les idées & les ſtyles, au gré de l'eſprit & de l'oreille. Toutes ces parties ſeront vérifiées par des exemples & des détails dans l'endroit indiqué. Voyez le 5e vol. 2 part.

CHAPITRE VII.

De ce qu'on appelle Style & des eſpéces de Style.

LEs mots étant choiſis & arrangés ſelon les lois de l'harmonie & du nombre, rélativement à l'élévation ou à la ſimplicité du ſujet qu'on traite, il en réſulte ce qu'on appelle le *Style.*

Ce mot ſignifioit autrefois l'aiguille dont on ſe ſervoit pour écrire ſur les tablettes enduites de cire. Cette aiguille étoit pointue par un bout, & applatie par l'autre, pour effacer, quand on le vouloit : c'eſt ce qui a fait dire à Horace : *Sæpe ſtylum vertas*, effacez ſouvent. Il ſe prend aujourd'hui pour la maniere, le ton, la couleur, qui regnent ſenſiblement dans un ouvrage, ou dans quelqu'une de ſes parties.

Il y a trois ſortes de ſtyle, le ſimple, le moyen & le ſublime, ou plu-

tôt le ſtyle élevé. Le ſtyle ſimple s'emploie dans les entretiens familiers, dans les lettres, dans les fables, &c. Le ſtyle ſublime fait regner la nobleſſe, la dignité, la majeſté dans un ouvrage. Le ſtyle moyen ou médiocre tient le milieu entre les deux. Nous ne pouvons prendre, pour les caractériſer, un guide plus ſûr que Cicéron, qui ſemble avoir traité cette partie avec complaiſance dans ſon Orateur.

» Le ſtyle ſimple, dit-il, eſt ſans » élévation, conforme aux lois de » l'uſage ordinaire, peu différent en » apparence de la diction commune & populaire ; quoique dans le » fond, il en ſoit plus éloigné qu'on » ne penſe. Tous ceux qui l'entendent, » juſqu'aux moins diſerts, croient » pouvoir y atteindre. En effet, rien » ne paroît ſi aiſé à attraper que le » ſtyle mince & délié, quand on en » juge par la premiere impreſſion ; » s'agit-il d'en faire l'épreuve ; on en » ſent toute la difficulté (*a*).

(*a*) Summiſſus eſt & humilis, conſuetu-

Ce qui le fait paroître si aisé à imiter, c'est que les mots sont propres, & les tours naïfs; c'est-à dire, que le terme unique est employé, & que la phrase paroît s'être arrangée d'elle-même. Ce caractère brille sur-tout dans les Lettres de Mᵉ de Sevigné. Rien de si aisé, de si doux, de si naïf: rien de si beau.

» Quoique ce genre d'écrire ne » doive pas prendre beaucoup de nour- » riture, ni avoir une extrême force, » il faut néanmoins qu'il ait un certain » suc, & une sorte d'embonpoint qui » fasse connoître qu'il est sain (*a*).

La pauvreté, la sécheresse & la

dinem imitans ab indisertis re plus, quam opinione, differens. Itaque eum qui audiunt, quamvis ipsi infantes sint, tamen illo modo confidunt se posse dicere. Nam orationis subtilitas imitabilis illa quidem videtur esse existimanti; sed nihil est experienti minus. *Or.* 15.

(*a*) Etsi enim non plurimi sanguinis est, habeat tamen succum aliquem oportet, ut, etiamsi illis maximis viribus careat, sit, ut ita dicam integrâ valetudine. *Ibid.*

ſimplicité ſont des choſes très-différentes ; il y a une ſimplicité moëlleuſe, où chaque penſée a une étendue convenable, où le tiſſu du diſcours eſt toujours fourni ſuffiſamment, quoique ſans ſuperflu.

» Tirons-le d'abord de la ſervitude » des nombres (*a*).

Il y a, comme on le ſait, des nombres qui conviennent au diſcours oratoire : mais le ſtyle ſimple n'eſt point aſſujetti à leurs lois : ſa marche eſt aiſée & ſans contrainte, quoiqu'elle ne ſoit point ſans regle. C'eſt le trop de nombre qui fait le défaut des Lettres de Balſac. Il emploie les mots ſonores, les tours harmonieux, les progreſſions : toutes choſes déplacées dans une lettre familiere. Cette obſervation, éclaircie par ce que nous avons dit ſur le nombre & l'harmonie oratoire, le ſera encore ci-après.

» Ajoutons qu'il ne craint point » la rencontre des voyelles, & qu'il

(*a*) Primùm igitur rorum eximamus. *Ibi-* eum è vinculis nume- *dem.*

» ne cherche point à joindre artiſte-
» ment les mots pour former une
» conſtruction pleine & ſerrée : cet
» air négligé, & ces eſpéces d'*hiatus*
» ont je ne ſais quoi qui plaît & qui
» nous montre un homme plus oc-
» cupé des choſes que des mots (*a*).

On évite la rencontre des voyelles dans la poëſie. Dans la proſe ſoutenue, quand on a de l'oreille, on l'écarte quelquefois ; mais dans une lettre, on néglige ces petites attentions, d'autant plus qu'on ne cherche point à y ſerrer les rangs, pour faire une ſeule impreſſion par l'union de pluſieurs forces.

» Le voilà donc libre pour ce qui
» concerne la ſtructure & l'enchaîne-
» ment des mots. Voyons ce qu'il doit
» obſerver par rapport au reſte. Car
» ces phraſes courtes & déliées, cet

(*a*) Verba etiam verbis quaſi coagmentare negligat. Habet enim ille tamquam hiatus concurſu vocalium molle quiddam, & quod indicet non ingratam negligentiam, de re, hominis, magis quam de verbis laborantis. *Ibid.*

» air ſimple n'exemptent pas de tous
» ſoins : il y a un art de paroître ſans
» art. De même qu'il y a des femmes
» à qui il ſied bien de n'être point
» parées. De même l'élocution ſimple
» plaît, parce qu'elle eſt ſans friſure ;
» elle a des charmes & des graces d'au-
» tant plus touchantes qu'elle n'y ſonge
» point : elle écarte tout ce qui brille,
» les diamans, le blanc, le rouge, &
» tout ce qui s'appelle fard & orne-
» ment étranger (*a*).

Madame de Sevigné a dit la même

(*a*) Sed erit videndum de reliquis ; cùm hæc duo ei liberiora fuerint, circuitus conglutinatioque verborum. Illa enim ipſa contracta, & minuta, non negligenter tractanda ſunt, ſed quædam etiam negligentia eſt diligens. Nam ut mulieres eſſe dicuntur non nullæ inornatæ, quas idipſum deceat ; ſic hæc ſubtilis oratio etiam incompoſita delectat. Fit enim in utroque, quo ſit venuſtius, ſed non ut appareat. Tum removebitur omnis inſignis ornatus, quaſi margaritarum : ne calamiſtri quidem adhibebuntur : fucati verò medicamenta candoris, ruboris, omnia repellentur. *Ibid.*

mandé que non, & que j'irois avec cette Princeſſe leur rendre mes devoirs, & que même elle leur donnoit en pur don cette viſite, n'ayant nul deſſein d'attirer ici l'éclat qui les environne. Elle eſt ravie que tout en riant, je la défaſſe d'un tel embarras.... J'ai fermé le temple de Janus. Il me ſemble que voilà qui eſt fort bien appliqué. On ne s'attend pas à cette alluſion au temple de Janus, qui ſe fermoit pour annoncer une paix univerſelle dans l'Empire Romain. *Viſite donnée en pur don*, eſt un tour ſingulier. C'eſt la fécondité du génie, & une certaine tournure d'eſprit qui donnent tous ces traits inattendus. Madame de Sevigné en eſt toute remplie, c'eſt le charme de ſes Lettres : Tout le monde pleuroit : *il y avoit un petit Page qui devenoit fontaine.* Elle avoit lû depuis peu, ſelon toute apparence, les Métamorphoſes d'Ovide. Il faudroit copier toutes ſes Lettres ſi on vouloit en raſſembler les traits de cette eſpéce. C'eſt une fineſſe d'un

choſe à ſa maniere : « *La Princeſſe de* » *Tarente dit toujours qu'elle va vous* » *écrire : elle taille ſes plumes, car ſon* » *écriture de cérémonie eſt une broderie* » *qui ne ſe fait pas en courant ; nous* » *aurions bien des affaires, ma fille,* » *ſi nous nous mettions à faire des lacs* » *d'amour à tous nos D, & à toutes* » *nos L.*

» Une propreté élegante lui ſuffit » avec les graces naturelles (*a*).

Qui réunit ces deux qualités à un plus haut point que Madame de Sevigné !

» Pour le rendre agréable & vif, il » faut qu'il ſoit ſemé de penſées fines » & qui paroiſſent éclore (*b*) tout-à- » coup ». *La Princeſſe s'en retourne à Rennes auprès des Chaulnes, qui ont envoyé demander ſi nous voulions de leurs reſpects. Elle a mandé ce qu'elle a voulu en ſon langage. Moi, j'ai*

(*a*) Elegantia modo & munditia remanebit. *Ibid.*

(*b*) Acutæ crebræque ſententiæ ponentur, & neſcio unde ex abdito erutæ. *Ibid.*,

mandé que non, & que j'irois avec cette Princeſſe leur rendre mes devoirs, & que même elle leur donnoit en pur don cette viſite, n'ayant nul deſſein d'attirer ici l'éclat qui les environne. Elle eſt ravie que tout en riant, je la défaſſe d'un tel embarras.... J'ai fermé le temple de Janus. Il me ſemble que voilà qui eſt fort bien appliqué. On ne s'attend pas à cette alluſion au temple de Janus, qui ſe fermoit pour annoncer une paix univerſelle dans l'Empire Romain. *Viſite donnée en pur don*, eſt un tour ſingulier. C'eſt la fécondité du génie, & une certaine tournure d'eſprit qui donnent tous ces traits inattendus. Madame de Sevigné en eſt toute remplie, c'eſt le charme de ſes Lettres : Tout le monde pleuroit : *il y avoit un petit Page qui devenoit fontaine.* Elle avoit lû depuis peu, ſelon toute apparence, les Métamorphoſes d'Ovide. Il faudroit copier toutes ſes Lettres ſi on vouloit en raſſembler les traits de cette eſpéce. C'eſt une fineſſe d'un

genre tout autre que celle des Lettres de Voiture & de celle de Pline. Celle de ces écrivains eſt ſavante, réfléchie, tournée, ſymmétriſée; chez Madame de Sevigné c'eſt le beau naturel, & la liberté d'eſprit & de cœur qui dit tout.

» Enfin on n'uſera que très-ſobrement des tréſors de l'Eloquence, » je veux dire de ces ornemens dont » les uns conſiſtent dans les penſées, » & les autres dans les mots (*a*)...

Le ſtyle ſimple admet toutes les figures de mots & de penſées, mais il les admet à ſa maniere. Il y a des métaphores pour tous les états : il y en a même peut-être plus dans le ſtyle ſimple qu'ailleurs : il y a de même des ſuſpenſions, des interrogations. La raiſon, c'eſt que ces tours ſont les expreſſions même de la nature.

» C'eſt un repas ſans magnificence,

(*a*) Verecundus erit uſus oratoriæ quaſi ſupellectilis. Supellex eſt enim quodam modo noſtra, quæ eſt in ornamentis, alia rerum, alia verborum. *Num.* 24.

» ſans ſuperflu, mais où l'élégance » regne avec l'économie (*a*). «

» On n'y verra point de jeux de » mots, ni de changemens de lettres » pour amener quelque agrément, » ni l'affectation d'arranger chaque » membre de périodes, de maniere » que l'un reponde à l'autre, & qu'ils » aient les mêmes chûtes ; de peur » que des piéges ainſi tendus, des » beautés ſi recherchées, des figures » ſi étudiées, ne découvrent l'art, & » n'annoncent le déſir de plaire (*b*)... Il » ne fera point parler la patrie, il ne » reſſuſcitera point les morts, il ne » jetera point ces énumérations ra-

(*a*) Sicut in epularum apparatu à magnificentiâ recedens, non ſe parcum ſolùm, ſed etiam elegantem videri volet. *Ibid.*

(*b*) Huic acuto fugienda ſunt, paria paribus relata, & ſimiliter concluſa, eodemque pacto cadentia, & immutatione litteræ quaſi quæſitæ venuſtates ; ne elaborata concinnitas, & quoddam aucupium delectationis manifeſtò deprehenſum appareat. *N.* 25.

» pides qui se lient & s'emportent dans
» une composition brillante ». (*a*).

« C'est à ce style qu'appartient spé-
» cialement la plaisanterie dont on
» peut tirer grand avantage. Il y en
» a de deux sortes, l'une qu'on nom-
» me enjouement, & l'autre qui con-
» siste dans ce qu'on appelle bons
» mots. On se sert de la premiere
» lorsqu'on a quelque chose d'agréa-
» ble à raconter ; & de la seconde
» quand il est question de lancer quel-
» que trait vif, ou de tourner quel-
» qu'un en ridicule (*b*).

L'enjouement peut se répandre sur toutes sortes d'objets, quelque sérieux, quelque tristes qu'ils soient. Il y a tou-

(*a*) Non faciet Rempublicam loquentem, nec ab inferis mortuos excitabit, nec acervatim multa frequentans, unâ complexione devinciet.

(*b*) Huic generi orationis aspergentur etiam sales, qui in dicendo mirum quantum valent : quorum duo genera sunt, unum facetiarum, alterum dicacitatis.... Altero utetur narrando aliquid venustè, altero in jaciendo mittendoque ridiculo. *N.* 26.

jours

jours une maniere de les préſenter avec grace. Madame de Sevigné étoit déſolée comme le reſte de la France de la mort de M. de Turenne, & elle dit plaiſamment que le canon qui le tua étoit chargé de toute éternité. » Devinez ce que c'eſt, ma fille, que » la choſe du monde qui vient le » plus vîte, & qui s'en va le plus len- » tement; qui vous fait approcher le » plus près de la convaleſcence, & » qui vous en retire le plus loin; qui » vous fait toucher l'état du monde » le plus agréable, & qui vous em- » pêche d'en jouir; qui vous donne » les plus belles eſpérances du monde, » & qui en éloigne le plus l'effet; ne » ſauriez-vous le deviner? c'eſt un » rhumatiſme. Il y a vingt-trois jours » que j'en ſuis malade. Depuis le 14, » je ſuis ſans fiévre & ſans douleur; » & dans cet état bienheureux, croyant » être en état de marcher, qui eſt tout » ce que je ſouhaite, je me trouve » enflée de tous côtés.... & cette » enflure qui s'appelle ma guériſon,

» & qui l'eſt effectivement, fait tout
» le ſujet de mon impatience....
» Avant que de fermer ce paquet,
» je demanderai à ma groſſe main, ſi
» elle veut bien que je vous écrive
» deux mots... Adieu ma très-ai-
» mable, je vous conjure tous de reſ-
» pecter avec tremblement ce qui
» s'appelle un rhumatiſme...Voici le
» Frater qui peſte contre vous depuis
» huit jours, de vous être oppoſée à
» Paris au remède de M. de Lorme.

De Monſieur de Sevigné.

» Si ma mere s'étoit abandonnée au
» régime de ce bon homme, & qu'elle
» eût pris tous les mois de ſa poudre,
» elle ne ſeroit point tombée dans
» cette maladie, qui ne vient que
» d'une réplétion épouvantable d'hu-
» meurs : mais c'étoit vouloir aſſaſ-
» ſiner ma mere que de lui conſeiller
» d'en eſſayer une priſe... Vous mo-
» quez-vous, mon frere, de faire
» prendre de l'antimoine à ma mere?
» Il ne faut prendre ſeulement que du

» régime, & prendre un petit bouil-
» lon de ſené tous les mois... Ma
» mere s'écrie, ô mes enfans, vous
» êtes fous de croire qu'une maladie
» ſe puiſſe déranger! Ne faut-il pas
» que la Providence de Dieu ait ſon
» cours? Et pouvons-nous faire autre
» choſe que de lui obéir? Voilà qui
» eſt fort chrétien; mais prenons tou-
» jours à bon compte de la poudre de
» M. de Lorme.

Le ſtyle médiocre plus fort que le ſtyle ſimple, l'eſt moins que le ſtyle ſublime. Il fait uſage de tout ce qui peut orner & embellir le diſcours; toutes les fleurs y brillent, & toutes les graces qui peuvent naître du choix des mots, des tours, des penſées: en un mot il ſatisfait pleinement, lorſqu'il n'eſt point en préſence du ſtyle ſublime. Voyez l'Orat. 26 & 27.

Celui-ci eſt riche, abondant, majeſtueux; on le ſent, on le reconnoît à ſa force victorieuſe, à laquelle rien ne réſiſte: c'eſt un grand fleuve qui préſente un front large, & qui roule

ſes flots avec grand bruit. Il frappe, il étonne, on déſeſpere d'y atteindre. C'eſt lui qui remue les ames, qui les emporte où il lui plaît, qui nous arrache nos propres penſées, qui nous en donne malgré nous, qui entre d'aſſaut. Nous avons dit quelque part, (*a*) que le ſtyle ſublime & ce qu'on appelle le ſublime ne ſont pas la même choſe : le ſublime n'eſt ſouvent qu'un trait en ſtyle ſimple : le ſtyle ſublime peut ſe ſoutenir quelque tems : c'eſt une marche noble & vigoureuſe :

J'ai vu l'impie adoré ſur la terre,
Pareil au cèdre il portoit dans les cieux
Son front audacieux :
Il ſembloit à ſon gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ſes ennemis vaincus,
Je n'ai fait que paſſer, il n'étoit déja plus.

Les cinq premiers vers ſont du ſtyle ſublime ſans être ſublimes, le dernier eſt ſublime ſans être du ſtyle ſublime.

Celui qui excelle dans le ſtyle ſim-

(*a*) Tom. III, en parlant de la Poëſie lyrique.

ple, dit encore Cicéron, eſt (a) un grand orateur, quoiqu'il ne ſoit point l'orateur parfait. Il marche ſur le ferme, & ne tombe jamais. Si on fait quelque chûte dans le ſtyle moyen ; c'eſt ſans danger, parce qu'on ne peut pas tomber de haut. Mais l'orateur qui a le ſtyle ſublime eſt le dernier de tous, s'il ne poſsède que ce genre. Dans le ſtyle ſimple on a le mérite de l'élégance & de la délicateſſe ; dans le genre moyen, on a celui des agrémens & d'une ſorte de parure ; dans le ſublime, ſi on n'a que cette partie, à peine paroît-on avoir le ſens commun. L'orateur parfait eſt celui qui ſait employer tour à tour, le ſtyle ſimple, le ſtyle médiocre, le ſublime, ſelon les ſujets, les matieres, les circonſtances. Dans un même ouvrage, la matiere s'élevant & s'abaiſſant, le ſtyle qui doit être porté ſur la matiere doit s'élever & s'abaiſſer de même : comme tout ſe tient, ſe lie dans l'intérieur par des nœuds ſecrets, il faut

(a) Or. 28.

auſſi que tout ſe tienne & ſe lie dans les ſtyles. Il faut y ménager les paſſages, les liaiſons, affoiblir ou fortifier inſenſiblement les teintes : à moins que la matiere même ſe briſant tout d'un coup, & devenant comme eſcarpée, le ſtyle ne ſoit obligé de changer auſſi bruſquement. Par exemple, lorſque Craſſus plaidant contre un certain Brutus qui deshonoroit ſon nom & ſa famille, vit paſſer la pompe funèbre d'une de ſes parentes, qu'on portoit au bucher, il arrêta le corps, & adreſſant la parole à Brutus, il lui fit les plus terribles reproches : *Que voulez-vous que Julie annonce à votre pere, à tous vos aïeux, dont vous voyez porter les images ? Que dira-t-elle à ce Brutus qui nous a délivrés de la domination des rois ?* &c. Il ne s'agiſſoit pas alors de nuances ni de liaiſons fines. La matiere emportoit le ſtyle, & c'eſt toujours à celui-ci de la ſuivre.

Le ſtyle en général peut être périodique, ou coupé.

Le ſtyle périodique eſt celui où les propoſitions, où les phraſes ſont liées les unes aux autres, ſoit par le ſens même, ſoit par des conjonctions.

Le ſtyle coupé eſt celui dont toutes les parties ſont indépendantes & ſans liaiſons réciproques. Un exemple ſuffira pour les deux eſpéces.

Si M. de Turenne n'avoit ſû que combattre & vaincre ; s'il ne s'étoit élevé au-deſſus des vertus humaines ; ſi ſa valeur & ſa prudence n'avoient été animées d'un eſprit de foi & de charité : je le mettrois au rang des Fabius & des Scipions. Voilà une période qui a quatre membres, dont le ſens eſt ſuſpendu : *Si M. de Turenne n'avoit ſu que combattre & vaincre*..... le ſens n'eſt pas achevé, parce que la conjonction *ſi* promet au moins un ſecond membre : ainſi le ſtyle eſt périodique. Le veut-on couper ? Il ſuffit d'ôter la conjonction : *M. de Turenne a ſu autre choſe que combattre & vaincre. Il s'eſt élevé au-deſſus des vertus humaines. Sa valeur & ſa*

prudence étoient animées d'un eſprit de foi & de charité. Il eſt bien au-deſſus des Fabius, des Scipions. Ou ſi on veut un autre exemple. *Il paſſe le Rhin. Il obſerve les mouvemens des ennemis. Il releve le courage des Alliés*, &c.

On peut donc définir la période : une penſée compoſée de pluſieurs autres penſées, qui ont chacune un ſens ſuſpendu juſqu'à un dernier repos, qui eſt commun à toutes.

Chacune de ces penſées, priſe ſéparément, ſe nomme *membre* de période.

Quand il n'y en a que deux, la période eſt à deux membres : quand il y en a trois, elle eſt à trois membres : quand il y en a quatre, elle eſt à quatre membres ; mais s'il y en a plus de quatre, ce n'eſt plus une période, c'eſt un diſcours périodique. De même s'il n'y a qu'un ſeul membre, quelque nombreux qu'il ſoit, ce n'eſt point proprement une période, quoique pluſieurs auteurs lui en aient donné le nom.

Quelquefois les membres de la période ſont compoſés d'autres parties, qu'on appelle *inciſes*. Les inciſes ſervent à nourrir, à fortifier, à étendre la penſée : *Dieu tire*, quand il le veut, *des tréſors de ſa Providence les grandes ames*, &c. *Quand il le veut* eſt un inciſe. Il ſuffit d'en avoir la notion : & tous les préceptes que l'on entaſſe ſur cette partie ſont une dépenſe à pure perte.

Il en eſt de même des regles qui regardent les membres de la période. C'eſt aſſez qu'on ſache que s'ils ſont trop courts, ils n'auront point de conſiſtence ; que s'ils ſont trop longs, ils manqueront de mouvement ; que les chûtes de chaque membre doivent être accompagnées de quelque agrément, & que celle du dernier membre doit en avoir plus que les autres ; enfin que les penſées doivent y être enchaſſées ſans gêne, & ſe ſuccéder de maniere que, dans la progreſſion, les dernieres ajoûtent toujours quelque choſe à celles qui les précédent.

Le ſtyle périodique a deux avantages ſur le ſtyle coupé : le premier, qu'il eſt plus harmonieux : le ſecond, qu'il tient l'eſprit en ſuſpens. La période commencée, l'eſprit de l'auditeur s'engage, & eſt obligé de ſuivre l'orateur juſqu'au point ; ſans quoi, il perdroit le fruit de l'attention qu'il a donnée aux premiers mots. Cette ſuſpenſion eſt très-agréable à l'auditeur, elle le tient toujours éveillé & en haleine.

Le ſtyle coupé a plus de vivacité & plus d'éclat. On les emploie tous deux tour-à-tour, ſuivant que la matiere l'exige. Selon Cicéron, c'eſt le ſtyle coupé qui doit être employé le plus ſouvent : *Neque ſemper utendum eſt perpetuitate, & quaſi converſione verborum ; ſed ſæpè carpenda membris minutioribus oratio eſt.* La variété néceſſaire en tout, l'eſt dans le diſcours plus qu'ailleurs. Il faut ſe défier de la monotonie du ſtyle, *& ſavoir paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſevère.*

CHAPITRE VIII.

Des autres qualités du Style.

ON dit que le ſtyle eſt pur, ſain, uni, ſerré, plein, ferme, doux, aiſé, coulant, ſec, lâche, dur, raboteux, &c. Seroit-il inutile à ceux pour qui nous travaillons de les aider à ſe faire des idées juſtes de ces différentes qualités du ſtyle ?

Il eſt pur, quand il n'y a ni barbariſme dans les mots, ni ſoléciſme dans les tours ; quand tout y eſt dit comme il doit l'être par ceux qui parlent bien ; quand il eſt correct ſans pédanterie.

Il eſt ſain, quand il n'a ni plus ni moins que le néceſſaire ; quand il reſſemble à ces corps bien conſtitués qui ne ſont ni maigres, ni gras, qui n'ont de chair que ce qu'il en faut, pour avoir l'air de ſanté, & pour exercer leurs fonctions librement, aiſément & long-tems.

Il eſt uni, quand il n'a qu'une couleur, ou qu'il n'eſt varié que par des nuances inſenſibles, ſans figures, ſans termes, ſans penſées remarquables, ou qui ſemblent ſortir du texte : *In texto veſtibus colore.*

Il eſt plein & ſerré, quand les penſées ſe ſuivent & ſe touchent, ſans s'étendre ni ſe délayer ; qu'elles ſe preſſent comme pour fortifier les rangs.

Il eſt ferme, fort, auſtère, quand le fond des penſées eſt ſolide, pris dans le bon ſens ; que les expreſſions ſont juſtes ſans être polies, les tours naturels ſans paroître choiſis, les liaiſons négligées, & plutôt dans les penſées que dans le ſtyle.

Il eſt dur, raboteux, lorſque les penſées ne naiſſent point les unes des autres ; qu'elles ſe choquent ou s'écartent par la ſuppreſſion des idées intermédiaires ; que les métaphores ſont dures & fréquentes ; que les membres des périodes ſont jetés plutôt que placés ; enfin quand les nombres ſont

rompus trop ſouvent, & que l'oreille eſt bleſſée par le défaut d'harmonie.

Il eſt lâche, traînant, lourd, quand il y a plus de mots qu'il n'en faut pour les penſées ; quand les mêmes idées ſont repréſentées avec des accroiſſemens trop peu ſenſibles ; quand on dit tout ce qui peut être entendu ſans être dit ; en un mot quand on paroît ſe défier de la pénétration du lecteur.

Il eſt vif au contraire, quand on ne préſente que le juſte néceſſaire ; qu'on ſupprime l'inutile, & qu'aux idées neuves, on joint des termes inattendus.

Il eſt fin, quand à des idées recherchées & choiſies, on joint une expreſſion ſimple & familière. Il eſt raffiné, quand à des idées ordinaires, on joint une expreſſion recherchée.

Il eſt enflé, quand les expreſſions ſont plus grandes que les idées, ou les idées plus grandes que les choſes.

Il eſt élégant, quand il dit clairement, aiſément, & ſur-tout brève-

ment ce qui doit être dit, avec le mot propre, & le tour unique.

Il eſt brillant, fleuri, quand il abonde en images, en figures, en nombres aiſés à remarquer, comme ceux de la gradation, de l'énumération, de la répétition, de l'antithèſe, &c.

Les Ecrivains fameux réuniſſent plus ou moins de ces qualités dans leur ſtyle. Il n'en eſt point qui les réuniſſe toutes & dans tous les cas, ni qui ne péche en tombant dans le défaut voiſin de la qualité éminente qu'il poſsède, dont il prend ſouvent l'excès pour une vertu. Tel qui viſe au grand, devient giganteſque : tel autre veut être uni & ſimple, qui eſt foible & ſans nerf : celui-ci veut être concis, il eſt obſcur : celui qui craint le danger, échoue contre le rivage. Les plus parfaits ſont ceux qui, comme en morale, ont le plus de beautés & le moins de défauts.

En général, pour parvenir à la perfection du ſtyle, il faut en écrivant ſe

propoſer trois choſes : la premiere, d'employer le moins de mots qu'il eſt poſſible, ſans faire tort à la clarté. Plus la route qui mène l'eſprit à ſon objet eſt courte & libre, plus il eſt ſatisfait. Toutefois le diſcours n'eſt jamais trop long, quand l'auditeur ſent qu'on n'a pas pû être plus court ; mais il faut qu'il le ſente.

Le ſecond point à obſerver eſt de tâcher de placer les idées ſelon leur degré d'importance & d'intérêt, les plus intéreſſantes d'abord, (elles ſont toujours les principales dans l'ordre oratoire) & les acceſſoires enſuite, ſelon le dégré d'intérêt qu'elles portent. Cet ordre ne s'accorde pas toujours aiſément avec l'ordre métaphyſique, ni avec l'ordre grammatical des idées, ſur-tout dans notre langue ; autre choſe eſt de parler en orateur, & autre choſe de parler en grammairien. Mais quand l'orateur eſt bien plein & bien pénétré de ſa penſée & de ſon ſujet, le génie trouve des moyens dans les langues les plus

rebelles : *fit via vi.* Ce n'eſt pas même une violence : Qu'on demande à Racine, à Molière, à la Fontaine, à Fléchier, à Fénélon, comment ils ont ſu rendre notre langue douce. Paroit-il qu'elle leur ait jamais réſiſté ?

Le troiſième point eſt de ſuivre toujours le fil droit de ſa matiere, de faire ſortir ſes idées les unes des autres. Si le ſujet eſt fécond, ſi l'orateur le poſſéde à fond, s'il l'a bien pris, tout doit ſortir de la même tige, branches, feuilles, fleurs & fruits. De ces trois points obſervés réſultent la force, la chaleur, la vérité, la naïveté, & tout ce qui fait la perfection du ſtyle. *Voyez le Traité de la Conſt. Orat.*

CHAPITRE IX.

Exemple du ſtyle brillant & fleuri, ou Examen de l'Oraiſon funèbre de M. de Turenne par M. Fléchier.

ON a obſervé & dit plus d'une fois, que la plûpart des préceptes d'Eloquence étoient d'une médiocre utilité à ceux qui veulent devenir orateurs. Peut-être en trouveroit-on la raiſon dans l'inſuffiſance des exemples, tels qu'on les donne. On définit une figure, on cite pour modéle un trait de quelque orateur célébre, ancien ou moderne : cela peut ſuffire pour donner une idée de la choſe qu'on définit ; mais cela ne ſuffit pas pour faire connoître l'art, qui tient plus à la liaiſon & aux rapports des parties qu'aux parties elles-mêmes. Il faut ſuivre l'orateur dans un ſujet, examiner ſous quel point de vûe il le ſaiſit, comment il le coupe, comment

il le développe, comment il l'habille, comment il le pare ; en un mot, ce que le génie, le goût, l'oreille ont produit ou de concert, ou séparément, dans le sujet traité ; & quel parti l'orateur a pris quand les intérêts de ces différentes facultés se sont trouvés opposés. C'est ce que je me propose de faire dans l'examen de l'Oraison funèbre de M. de Turenne par M. Fléchier. On sait que cet Orateur a excellé dans le genre fleuri : il pourra servir ici d'exemple.

Le discours fleuri n'est pas celui où tous les mots seroient autant de fleurs. C'est, selon la description que nous en donne Denys d'Halicarnasse, celui dont le style est léger & rapide, dont les mots se poussent & s'attirent mutuellement par des liaisons douces & par une certaine mélodie qui les unit & semble n'en faire qu'un mot. Le même Rhéteur le compare à une eau vive & limpide, qui coule sans cesse, & toujours avec la même facilité ; à un tissu de soie, varié de nuances

délicates ; à un tableau brillant dont les couleurs ſont fondues, mêlées, contraſtées avec intelligence. Toutes les expreſſions qui y ſont employées ſont polies, ſonores, revêtues de graces, & parées d'une certaine fraîcheur de jeuneſſe : tout y eſt meſuré, compaſſé. Les membres des périodes ſe lient ſans ſe mêler, s'accordent ſans ſe confondre, ſe graduent pour tomber au gré de celui qui écoute : leurs finales nombreuſes & variées ſont préparées de loin & amenées comme par degrés. Les périodes elles-mêmes ſemblent ſortir du texte pour être plus apparentes & avoir plus d'effet. Là on ne rencontrera point de mots ou de figures ſurannées, rien de lourd, de dur, de traînant : tout eſt délicat, fin, gracieux, brillant, tout eſt fait pour flatter l'oreille & pour ſéduire l'eſprit. Paſſons à l'exemple.

Le ſujet s'annonce par le titre ſeul : c'eſt l'éloge de M. de Turenne. C'étoit un héros, un guerrier fameux par ſes victoires : voilà le tronc d'où doi-

vent ſortir toutes les branches du diſcours. Quelle eſt la diviſion?

La vie de tout homme n'eſt qu'une ſuite de combats ; les Chrétiens le ſavent, le Sage l'a dit. Celle d'un grand homme doit donc être une ſuite de victoires. M. de Turenne a triomphé *des ennemis de l'Etat par ſa valeur*, première branche de diviſion ; *des paſſions de l'ame par ſa ſageſſe*, ſeconde branche ; *des erreurs & des vanités du ſiécle par ſa piété*, troiſième branche. Cette diviſion eſt juſte : on ſent bien que toutes les actions d'un héros, vraiment chrétien, peuvent être rapportées à ces trois points, & qu'elles doivent ſortir de ces trois branches comme autant de fruits. Voilà donc le fil qui doit conduire & l'orateur & l'auditeur dans la ſuite du diſcours. Il pourra ſe faire que quelquefois ces différentes parties rentrent un peu les unes dans les autres, à cauſe de la nature du ſujet, & parce que les actions des hommes, & ſur-tout des hommes vertueux, ne peuvent être

ſéparées de leurs principes, qui ſont toujours à peu-près les mêmes; l'Orateur en avertit, & ſe juſtifie d'avance par une raiſon ingénieuſe, qu'il a mieux aimé tirer d'une circonſtance qui tient au ſentiment, que de ſa vraie cauſe: » Si j'interromps cet ordre de 140.
» mon diſcours, pardonnez un peu de
» confuſion dans un ſujet qui nous a
» donné tant de troubles (*a*).

Exorde. Tout orateur qui commence doit prendre ſes auditeurs au point où ils ſont, pour les mener au but qu'il ſe propoſe. On ſait l'effet que produiſit ſur les eſprits, dans toute la France, la mort de M. de Turenne. L'Orateur habile, favoriſé d'ailleurs par l'appareil même de la cérémonie lugubre, ſe remet au moment où l'on apprit cette triſte nouvelle quelques mois auparavant, & d'une voix baſſe & demi-plantive, il

(*a*) Nous mettons en marge les chiffres qui marquent les pages de l'édition que nous avons ſuivie, & qui eſt celle de 1734, chez Deſaint & Saillant.

prononce les premiers mots de ſon
133. texte : *Comment eſt mort cet homme puiſſant qui ſauvoit le peuple d'Iſraël ?* » Quomodo cecidit potens qui ſalvum » faciebat populum Iſraël. « Un orateur moins habile auroit traduit, avec plus de juſteſſe ſans doute : *Comment a pu mourir*, d'autant plus que M. Fléchier ne dit pas lui-même ce qu'il veut dire ; car *comment eſt mort* ſignifie, *de quelle maniere eſt mort ;* or ce n'eſt point la penſée de M. Fléchier. Il l'a bien vû ; mais l'expreſſion qu'il a préférée étoit plus triſte, plus lugubre, plus propre à la déclamation, & il s'eſt déterminé en faveur de l'oreille, & du plus grand effet.

Après un pareil début, l'Orateur abbatu de douleur ne pouvoit commencer que par le ſtyle le plus ſimple : » Je ne puis, Meſſieurs, vous donner » d'abord une plus haute idée du triſte » ſujet, dont je viens vous entrete- » nir, qu'en recueillant ces termes » nobles & expreſſifs, dont l'Écriture » Sainte ſe ſert pour louer la vie, &

» pour déplorer la mort du ſage & » vaillant Machabée ». La période commence du ton le plus modeſte ; mais elle ſe fortifie peu à peu, & ſe renfle par degré juſqu'à la fin. Une oreille exceſſivement délicate pourroit être bleſſée de la répétition du mot *dont* dans une même phraſe & en commençant ; peut-être que l'Orateur l'a ſenti, & que tout bien examiné, il a préferé encore cette négligence légère à un tour qui eût été moins naturel. On pourroit obſerver encore que *recueillir* eſt impropre : ce mot ſignifie *ramaſſer en prenant çà & là ;* mais 1°, le mot eſt beau, ſonore, & plaît aſſez à l'oreille pour faire diſparoître ce qu'il peut avoir d'impropriété. 2°, On répond, que la plûpart des mots qui ont de l'éclat, ont auſſi un certain degré d'impropriété, qui en fait preſque le ſel : ce ſont des demi-métaphores, que les anciens nommoient *catachrèſes*, c'eſt-à-dire, *abus ;* nous les appellons *expreſſions louches*, quand cet abus n'eſt point accompagné

de quelque grace, & *expreſſions hardies*, quand il a quelque choſe qui plaît à l'eſprit & qui le réveille: nous n'avons fait la critique que pour avoir lieu de placer l'obſervation.

» Cet homme, | qui portoit la gloire » de ſa Nation | juſqu'aux extrémités » de la terre | qui couvroit ſon camp » du bouclier | & forçoit celui de l'en- » nemi avec l'épée | qui donnoit à des » rois ligués contre lui | des déplaiſirs » mortels | & réjouiſſoit Jacob par » ſes vertus & par ſes exploits | dont » la mémoire doit être éternelle. | On ſent que l'Orateur s'éleve de plus en plus, & qu'il prend des forces ; la couleur du ſtyle ſe décide. Il y a des figures nobles : l'hyperbole, *portoit la gloire juſqu'aux extrémités de la terre* : des images vives, *couvroit ſon camp du bouclier* : des antithèſes, *forçoit celui des ennemis avec l'épée, déſoloit les rois ligués, réjouiſſoit Jacob.* Mais ce qui caractériſe ici ſur-tout l'orateur, c'eſt l'abondance des penſées, *copia rerum*, jointe à la diſtribution des

des nombres ou repos, marqués chacun par des chûtes ou cadences, plus ou moins ſenſibles. Nous les avons ſéparés pour mieux marquer la coupe des idées & des objets, auſſi bien que les repos de l'oreille & ceux de la reſpiration. J'obſerverai que l'Orateur eût terminé ſa période au mot *exploits*, s'il n'eût ſenti que la progreſſion du nombre n'étoit pas remplie : *dont la mémoire étoit éternelle*, eſt une chûte finale, plus douce que forte, & dont il ſemble que l'oreille avoit plus beſoin que l'eſprit. Au reſte, elle convient à un exorde modeſte par eſſence, beaucoup mieux qu'une chûte plus ferme ou plus vigoureuſe. Le même art reparoîtra plus ſenſiblement encore dans la période ſuivante, où l'Orateur continue le portrait de Machabée; mais avec des traits plus hardis, parce qu'il s'affermit lui-même, & que ſon feu s'allume.

» Cet homme qui défendoit les » villes de Juda | qui domptoit l'or- » gueil des enfans d'Ammon & d'E-

» ſaü |, qui revenoit chargé des dé-
» pouilles de Samarie | après avoir
» brûlé ſur leurs propres autels | les
» Dieux des nations étrangères | cet
» homme que Dieu avoit mis autour
» d'Iſraël | comme un mur d'airain |
» où ſe briſerent tant de fois toutes
» les forces de l'Aſie | & qui, après
» avoir défait de nombreuſes armées |
» déconcerté les plus fiers & les plus
» habiles généraux des rois de Syrie |
» venoit tous les ans | comme les
» Iſraélites | réparer avec ſes mains
» triomphantes | les ruines du San-
» tuaire | & ne vouloit d'autre récom-
» penſe des ſervices | qu'il rendoit à
» ſa patrie | que l'honneur de l'avoir
» ſervie.

Nous continuons de marquer les nombres pour la facilité des commençans. On les voit majeſtueux & croiſſans juſqu'au mot *Syrie*. Il en vient enſuite deux petits qui en attirent un troiſième très-brillant ; après lequel il en arrive trois qui décroiſſent peu à peu, & qui prennent le ton modeſte

de la penſée & des mots. Outre les nombres, il y a à obſerver dans la premiere partie de cette période l'érudition orientale, qui a toujours beaucoup d'éclat dans la chaire : les mots, qui ſont longs & ſonores, les figures, qui ſont brillantes : c'eſt le ſtyle ſublime, qui contient des images riches, & de grandes idées revêtues d'expreſſions qui leur reſſemblent. Mais à ce grand éclat ſuccéde un ſentiment ſublime, qui devoit s'exprimer dans les termes les plus ſimples : *Il ne vouloit d'autre récompenſe des ſervices qu'il rendoit à ſa patrie, que l'honneur de l'avoir ſervie.* Il y a ici un petit jeu de mots, *ſervices* & *ſervie* qui paroît une négligence du ſtyle ſimple, & qui fait une grace de plus. Il n'eſt pas beſoin d'avertir que tout ce portrait eſt allégorique, & qu'on y reconnoît M. de Turenne d'un bout à l'autre : c'eſt, pour ainſi dire, de l'antique peint d'après le moderne.

Après le portrait du héros vient l'annonce de l'événement fatal ; mais

cette annonce eſt oratoire, & preſque poëtique. Le récit hiſtorique fait connoître l'objet ; le récit oratoire le fait ſentir ; le récit poëtique le fait voir. » Ce vaillant homme pouſſant enfin | » avec un courage invincible | les en- » nemis qu'il avoit reduits à une fuite » honteuſe | reçut le coup mortel |. « Un hiſtorien ſe fût arrêté là : tout eſt dit. Mais l'Orateur ajoûte, » & de- » meure comme enſeveli dans ſon » triomphe. « L'Éloquence vouloit que cet événement qui concerne un héros & une nation entiere, fût revêtu d'une maniere éclatante, & que l'eſprit frappé une ſeconde fois par la même idée, demeurât lui-même étonné du ſecond coup. *Demeure, enſeveli, triomphe,* ſont des expreſſions pittoreſques & muſicales : on ſe doute bien que le repos ſur une image ſi vive, & ſur une finale ſi belle, fut plus long qu'à l'ordinaire : le ſentiment l'exige. Tout ce qui ſuit n'eſt pas moins riche.

» Au premier bruit de ce funeſte » accident | toutes les villes de Judée

» furent émues ; | des ruiſſeaux de lar-
» mes | coulerent des yeux de tous
» leurs habitans | ; ils furent quelque
» tems ſaiſis | muets | immobiles | «
Nombres entrecoupés. On peut remarquer dans la période ſuivante, outre les nombres, la quantité des principales ſyllabes, qui contribuent ſingulierement à l'expreſſion par l'harmonie ; » Un effort de douleur | rompant enfin | ce long & morne ſilence | d'une voix entrecoupée de ſanglots | que formoient dans leurs cœurs | la triſteſſe | la pitié | la crainte | ils s'écrierent : » Comment eſt mort | cet
» homme puiſſant | qui ſauvoit Iſraël ! «
Ceux qui ne peuvent concevoir ce que c'eſt que la magie des nombres & de l'harmonie peuvent la voir à découvert dans cette période, qui ſemble ſortir avec effort, ſe traîner, tomber, ſe relever, enfin arriver avec peine juſqu'à l'exclamation qui la termine, & que l'auditeur attend après une ſi longue ſuſpenſion. Je ne connois d'harmonie auſſi marquée dans

qu'une partie de ſon attention, tandis que l'autre partie ſemble gouter encore & ſavourer, pour ainſi dire, les grandes choſes dont elle a été remplie. » Chrétiens, qu'une triſte céré» monie aſſemble en ce lieu, ne rap» pellez-vous pas en votre mémoire » ce que vous avez vû, ce que vous » avez ſenti il y a cinq mois : ne vous » reconnoiſſez-vous pas dans l'afflic» tion que j'ai décrite ? Et ne mettez» vous pas dans votre eſprit, à la place » du héros dont parle l'Ecriture, celui» dont je viens de parler ? La vertu » & le malheur de l'un & de l'autre » ſont ſemblables, & il ne manque » aujourd'hui à cē dernier, qu'un » éloge digne de lui.« Tout le mérite de ces morceaux qui ſont dans le ſtyle ſimple ou médiocre, eſt d'être clairs, purs & bien placés, comme l'eſt celui-ci, par les raiſons que nous avons dites.

» Quel ſujet peut inſpirer des ſen» timens plus juſtes & plus touchans, » qu'une mort ſoudaine & ſurprenante

» qui a ſuſpendu le cours de nos vic-
» toires, & rompu les plus douces
» eſpérances de la paix »? On dit ordinairement *rompre la paix*, & non *rompre les eſpérances :* peut-être eſt-ce l'idée de *paix* qui a amené celle de *rompre* : c'eſt une figure de mot plutôt qu'une faute.

» Puiſſances ennemies de la France, 138.
» vous vivez... Cette apoſtrophe eſt brillante & ſonore ; mais *vous vivez* ne peut convenir avec *Puiſſances*, qui ſignifie ici les Etats ligués contre la France, & non la perſonne des Souverains, qui gouvernent ces Etats.
» Puiſſiez-vous... dans l'abondance
» de vos larmes éteindre les feux
» d'une guerre que vous avez mal-
» heureuſement allumée ! » Cette image ne ſemble pas juſte : le littéral joue avec le figuré : ce n'eſt point avec les larmes qu'on éteint le feu de la guerre ; la penſée eſt vraie, l'expreſſion eſt fauſſe. Cependant nos bons Auteurs ſe ſont quelquefois permis ces licences.

Racine a dit :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,

& La Fontaine dans l'exemple que nous venons de citer,

Sous le poids du fagot auſſi bien que des ans.

» Mais vous vivez, & je plains en » cette chaire un ſage & vertueux Ca- » pitaine, dont les intentions étoient » pures, & dont la vertu ſembloit » mériter une vie plus longue & plus » étendue. « Il eſt évident qu'*étendue* eſt inutile au ſens, & qu'il n'eſt là que pour rendre la chûte finale plus nombreuſe, & plus imitative (*a*).

» Si je ne puis raconter tant d'actions, » je les découvrirai dans leurs prin- » cipes. « Peut-être M. Fléchier a-t-il voulu dire : *j'en découvrirai au moins les principes* ; cela fait un ſens : mais ce que dit M. Fléchier en fait un auſſi, *je les découvrirai dans les*

(*a*) Apud Aſiaticos maximè, numero ſervientes, inculcata reperias inania verba, quaſi complementa numerorum. *Or.* 69.

vertus qui en furent les principes.

Première Partie. » N'attendez pas, 140.
» Messieurs, que je suive la coutume
» des orateurs, & que je loue M. de Tu-
» renne comme on loue les hommes
» ordinaires. » L'Orateur s'insinue par le style simple, qui en tout genre est le style de la persuasion. Il commence d'un ton bas pour paroître s'élever plus haut dans la suite.

» Si sa vie avoit moins d'éclat, je
» m'arrêterois sur la grandeur & la
» noblesse de sa maison ; & si son
» portrait étoit moins beau, je pro-
» duirois ici ceux de ses aïeux. « Le goût dominant de l'Orateur est celui de l'antithèse, figure plus brillante qu'elle n'est riche. Ce qui la fait briller est 1°, l'opposition des deux termes qui étincelent dans le choc : 2°, la symmétrie des intervalles ou des nombres, qui figurent plus sensiblement lorsqu'il y a contraste dans les idées (*a*).

(*a*) Antitheta numerum oratorium necessitate ipsâ efficiunt. .... Efficit numerum ipsa concinnitas. Cicéron se cite

» Mais la gloire de ſes actions ef-
» face celle de ſa naiſſance : & la
» moindre louange qu'on peut lui
» donner, c'eſt d'être ſorti de l'an-
» cienne & illuſtre maiſon de la Tour-
» d'Auvergne, qui a mêlé ſon ſang à
» celui des Rois & des Empereurs,
» qui a donné des maîtres à l'Aqui-
» taine, des Princeſſes à toutes les
» Cours de l'Europe, & des Reines mê-
» me à la France ». Dans cette énumé-ration bruyante des noms les plus auguſtes, l'Orateur trace rapidement la généalogie de ſon héros, & il ne s'en ſert que comme du plus bas degré d'où il puiſſe partir pour faire convenablement ſon éloge ; *la moindre louange qu'on peut lui donner.* Ne falloit-il pas qu'*on puiſſe* ?

lui-même pour exemple : *Conferte hanc pacem cum illo bello : hujus prætoris adventum cum illius imperatoris victoriâ : hujus cohortem impuram cum illius exercitu invicto, hujus libidines cum illius continentiâ : ab illo qui cepit, conditas, ab hoc qui constitutas accepit captas, ductis Syracuſas.* Ergo & hi numeri ſint cogniti. *Orat.* 50.

» Mais que dis-je ? Il ne faut pas » l'en louer ici, il faut l'en plaindre. « Tranſition heureuſe, en ce qu'elle naît de la penſée précédente, dont elle n'eſt que le revers.

» Quelque glorieuſe que fût la » ſource dont il ſortoit, l'héréſie des » derniers temps l'avoit infectée. Il re- » cevoit avec ce beau ſang des prin- » cipes d'erreur & de menſonge, & » parmi ſes exemples domeſtiques, il » trouvoit celui d'ignorer & de com- » battre la vérité. « L'élégance fait le principal mérite de cette introduction à la première partie ; tout y eſt clair, ſerré, nettement & diſtinctement préſenté. Si nous obſervions ſur chaque morceau tout ce qui peut y être remarqué, nous ne finirions pas. Il nous ſuffit de mettre les jeunes gens ſur la voie, de faire les remarques qu'ils ne feroient pas, ou qui peuvent les avertir d'en faire d'autres. Dans le morceau qui ſuit, par exemple, nous tâcherons de faire ſentir l'ordre que l'Orateur doit mettre dans ſes idées. Comme

l'auditeur doit être toujours la bouſſole de l'Orateur, & que celui qui écoute attentivement, eſt comme l'interrogateur muet de celui qui parle, la première idée que celui-ci doit préſenter, doit toujours être celle qui eſt la première attendue.

Par exemple, l'auditeur veut ſavoir ici *à quel âge M. de Turenne entra*
142. *au ſervice ?* » Avant ſa quatorzième » année, il commença de porter les » armes. « *A quoi ſe paſſa ſon enfance :* » Des ſièges & des combats ſervirent » d'exercice à ſon enfance, & ſes pre- » miers divertiſſemens furent des vic- » toires. « *Quel fut ſon maître ?* » Sous » la diſcipline du Prince d'Orange, » ſon oncle maternel, il apprit l'art » de la guerre en qualité de ſimple » ſoldat. « *Avec une telle naiſſance ?* » Ni l'orgueil, ni la pareſſe ne l'éloi- » gnèrent d'aucun des emplois, où la » peine & l'obéiſſance ſont attachées. « *Que fit il ?* » On le vit.... *ne refuſer* » aucune fatigue, & *ne craindre* aucun » péril ; *faire par honneur* ce que les

» autres faiſoient par néceſſité, *& ne* » *ſe diſtinguer* d'eux, &c. *Ainſi com-* » *mençoit* une vie, &c. « Pour ſentir l'effet de cet arrangement des idées, on peut eſſayer d'y en ſubſtituer un autre. (*a*)

» Ainſi commençoit une vie dont 1430
» les ſuites devoient être ſi glorieuſes ;
» ſemblables à ces fleuves qui s'éten-
» dent à meſure qu'ils s'éloignent de
» leur ſource, & qui portent enfin,
» par-tout où ils coulent, la commo-
» dité & l'abondance. « Quoique cette comparaiſon ne ſoit que l'image *des ſuites glorieuſes* ; cependant comme l'auditeur l'attribue naturellement au héros qu'on célèbre, il lui ſemble qu'elle ne convient point à un guerrier : on peut ajouter qu'elle eſt commune, & preſque uſée.

» Ce fut alors que ſon eſprit & ſon
» cœur agirent dans toute leur éten-
» due. « Cette propoſition générale

(*a*) Voyez ci-après le Traité de la Conſtruction Oratoire.

sert de base aux détails qui vont suivre dans une énumération qui, par elle-même & par le contraste de ses parties, marque les nombres, peut-être avec trop d'éclat :

145. » Soit qu'il fallut préparer les affaires,
» ou les décider ;
» chercher la victoire avec ardeur,
» ou l'attendre avec patience.
» Soit qu'il fallut
» prévenir les desseins des ennemis
» par la hardiesse,
» ou dissiper les craintes & les jalousies
» des alliés
» par la prudence ;
» soit qu'il fallut se modérer
» dans les prospérités,
» ou se soutenir
» dans les malheurs de la guerre,
» son ame fut toujours égale.
» Il ne fit que changer de vertus
» quand la fortune changeoit de face :
» heureux sans orgueil,
» malheureux avec dignité.

Le reste de la période, après des nom-

bres ſi frappés, devoit pour la variété & pour déguiſer un peu l'art qui commençoit à rougir, marcher avec plus de liberté, & avoir l'air de ſe répandre, plutôt que d'être contraint : « & » preſque auſſi admirable, lorſqu'avec » jugement & avec fierté, il ſauvoit » le reſte des troupes battues à Ma» riendal, que lorſqu'il battoit lui» même les Impériaux & les Bava» rois, & qu'avec des troupes triom» phantes, il forçoit toute l'Allema» gne à demander la paix à la Fran» ce ». Les repos y ſont, & par conſéquent les nombres, auſſi bien que dans ce qui précéde ; mais ils ſont plus enveloppés, parce que l'antithèſe & le contraſte des idées y ſont moins ſenſibles.

M. Fléchier va toucher un endroit délicat. M. de Turenne s'étoit oublié, & avoit paſſé dans le parti du Prince de Condé contre le Roi. L'Orateur, dont la plus eſſentielle qualité eſt de paroître toujours vrai, ne pouvoit ſe diſpenſer de faire mention de cette

faute. Il faut obſerver l'art avec lequel il fait cet aveu. Il nous préſente d'abord les jugemens de Dieu dont la raiſon eſt impénétrable (*a*) : (un poëte eût accuſé une fatalité aveugle) c'étoit un tems malheureux, où les plus ſages pouvoient tomber dans l'erreur.

146. » Souvenez-vous, M^rs, de ce tems de » déſordre & de trouble, où l'eſprit » ténébreux de diſcorde confondoit le » droit avec la paſſion, le devoir avec » l'intérêt, la bonne cauſe avec la mau- » vaiſe, où les aſtres les plus brillans » ſouffrirent preſque tous quelque » éclipſe, & les plus fidéles ſujets, » ſe virent entraînés, malgré eux, par » le torrent des partis, comme ces » pilotes qui ſe trouvant ſurpris de » l'orage en pleine mer, ſont con- » traints de quitter la route qu'ils » veulent tenir, & de s'abandonner

(*a*) *Fatalis quædam calamitas incidiſſe videtur, & improvidas hominum mentes occupaviſſe, ut nemo mirari debeat humana conſilia divina neceſſitate eſſe ſuperata.* Pro Ligario, 6.

» pour un tems au gré des vents &
» de la tempête (a). Telle eſt la juſ-
» tice de Dieu, telle eſt l'infirmité
» des hommes ».

Voici comme Cicéron a traité le même ſujet dans ſon Oraiſon pour Marcellus : *Diverſæ voluntates civium fuerunt, diſtractæque ſententiæ. Non enim conſiliis ſolum & ſtudiis, ſed armis etiam & caſtris diſſidebamus. Erat autem obſcuritas quædam, erat certamen inter clariſſimos duces ; multi dubitabant, quid optimum eſſet ; multi, quid ſibi expediret ; multi, quid deceret ; nonnulli etiam, quid liceret. Perfuncta eſt Reſpublica hoc miſero fatalique bello : vicit is qui non fortuna inflammaret odium ſuum, ſed bonitate leniret*... Il avoit dit un peu plus haut : *Omnes enim qui ad illa arma, fato ſumus neſcio quo Reipublicæ miſero-*

(a) Il ſemble que M. Fléchier a eu en vue la penſée de Cicéron, parlant de Ligarius: *Tempeſtate abreptus eſt* ; mais Cicéron ne dit qu'un mot, M. Fléchier fait un tableau.

funeſtoque compulſi, etſi aliquâ culpâ tenemur erroris humani, à ſcelere certè liberati ſumus. Je laiſſe au jeune Lecteur de comparer dans les détails l'élocution de Cicéron avec celle de M. Fléchier. Je l'avertis ſeulement que le ſujet de l'un étoit l'éloge de Céſar, & que celui de l'autre étoit l'éloge du coupable : ainſi Cicéron ne pouvoit louer que Céſar, & excuſer Marcellus : M. Fléchier pouvoit louer en même tems & excuſer M. de Turenne : » Mais le Sage revient aiſé-
» ment à ſoi, & il y a dans la Poli-
» tique comme dans la Religion, une
» eſpéce de pénitence plus glorieuſe
» que l'innocence même, qui repare
» avantageuſement un peu de fragilité
» par des vertus extraordinaires, &
» par une ferveur continuelle «. L'art de l'Orateur a ſû tirer avantage pour l'éloge de ſon héros, de ce qui auroit dû en diminuer la gloire.

150. » Si la licence fut reprimée ; ſi les
» haines publiques & particulières fu-
» rent aſſoupies ; ſi les lois reprirent

» leur ancienne vigueur ; ſi l'ordre & » le repos furent rétablis dans les » villes & dans les provinces ; ſi les » membres furent heureuſement réu- » nis à leur chef ; c'eſt à lui, France, » que tu le dois «. La ſuſpenſion de l'eſprit par une ſuite de propoſitions toutes conditionnelles, *ſi* ; la gradation des idées ; le roulement continu des nombres, qui ſe précipitent vers une finale commune qu'on ſent qui les attire, enfin l'éruption ſubite de l'apoſtrophe, qui donne à l'eſprit une ſecouſſe inattendue, tout cela réuni, eſt bien capable de donner grande idée de l'art Oratoire, & bonne opinion de la langue, & des oreilles françoiſes.

L'Orateur ſe reprend, & le contraſte des penſées amène celui des nombres : » Je me trompe, c'eſt à » Dieu, qui tire, quand il veut, des » tréſors de ſa Providence, ces gran- » des ames qu'il a choiſies, comme » des inſtrumens viſibles de ſa puiſ- » ſance, pour faire naître du ſein des

» tempêtes le calme & la tranquillité » publique, pour relever les Etats de » leurs ruines, & réconcilier, quand » ſa juſtice eſt ſatisfaite, les Peuples » avec les Souverains «. Quelle richeſſe, quelle magnificence !

» Son courage qui n'agiſſoit qu'avec » peine dans les malheurs de ſa Patrie, » ſembla s'échauffer dans les guerres » étrangères, & l'on vit redoubler ſa » valeur ». Ce mot fait naître une définition oratoire de la valeur. L'Orateur dit d'abord ce que la valeur n'eſt point : c'eſt une définition par les contraires : » N'entendez pas par » ce mot, Meſſieurs, une hardieſſe » vaine, indiſcrete, emportée, qui » cherche le danger pour le danger » même ; qui s'expoſe ſans fruit, & » qui n'a pour but que la réputation » & les vains applaudiſſemens des » hommes «. C'eſt la valeur du ſoldat, & non celle du capitaine. » Je » parle d'une hardieſſe ſage & réglée, » qui s'anime à la vûe des ennemis ; » qui dans le péril même pourvoit à

» tout, & prend tous ſes avantages,
» mais qui ſe meſure avec ſes forces;
» qui entreprend les choſes difficiles,
» & ne tente pas les impoſſibles; qui
» n'abandonne rien au hazard de ce
» qui peut être conduit par la vertu;
» capable enfin de tout oſer, quand
» le conſeil eſt inutile, & prêt à mourir
» dans la victoire, ou à ſurvivre à ſon
» malheur, en accompliſſant ſes de-
» voirs ». Ce brillant morceau n'eſt qu'un lieu commun. On dit quelquefois par mépris, *ce diſcours n'eſt rempli que de lieux communs*, on veut dire alors *de choſes communes*. Les lieux communs entrent néceſſairement dans tout diſcours quel qu'il ſoit, & ils y produiſent les plus grands effets, quand ils ſont traités par des hommes de génie. On a obſervé que c'étoit le mot de *prudence* & non celui de *vertu* qu'il falloit oppoſer au *hazard*. L'Orateur l'a ſenti auſſi-bien que ſes critiques; mais outre qu'il y a quelquefois de la grace à laiſſer un peu de vague dans les idées que l'Auditeur

peut déterminer lui-même aiſément, le mot *vertu* eſt plus ferme à l'oreille, & pouvoit être néceſſaire pour ſoutenir la période après les trois finales féminines, *avantages*, *forces*, *impoſſibles*, qui le précédent. » J'a» voue, Meſſieurs, que je ſuccombe » ici ſous le poids de mon ſujet : ce » grand nombre d'actions dont je » dois parler m'embarraſſe. « *M'embarraſſe* eſt trop foible après *ſuccombe*, M. Fléchier pouvoit dire *m'accable*.

» Il cherchoit à ſoumettre les en» nemis, non pas à les perdre. Il eût » voulu pouvoir attaquer ſans nuire ; » ſe défendre ſans offenſer, & re» duire au droit & à la juſtice, ceux » à qui il étoit obligé, par devoir, de » faire violence. « *Detruire* eût été plus juſte ; mais peut-être moins vif. Tout ce petit article, étincelant plutôt que brillant, eſt au-deſſous de la dignité du ſujet.

CHAP. X.

CHAPITRE X.

Continuation du même ſujet.

NOUS n'avons rien dit juſqu'ici des qualités logiques du diſcours de Monſieur Fléchier, & nous n'en dirons pas davantage ci-après. Notre objet eſt le ſtyle. Que dans un diſcours les penſées ſoient claires & juſtes, ce n'eſt pas encore un mérite, ce n'eſt qu'un défaut évité. Il en eſt de même de la diſpoſition des matieres dans chaque partie; c'eſt l'affaire du jugement, du bon ſens, du coup d'œil: ce n'eſt point là ce qui fait l'orateur. C'eſt l'abondance & la richeſſe des penſées, jointes à la force & à la grace des expreſſions. Le nom d'Éloquence n'eſt que celui de l'élocution, nous l'avons dit. Ce n'eſt donc que ſur cet objet que doit rouler notre examen.

Seconde Partie. Elle commence d'un ton grave & ſententieux: » La

» valeur n'eſt qu'une force aveugle &
» impétueuſe, qui ſe trouble & ſe préci-
» pite, ſi elle n'eſt éclairée & conduite
» par la probité & par la prudence ; «
mais cette gravité n'eſt que dans la pen-
ſée, & nullement dans le ſtyle ; le tra-
vail s'y fait ſentir par la ſymmétrie aprê-
tée des rapports des deux adjectifs, avec
les deux verbes, les deux participes, &
les deux ſubſtantifs. Cela eſt maniéré.
» Et le Capitaine n'eſt pas accompli,
» s'il ne renferme en ſoi l'homme de
» bien & l'homme ſage. Quelle diſ-
» cipline peut établir dans un camp
» celui qui ne ſait régler ni ſon eſ-
» prit ni ſa conduite ? « L'interrogation
n'eſt qu'une nouvelle configuration
donnée à la penſée qui précéde, &
qui eſt toujours la même dans ces
trois périodes. Cela s'appelle ampli-
fication.

» Il prenoit des meſures preſque
» infaillibles ; & pénétrant non-ſeu-
» lement ce que les ennemis avoient
» fait ; mais encore ce qu'ils avoient
» deſſein de faire, il pouvoit être

» malheureux, mais il n'étoit jamais » surpris. « On peut bien *pénétrer* les deſſeins des ennemis ; mais peut-on dire de même qu'on *pénétre* ce qui a été fait ?

» Telle enfin étoit ſon habileté, » que lorſqu'il vainquoit, on ne pou- » voit en attribuer l'honneur qu'à la » prudence ; & lorſqu'il étoit vain- » queur, on ne pouvoit en imputer » la faute qu'à la fortune. « Cette penſée a déja été employée, même avec l'antithèſe comme ici : il y a une petite inexactitude grammaticale dans l'omiſſion du *que*, avant *lorſqu'il étoit vainqueur*. L'Orateur a voulu éviter le cliquetis des *que*.

Pour mieux juger de la période que nous allons citer, nous en ſéparerons les inciſes par des *alinea*.

» Mais rien n'étoit ſi formidable,
» que de voir toute l'Allemagne,
» ce grand & vaſte corps,
» compoſé de tant de peuples
» & de nations différentes,
» déployer tous ſes étendarts,

» & marcher vers nos frontières,
» pour nous accabler par la force,
» après nous avoir effrayés par la mul-
» titude.

Voilà les nombres; ils ſont aſſez apparens. On peut remarquer les chûtes ou cadences qui terminent chacun de ces nombres, *formidables*, *Allemagne*, *vaſte corps*, *différentes*, *étendarts*, *frontieres*, *multitude* : tous ces mots rempliſſent l'oreille & frappent l'imagination chacun à leur maniere. On peut remarquer de même la liaiſon & la marche ſoutenue des idées, leurs gradations, leur tendance à la chûte commune & finale, enfin l'harmonie des ſons avec les idées, du ſtyle avec la penſée : *ce grand & vaſte corps*, *compoſé*, &c. Il y a peu d'antithèſe, malgré le goût dominant de l'Orateur.

» A ce coloſſe immenſe on op-
» poſe un ſeul homme,
» d'un courage ferme & aſſuré,
» d'une capacité étendue,
» d'une expérience conſommée,
» qui ſoutînt la réputation,

» & qui ménageât les forces du royau-
» me
» qui n'oubliât rien d'utile
» & de néceſſaire,
» qui ne fît rien de ſuperflu,
» qui ſût ſelon les occaſions,
» profiter de ſes avantages
» ou ſe relever de ſes pertes,
» qui fût tantôt le bouclier
» & tantôt l'épée de ſon pays,
» capable d'exécuter les ordres qu'il
» auroit reçus,
» & de prendre conſeil de lui-même
» dans les rencontres.

On ſent la différence de l'harmonie dans ces deux morceaux : celui-ci eſt tout en antithèſes ; les penſées ſe ſerrent & ſe preſſent pour concentrer leurs forces ; dans l'autre elles ſemblent s'étendre pour préſenter un plus grand front.

» Car, Meſſieurs, qu'eſt ce qu'une
» armée ? C'eſt un corps animé d'une
» infinité de paſſions différentes, qu'un
» homme habile fait mouvoir pour la
» défenſe de la Patrie ; c'eſt une

» troupe d'hommes armés, qui ſui-
» vent aveuglément les ordres d'un
» chef, dont ils ne ſavent pas les in-
» tentions; c'eſt une multitude d'ames
» pour la plûpart viles & mercenaires,
» qui, ſans ſonger à leur propre ré-
» putation, travaillent à celle des Rois
» & des Conquérans; c'eſt un aſſem-
» blage confus de libertins qu'il faut
» aſſujettir à l'obéiſſance; de lâches,
» qu'il faut mener au combat; de té-
» méraires, qu'il faut retenir; d'impa-
» tiens qu'il faut accoutumer à la
» conſtance. Quelle prudence ne faut-
» il pas pour conduire & réunir en un
» ſeul intérêt public, tant de vûes &
» de volontés différentes? Comment
» ſe faire craindre, ſans ſe mettre en
» danger d'être haï, & bien ſouvent
» abandonné? Comment ſe faire ai-
» mer, ſans perdre un peu de l'auto-
» rité, & relâcher de la diſcipline né-
» ceſſaire? « L'Oraiſon paroît bien ici un grand fleuve, qui roule ſes flots avec majeſté. C'eſt l'amplification qui lui donne cette majeſté, en préſen-

tant toujours le même objet sous des aspects différens. Chaque partie de cette brillante description est frappée par la répétition du verbe, qui la chasse & l'anime : *c'est un corps, c'est une troupe, c'est une multitude.* Cette suite d'idées commençoit à paroître longue par son uniformité; l'interrogation vient donner à l'auditeur une secousse qui le réveille : *Quelle prudence ? comment se faire craindre ? comment se faire aimer ?*

» On diroit qu'il va combattre des » rois confédérés avec sa seule maison, » comme un autre Abraham. « Allusion heureuse qui fait un double tableau. *Avec* peut donner l'exemple d'une équivoque grammaticale, qui se corrige par le sens. Il y en a peu de cette espéce dans M. Fléchier, quoiqu'il soit assez difficile de les éviter dans notre langue.

» Il ne m'appartient pas de péné- » trer, jusqu'au fond de ce cœur mag- » nanime . . . & d'en exprimer tous » les mouvemens, & toutes les in- » clinations intérieures. « *Intérieures*

est assez inutile au sens ; mais il étoit nécessaire à l'oreille pour soutenir & achever le nombre.

» Pour récompenser tant de vertus, » par quelque honneur extraordi- » naire, il falloit trouver un grand » roi, qui crût ignorer quelque chose » & qui fût capable de l'avouer. « Transition adroite parce qu'elle est naturelle.

» Loin d'ici ces flatteuses maxi- » mes, que les rois naissent habiles, » & que les autres le deviennent, » &c. « L'Orateur qui se prépare à faire l'éloge du Roi, fait d'abord une sortie contre les flatteurs, pour éloigner de lui tout soupçon de flatterie, & donner un sel de plus à la louange qu'il médite. Il s'annonce comme un homme prêt à dire la vérité en face, même aux rois. » Nous » vivons sous un Prince, qui, tout » grand, & tout éclairé qu'il est, a » voulu s'instruire pour commander ; » qui, dans la route de la gloire, a » su choisir un guide fidèle, & qui a

» cru qu'il étoit de ſa ſageſſe de ſe » ſervir de celle d'autrui. Quel hon- » neur pour un ſujet, d'accompagner » ſon roi, de lui ſervir de conſeil, &, » ſi je l'oſe dire, d'exemple, dans » une importante conquête ? Honneur » d'autant plus grand, que la faveur » n'y put avoir part, qu'il ne fut fon- » dé que ſur un mérite reconnu, & » qu'il fut ſuivi de la priſe des villes » les plus conſidérables de la Flandre.« Cette période eſt d'un ſtyle ſain, noble, majeſtueux. C'eſt-là le vrai ton de l'éloquence : la vérité s'explique d'elle-même avec la ſimplicité magnifique qui lui convient, & qui lui ſuffit pour ſa preuve. Quelle différence entre cette noble gravité, & les facettes de l'antithèſe ? C'eſt d'un côté *pulchrè, benè, rectè;* de l'autre *bellè, feſtivè.*

» Après cette glorieuſe marque » d'eſtime & de confiance, quels pro- » jets d'établiſſemens & de fortune » n'auroit pas fait un homme avare » & ambitieux ? « *Etabliſſement*, *fortune*, idées trop petites pour un hom-

me tel que M. de Turenne : il étoit même trop loin de toute idée d'avarice, pour faire la moindre mention de ce vice bas dans son éloge.

» Cet honneur, Messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, » je ne sais quel remords m'arrête. « Cette interruption sert à renouveller l'attention de l'auditeur, qui demande aussitôt dans sa pensée, pourquoi des remords. « Je crains de publier ici » des louanges qu'il a si souvent rejetées, & d'offenser après sa mort » une vertu qu'il a tant aimée pendant toute sa vie. « On sait gré à l'Orateur de ce mouvement de délicatesse.

» Mais accomplissons la justice & » louons-le sans crainte, en un tems » où nous ne pouvons être suspects » de flatterie, ni lui susceptible de » vanité ! Qui fit jamais de si grandes » choses ? Qui les dit avec plus de » retenue ? Remportoit-il quelque » avantage ? A l'entendre, ce n'étoit » pas qu'il fût habile, mais l'ennemi

» s'étoit trompé. Rendoit-il compte
» d'une bataille ? Il n'oublioit rien ;
» sinon que c'étoit lui qui l'avoit ga-
» gnée. Racontoit-il quelques-unes
» de ces actions qui l'avoient rendu
» si célèbre ? On eût dit qu'il n'en
» avoit été que le spectateur ; & l'on
» doutoit si c'étoit lui qui se trompoit
» ou la renommée. Revenoit-il de ces
» glorieuses campagnes qui rendront
» son nom immortel ? Il fuyoit les
» acclamations populaires ; il rougis-
» soit de ses victoires, il venoit rece-
» voir des éloges comme on vient fai-
» re des apologies, & n'osoit presque
» aborder le Roi, parce qu'il étoit
» obligé par respect, de souffrir pa-
» tiemment les louanges dont Sa Ma-
» jesté ne manquoit jamais de l'ho-
» norer. « Il n'est peut-être point d'o-rateur depuis Cicéron qui ait eu l'oreille plus délicate que M. Fléchier ; je dis d'orateur, car je ne parle point des poëtes. S'apperçoit-on que notre langue, dont nous nous plaignons quelquefois, ait manqué à M. Fléchier ?

Les ſons, les mots, les conſtructions ne ſe trouvent-ils pas prêts au beſoin, pour l'oreille, pour la clarté des idées, pour la couleur du ſtyle, pour la chaleur & la vivacité du ſentiment ? Il s'agit ici d'action : par tout les verbes ſont à la tête des phraſes : *Remportoit-il, rendoit-il, racontoit-il, revenoit-il.* La répétition même de la lettre *r* à laquelle on ne prend point garde, a ſon effet, pour la force de la prononciation, parce qu'elle eſt ferme & retentiſſante. *A l'entendre, &c.* Le ſtyle de cette réponſe a la ſimplicité du familier ; c'eſt M. de Turenne lui-même qui parle. La ſeconde eſt un peu plus relevée, parce que l'orateur y eſt de moitié avec le héros : *il n'oublioit rien, &c.* La troiſième appartient plus à l'orateur qu'au héros, auſſi eſt-elle plus embellie. La quatrième eſt toute entière à l'orateur, on le ſent bien. Cependant il y a encore une certaine teinte de la modeſtie qui ſemble ſortir des idées qu'on exprime, & du héros qui en eſt le ſujet.

» Il ſe cache, mais ſa réputation » le découvre : il marche ſans ſuite » & ſans équipage, mais chacun dans » ſon eſprit le met ſur un char de » triomphe. On compte en le voyant, » les ennemis qu'il a vaincus, non » pas les ſerviteurs qui le ſuivent. « (*Serviteurs* n'a pas le même ſens que *domeſtiques* pour lequel il eſt employé ; peut-être auſſi que *pas* eſt de trop dans la même phraſe). » Il y a je ne » ſais quoi de noble dans cette hon- » nête ſimplicité, & moins il eſt ſu- » perbe, plus il devient vénérable. « *Honnête ſimplicité* eſt trop foible en parlant de M. de Turenne ; *ſuperbe* eſt trop fort ; *vénérable* ne convient point à ſon état.

Douze lignes après on lit : » C'eſt » la deſtinée des grands hommes d'en » être attaqué. « Il s'agit d'une lâche & maligne paſſion. Cette phraſe eſt louche en ce qu'être attaqué d'une paſſion, c'eſt l'avoir dans ſon cœur ; & non pas en être l'objet.

» Le mérite l'avoit fait naître ;

» (l'envie,) le mérite la fit mourir. « Nombres affectés : deux vers de huit syllabes. » Ceux qui lui étoient moins » favorables. « Il falloit *le moins*. Ce sont là de ces taches légères dont parle Horace, qui échappent dans le feu de la composition *quas aut incuria fudit*, ou quelquefois par oubli, ou par foiblesse humaine, *aut humana parum cavit natura*. Il en est de même du mot *misérable* joint à *consolation* dans la même phrase, qui semble au-dessous du style de cette oraison ; comme des trois *de* qui suivent : *de* se réjouir *de* quelqu'une *de* ses fautes : & peut-être de l'adverbe *noblement* dans cette phrase, *dont la Providence s'étoit si noblement servi ;* il semble que l'adverbe affoiblit l'expression plutôt que de la fortifier : il est des cas où l'on dit moins quand on veut dire plus.

» Il arriva ce moment heureux, ce » point où se rapportoit toute sa véri- » table gloire. Il entrevit des piéges » & des précipices que sa prévention

» lui avoit jusqu'alors entierement ca-
» chés. Il commença à marcher avec
» précaution & avec crainte, dans ces
» routes égarées, où il se trouvoit
» engagé .... Il n'étoit pas encore
» éclairé, mais il commençoit à être
» docile. Combien de fois consul-
» ta-t-il des amis savans & fidèles ?
» Combien de fois soupirant après
» ces lumières vives & efficaces, qui
» seules triomphent des erreurs de
» l'esprit humain, dit-il à J. C. com-
» me l'aveugle de l'Evangile, *Sei-*
» *gneur, faites que je voie, &c.* « Ce tableau philosophique de l'inquiétude du cœur & de la perplexité de l'esprit, est d'un genre particulier. Tous les traits en sont fins, justes, profonds & nettement rendus. Les interrogations qui le terminent sont touchantes, & peignent très-bien le trouble & l'agitation de l'ame.

» Habitudes, prétextes, engage-
» mens, honte de changer, plaisir
» d'être regardé comme le chef & le
» protecteur d'Israël, vaines & spé-

» cieuſes raiſons de la chair & du » ſang, vous ne pures le retenir. « L'Orateur n'a fait qu'indiquer ces idées : parce qu'elles ſont communes & uſées, & que cependant étant néceſſaires au ſujet, elles ne pouvoient être omiſes entiérement. » *Ici un* nou- » vel ordre de choſes ſe preſente à » moi. « C'eſt le paſſage qui conduit à la troiſième Partie, & qui s'annonce de manière à renouveller l'attention de l'auditeur.

Troiſiéme Partie. » Si M. de Tu- » renne n'avoit ſu que combattre » & vaincre ; s'il ne s'étoit élevé au- » deſſus des vertus humaines : ſi ſa » valeur & ſa prudence n'avoient été » animées d'un eſprit de foi & de » charité, je le mettrois au rang des » Scipions & des Fabius. « L'Orateur ſemble jeter ici avec négligence, & preſque avec dédain, les plus beaux noms de l'hiſtoire Romaine, pour relever d'autant celui de ſon héros. » Je laiſſerois à la vanité le ſoin » d'honorer la vanité, & je ne vien-

» drois pas dans un lieu ſaint faire » l'éloge d'un homme profane. « On attend ici l'adverſative ; mais l'Orateur adroit prolonge la ſuſpenſion pour augmenter l'impatience & l'avidité de l'auditeur. » S'il avoit fini ſes » jours dans l'aveuglement & dans » l'erreur, je louerois en vain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées : je répandrois des larmes inutiles ſur ſon tombeau, & ſi je parlois de ſa gloire, ce ne ſeroit que » pour déplorer ſon malheur. « Arrive enfin le *mais* ſi long-tems attendu. » Mais, graces à J. C., je parle d'un » chrétien éclairé..... & comme c'eſt » la vérité qui l'a ſanctifié, c'eſt auſſi » la vérité qui le loue. Il crut que l'innocence de ſa vie devoit répondre » de la pureté de ſa créance. « *Créance* eſt le ſeul mot qui puiſſe avertir que cette oraiſon a été prononcée il y a quatre-vingt-huit ans. Aujourd'hui on diroit *croyance*.

» Il les convainc par ſes expériences. « Cet inciſe n'a pas la clarté

ſuffiſante pour l'oraiſon. » Et leur » montre derrière lui, ſelon les ter- » mes de S. Auguſtin, le pont de la » miſéricorde de Dieu, par où il vient » de paſſer lui-même. « La métapho- re eût paru trop hardie ſans l'autorité de S. Auguſtin qui la juſtifie. » Il dé- » couvre ces voies douces & inſinuan- » tes qui gagnent le cœur . . . . « On ne peut juſtifier ces expreſſions que par la *catachrèſe*, qui des défauts même fait des beautés : *inſinuantes* eſt un beau mot qui peint bien, mais qui ne va point avec *voies* : on ſent bien que l'Orateur a voulu dire, *par leſquelles la vérité s'inſinue*. On ne dit point non plus *une voie qui gagne*, mais *par laquelle on gagne*.

» Ce fut alors que notre héros re- » prit les armes, & qu'*à la fuite* de » ſon maître, *& à la tête* des armées, » (ornement trop petit), il expoſa » ſon ſang, (on dit *donner* ſon ſang, » *expoſer* ſa vie) dans une guerre » non-ſeulement heureuſe mais ſain- » te « (guerre *ſainte* eſt une expreſ-

sion consacrée aux Croisades, ou autres guerres, qui sont entreprises par un motif de religion) » où la victoire » avoit peine à suivre le vainqueur : « (assemblage de mots qui ne signifient rien. Peut-il y avoir un vainqueur où il n'y a point de victoires ?)

» Commencer ses journées par la » prière..... invoquer dans tous les » dangers le Dieu des armées ; c'est » le devoir & le soin ordinaire de » tous les capitaines. « C'est le devoir assurément, mais ce n'est pas le soin ordinaire de tous les capitaines : la pensée n'est pas vraie dans cette partie. » Il se regarde comme un simple » soldat de J. C. « M. de Turenne n'étoit point dans son armée comme *soldat* de J. C., & la pensée n'avoit pas besoin du mot *simple*, qui se trouve là par simple concomitance.

» Quand il prête des mains pures » au Dieu des batailles qui les con- » duit : « *Les* se rapporte-t-il à *mains* ou à *batailles* ? D'ailleurs on dit *conduire la main* & non *les mains*.

» Il marche trois jours . . . . joint » les ennemis, les combat, les charge.« Un seul verbe suffisoit pour le sens ; *les charge* n'est que pour le nombre. Nous ne faisons ici toutes ces remarques, que pour faire sentir aux jeunes gens combien l'art est difficile, & combien il demande d'application & d'étude. Chaque mot qu'on emploie doit être jugé avec réflexion, & pesé avec scrupule. Les Poëtes s'y accoutument & parviennent quelquefois, malgré la contrainte de leur art, à être plus exacts que les plus fameux écrivains en prose. Racine, Despréaux, Moliere, Quinault, la Fontaine même, dans ses fables, sont plus exacts & plus rigides observateurs des lois de la langue que Fénelon & Fléchier, & d'autres qui ne sont pas moins célèbres par leur éloquence : la raison est que moins on est contraint, moins on veille sur soi. Il faut s'accoutumer de bonne heure à être clair, exact & précis.

» C'étoit dans ces occasions « (ici

commence le courant d'idées le plus rapide, le plus preſſé, le plus majeſtueux, le plus ſoutenu, le plus varié, le plus riche, le plus brillant qu'il y ait dans toute l'Éloquence françoiſe ; » c'étoit en ces occaſions que M. » de Turenne ſe dépouilloit de lui-» même, renvoyoit toute la gloire à » celui à qui ſeul elle appartenoit lé-» gitimement. S'il marche, il recon-» noît que c'eſt Dieu qui le conduit » & qui le guide ; s'il défend les pla-» ces, il ſait qu'on les défend en vain, » ſi Dieu ne les garde : s'il ſe retran-» che, il lui ſemble que c'eſt Dieu » qui lui fait un rempart, pour le » mettre à couvert de toute inſulte : » s'il combat, il ſait d'où il tire toute » ſa force : & s'il triomphe, il croit » voir dans le ciel une main inviſi-» ble qui le couronne. Rapportant ainſi » toutes les graces qu'il reçoit à leur » origine, il en attire de nouvelles. » Il ne compte plus les ennemis qui » l'environnent, & ſans s'étonner de » leur nombre ou de leur puiſſance,

» coûter une vie, que chacun de nous » eût voulu racheter de la sienne pro- » pre, & tout ce que nous pouvions » gagner ne valoit pas ce que nous » allions perdre. O Dieu terrible ! » mais juste en vos conseils sur les » enfans des hommes, vous disposez » & des vainqueurs & des victoires... » Vous immolez à votre grandeur de » grandes victimes, & vous frappez » quand il vous plaît, ces têtes illus- » tres que vous avez tant de fois cou- » ronnées. « Après des traits si forts & si sublimes, l'Orateur ne pouvoit que descendre. Heureusement pour lui qu'il peut & qu'il doit prendre le ton de la douleur abbatue.

» N'attendez pas, Messieurs, que » j'ouvre ici une scène tragique; que » je représente ce grand homme éten- » du sur ses propres trophées; que je » découvre ce corps pâle & sanglant, » auprès duquel fume encore la fou- » dre qui l'a frappé; que je fasse » crier son sang comme celui d'Abel, » & que j'expose à vos yeux les tristes images

» images de la Religion & de la Patrie » éplorées. « L'Orateur préſente ces images en diſant qu'il ne les préſentera pas ; c'eſt la réticence. Il offre trois tableaux peints fortement, qui font voir M. de Turenne étendu, pâle, la foudre fumante à côté de lui, & la France avec la Religion déſolées.

L'imagination va ſe repoſer quelques momens dans les réflexions triſtes que l'Orateur lui preſente, ſans chaleur & ſans image : « Dans les pertes » médiocres on ſurprend ainſi la pitié » des auditeurs, & par des diſcours » étudiés, on tire au moins de leurs » yeux quelques larmes vaines & for- » cées. Mais on décrit, &c. «

Après cette eſpèce de ſilence cauſé par l'abattement & la douleur, l'Orateur revient aux détails de ce qui ſuivit la mort de M. de Turenne. Les phraſes ſeront courtes d'abord, les nombres multipliés offriront des repos fréquens, dont il ſemble qu'on a beſoin dans la douleur extrême, qui laiſſe tomber ſes mots. Inſenſiblement

enfans des hommes qui eſt un vers ; l'alluſion du ſang d'Abel qui n'eſt pas juſte, parce que M. de Turenne n'a point été aſſaſſiné ; *on décrit ſans art une mort qu'on pleure ſans feinte*, penſée trop recherchée & trop jolie dans un moment ſi triſte ; peut-être auſſi qu'on ne peut pas dire *regretter le préſent.*

Nous bornons ici notre examen, qui ſeroit de beaucoup trop long, ſi nous n'avions conſulté que l'amuſement & non l'inſtruction du jeune lecteur. Il falloit non-ſeulement obſerver l'art, mais le préſenter pluſieurs fois dans des exemples différens, afin d'en conſtater la pratique.

On a vu dans cette Oraiſon 1°. une ſuite de choſes ou de faits qui forment un tiſſu ſerré & continu depuis le commencement juſqu'à la fin : c'eſt l'ordre même de la nature qui fait celui du diſcours. L'Orateur parle de la noble origine, de l'éducation, des actions, de la vie & de la mort de ſon héros, & il peint ces parties avec tous

les détails & toutes les circonſtances qui peuvent en relever l'éclat.

2°. Les idées, qui ſont par-tout claires & diſtinctes ; par tout revêtues d'expreſſions juſtes, ſouvent riches & brillantes, parce qu'elles ſont en images ; ſouvent touchantes, parce qu'elles ſont tournées en ſentiment par les figures ; preſque toujours vives, parce qu'elles ſont courtes & préciſes, & qu'elles ſont enchaſſées dans des nombres qui les emportent ou qui les entraînent.

Elles ſont oratoires, parce que les mêmes idées ſont développées, amplifiées, préſentées pluſieurs fois ſous des faces différentes ; elles ſont agréables enfin, parce qu'elles ſont toutes naturelles, ſortant du ſujet, s'engendrant les unes des autres, & qu'elles ſont rendues par des ſons, par des mots, par des finales ſonores, douces, ſouvent imitatives. Enfin il regne par-tout un eſprit de religion & de piété, qui ajouté à la vertu & au talent de l'Orateur, embellit toute ſa compoſition, & don-

ne un nouveau poids & un nouveau charme à ſon autorité. Nous n'avons point en françois, ni peut-être ailleurs, un diſcours entier qui ſoit d'une éloquence plus fleurie, plus riche, plus ingénieuſe, plus aimable. Cependant l'ouvrage n'eſt point parfait. Il y a une continuité de beautés dans des genres & des eſpèces peu différentes qui le rendent monotone. L'antithèſe y brille par tout. C'eſt un écho perpétuel d'idées qui ſe répondent, & qui ſe choquent pour ſe donner plus d'éclat. L'éloge funèbre eſt un jour de triomphe pour la vertu ; c'eſt un chemin qui doit être ſemé de fleurs, on le ſait ; mais il y a en tout des bornes, les larmes ne ſe mêlent point avec les jeux d'eſprit. M. Fléchier a aſſujetti ſon ſujet à ſa manière. Les grands peintres ne doivent point avoir d'autre manière que celle qui appartient non-ſeulement au ſujet qu'ils traitent, mais à chaque objet qui ſe trouve dans le ſujet. Un autre défaut moins conſidérable, qui peut-être ſuit

de l'autre, c'eſt l'affectation des nombres : ils ſont trop brillans, trop gradués & trop fréquens. Les nombres ſont le luxe de l'éloquence. Si on les emploie ſans diſcrétion, ils éteignent le feu de l'action, la ſenſibilité de l'acteur, & détruiſent entièrement l'air & le ton de vérité (*a*). Si on les pardonne ici à M. Fléchier, c'eſt parce que ſon ſujet étoit ſurabondant en richeſſes, & qu'il pouvoit y prodiguer tous les tréſors de l'art & du génie.

(*a*) *Si enim ſemper utare, cum ſatietatem affert, tum detrahit actionis dolorem, auferet humanum ſenſum actoris, tollit funditus veritatem & fidem.* Cicer. Orat. 62.

CHAPITRE XI.

Exemple du ſtyle grave & auſtère.

LA deſcription que nous allons donner de ce ſtyle, eſt tirée du même auteur que celle du ſtyle fleuri. Nous ne ferons preſque que le traduire.

Dans le ſtyle grave & auſtère, tous les mots ſont comme établis ſur une baſe large & ſolide, qui eſt la penſée. On diroit qu'ils ſont détachés les uns des autres pour être plus apparens, comme ces rochers dont les pointes paroiſſent dans le lointain. Les voyelles & les conſonnes s'entrechoquent ſouvent & ſe repouſſent; on peut les comparer à ces pierres brutes & non taillées, qu'on jette dans les fondemens des grands édifices. Il marche à grands pas; il uſe de mots longs & lourds, & ne craint rien tant que les ſyllabes légères, qu'il n'emploie que faute d'autres. Voilà ce qu'il fait pour

les mots. Il a le même ſyſtême pour les phraſes ; il ne prend que des nombres forts & vigoureux ; ne s'embarraſſant jamais qu'ils ſoient égaux ou ſymmétriques, ou gradués, pourvu qu'ils ſoient naturels & libres, plus propres à frapper un grand coup, qu'à plaire. Peu attentif à la marche cadencée des périodes, il n'uſe d'elles que par hazard, & parce qu'elles ſe ſont faites d'elles-mêmes. On ne le verra point ajouter des mots pour arrondir la phraſe, & rendre le nombre complet. Point de ces chutes brillantes qui attirent les applaudiſſemens ; point de figures trop ſoutenues, point de tranſitions ménagées, peu de liaiſons, point de fleurs : nulle friſure : ſouvent âpre, eſcarpé, hériſſé, informe, ne ſe parant jamais que de ſa franchiſe, de ſa fierté & de ſa liberté. Ainſi parle Denys d'Halicarnaſſe.

Le lecteur en liſant ce tableau a penſé plus d'une fois à M. Boſſuet, qui en effet eſt celui de nos Orateurs qui approcha le plus de ce caractère. Nous n'en

citerons que deux ou trois morceaux assez courts, qui aideront infiniment à rendre nettes & distinctes les idées qu'on doit avoir des différens genres d'Éloquence.

Voici comment il peint le pouvoir de la mort sur les grandeurs humaines : » La voilà, malgré ce grand » cœur, cette princesse si admirée & » si chérie « (Mᵉ Henriette-Anne d'Angleterre, Duchesse d'Orléans) » la voilà telle que la mort nous l'a » faite : encore ce reste tel quel, va- » t-il disparoître : cette ombre de » gloire va s'évanouir, & nous l'al- » lons voir dépouillée même de cette » triste décoration. Elle va descendre » à ces sombres lieux, à ces demeu- » res souterraines, pour y dormir » dans la poussière avec les grands de » la terre, comme parle Job ; avec » ces rois & ces princes anéantis, » parmi lesquels à peine peut-on la » placer, tant les rangs y sont pressés, » tant la mort est prompte à remplir » ces places. Mais ici notre imagina-

» tion nous abuſe encore ; la mort
» ne nous laiſſe pas aſſez de corps
» pour occuper quelque place, & on
» ne voit là que des tombeaux qui
» faſſent quelque figure. Notre chair
» change bientôt de nature, notre
» corps prend un autre nom, même
» celui de *cadavre*, dit Tertullien,
» parce qu'il nous montre encore quel-
» que forme humaine, ne lui de-
» meure pas long-tems ; il devient
» un je ne ſais quoi, qui n'a plus de
» nom dans aucune langue ; tant il
» eſt vrai que tout meurt en lui, juſ-
» qu'à ces termes funèbres par leſ-
» quels on exprimoit ſes malheureux
» reſtes.... Mais quoi, Meſſieurs,
» tout eſt-il donc déſeſpéré pour nous ?
» Dieu qui foudroie toutes nos gran-
» deurs juſqu'à les réduire en poudre,
» ne nous laiſſe-t-il aucune eſpéran-
» ce ? Lui, aux yeux de qui rien ne
» ſe perd, & qui ſuit (*a*) toutes les
» parcelles de nos corps, en quelque
» endroit écarté du monde que la cor-

(*a*) Image ſublime.

» ruption ou le hazard les jette, ver-
» ra-t-il périr ſans reſſource ce qu'il
» a fait capable de le connoître & de
» l'aimer ? Ici un nouvel ordre de
» choſes ſe preſente à moi : les om-
» bres de la mort ſe diſſipent, *les voies*
» *me ſont ouvertes à la véritable vie* «.
N'eſt-ce pas là ce qu'on appelle un ſtyle robuſte & nerveux ? L'oreille reſſent une certaine âpreté qui pourtant ne lui déplait point. Les ſons n'ont point été choiſis ni aſſortis entr'eux : *Malgré ce grand cœur* eſt dur : *cette princeſſe ſi* eſt ſifflant : *ſi admirée & ſi*, hiatus ou choc de voyelles ; *la voilà telle que la mort nous l'a faite*, phraſe dure, & ſéchement terminée. Encore *ce reſte tel quel va-t-il, diſſ.* voilà les pointes de rochers dont parle Denys d'Halicarnaſſe. *De cette triſte décoration*, n'eſt guères moins auſtère. Que dira-t-on de cette finale aride, *comme parle Job* ? Et de ces *p* multipliés, *parmi leſquels à peine peut on les placer, tant la mort eſt prompte à remplir ces places.* Ailleurs ce ſont les *q* qui do-

minent, pas assez de *corps pour occuper quelque place*, & on *ne voit là* que *des tombeaux qui fassent quelque figure.*

Les mots & les phrases ne présentent point plus d'art ni de soin que les sons, on a pu le remarquer. M. Bossuet est satisfait, pourvu que son idée soit rendue ; *la voilà telle que la mort nous l'a faite*, est une phrase commune ; *tel quel* ne semble pas du style soutenu ; *à peine peut on* est un tour très-familier ; *faire quelque figure* ne l'est pas moins ; *un je ne sais quoi* n'a pas plus de noblesse. Tout est simple, naturel, quelquefois même un peu antique. On ne voit point d'idées concertées, point de pensées artistement graduées, point de nombres croissans, point de figures soutenues avec art. Si quelquefois il y en a, c'est la nature seule qui a ramené les idées.

» *Nous mourons tous*, disoit » cette femme, dont l'Ecriture a loué » la prudence au second livre des » Rois, (cette citation est encore un

» rocher au milieu de la penſée) & » *nous allons ſans ceſſe au tombeau*, » *ainſi que des eaux qui ſe perdent* » *ſans retour*. En effet, nous reſſem- » blons tous à des eaux courantes. De » quelque ſuperbe diſtinction que ſe » flattent les hommes, ils ont tous » une même origine, & cette origi- » ne eſt petite, (quelle chute ! elle » contraſte cependant avec ſuperbe diſ- » tinction). Leurs années ſe pouſſent » ſucceſſivement comme des flots ; ils » ne ceſſent de s'écouler (les flots) » *tant qu'enfin après avoir fait un peu* » *plus* de bruit (phraſe commune & » négligée) & traverſé *un peu plus* de » pays les uns que les autres, ils vont » tous enſemble (également) ſe con- » fondre dans un abyme, où l'on ne » reconnoît plus ni princes, ni rois (ce » ne ſont plus les flots) ni toutes ces » autres qualités (titres) ſuperbes qui » diſtinguent les hommes ; de même » que ces fleuves tant vantés demeu- » rent ſans nom & ſans gloire, mêlés » dans l'Océan avec les rivieres les

» plus inconnues «. Il faut juger ce tableau par la grandeur & la force, & non par la correction des traits. L'Orateur eſt plus occupé des objets qui le rempliſſent que de la manière de les rendre. C'eſt le ſtyle des Catons, de Marius, c'eſt celui de Corneille, plein d'inexactitude & de traits ſublimes.

Voici le portrait de Cromwel : (*a*).
» Que ſi vous me demandez comment
» tant de factions oppoſées, & tant de
» ſectes incompatibles qui ſe devoient
» apparemment (ſelon toute apparen-
» ce) détruire les unes les autres, ont
» pu ſi opiniâtrément conſpirer enſem-
» ble contre le trône royal, vous l'al-
» lez apprendre «.

» Un homme s'eſt rencontré d'une
» profondeur d'eſprit incroyable, hy-
» pocrite rafiné autant qu'habile po-
» litique, capable de tout entrepren-
» dre & de tout cacher, également ac-
» tif & infatigable dans la paix &
» dans la guerre, qui ne laiſſoit rien à
» la fortune de ce qu'il pouvoit lui.

(*a*) Oraiſon fun. de la Reine d'Angleterre.

» ôter par conſeil & par prévoyance. « (M. Fléchier a dit *de ce que le conſeil & la prudence pouvoient lui ôter ;* ce qui anime ces deux vertus, & les fait contraſter agréablement avec la fortune ; le grand Boſſuet ne vouloit point de ces agrémens) » mais au reſte » ſi vigilant & ſi prêt à tout « (*prêt à tout* ſignifie pluiôt une diſpoſition de l'ame qui attend le malheur ſans crainte, qu'une attention de l'eſprit qui ne peut être ni ſurpriſe ni prévenue) » qu'il » n'a jamais manqué les occaſions » qu'elle lui a préſentées. Enfin un de » ces eſprits remuans & audacieux, » qui ſemblent être nés pour changer » le monde.... Il fut donné à celui-» ci de tromper les peuples, & de pré-» valoir contre les rois. « C'eſt la ſeule antithèſe marquée de tout ce portrait. Un Orateur qui n'eût été qu'ingénieux, l'auroit rendu étincellant d'un bout à l'autre, & l'eût fait une fois plus long en doublant le nombre des traits par les oppoſitions d'idées & de mots antithétiques.

Quelques pages auparavant, il avoit découvert les causes des révolutions que l'Angleterre essuya sous la domination de Cromwel. » Si (l'esprit d'in-» docilité & d'indépendance) s'est » montré tout entier à l'Angleterre, » & si sa malignité s'y est déclarée sans » réserve, les rois en ont souffert; » mais aussi les rois en ont été cause: » ils ont trop fait sentir aux peuples » que l'ancienne religion se pouvoit » changer. Les sujets ont cessé d'en » révérer les maximes, quand ils les » ont vu céder aux passions & aux in-» térêts de leurs princes; ces ter-» res trop remuées, & devenues in-» capables de consistance, sont tom-» bées de toutes parts, & n'ont fait » voir que d'effroyables précipices. » J'appelle ainsi tant d'erreurs témé-» raires & extravagantes qu'on voyoit » paroître tous les jours. Ne croyez » pas que ce soit seulement la querel-» le de l'Episcopat, ou quelques chi-» canes sur la liturgie Anglicane qui » ait ému les communes... Quelque

» chose de plus violent se remuoit » dans le fonds des cœurs : c'étoit un » dégoût secret de tout ce qui a de » l'autorité, & une démangeaison d'in» nover sans fin, après qu'on en a vu » le premier exemple «. Le parallèle de l'éloquence de Fléchier & de celle de Bossuet peut se faire en deux mots ; l'une est belle & parée comme Hélène, l'autre est nerveuse & armée comme Hercule.

Entre ces deux genres il est aisé de concevoir qu'il y a plusieurs milieux, selon qu'on approche plus ou moins de l'un ou de l'autre extrême. L'Orateur parfait est celui qui prend dans la composition toutes les nuances de son sujet ; il ne s'occupe point dans son enthousiasme d'éviter les syllabes dures, ni les baillemens de voyelles, ni les chocs de consonnes ; il n'étudie point l'art des chûtes finales, ni la gradation symmétrique des nombres ; il écrit avec feu, avec force, avec rapidité, semblable à une source abondante qui jette ses flots. Ce ne sera que

quand il reviendra ſur ſa production qu'il s'occupera de ces attentions menues. C'eſt alors qu'il ſonge à corriger les fautes, qu'il écarte les équivoques, qu'il éclaircit les obſcurités, qu'il retranche les longueurs, qu'il rectifie les inégalités, qu'il enleve les impropriétés & les incorrections. Quelquefois même il fait plus : il ſupprime des beautés qui auroient trop d'éclat : il réduit une comparaiſon en métaphore pour ſerrer le ſtyle ; il abbat un grand mot, il efface une image, il ôte une figure, il tronque une période, un nombre, une ſymmétrie pour paroître plus vrai, & réveiller l'oreille par un écart ou une chûte précipitée ; il laiſſe même des inexactitudes légères qui pourront ſervir de pâture à la critique, mais qui n'arrêteront point les gens de goût. Pourquoi ? Parce qu'il ſait que le ſublime de tout art imitateur, eſt de diſparoître entièrement pour ne laiſſer voir que la nature, qui ſeule a le droit de toucher, de plaire, de perſuader.

CHAPITRE XII.

Quelques observations sur la manière de se former le style.

NOUS terminerons cette section en disant un mot de la manière dont on peut se former le style.

On sait qu'il faut premièrement lire beaucoup, & les meilleurs écrivains : secondement écrire soi-même ; Cicéron a dit que la plume étoit le meilleur maître en ce genre : *stylus optimus dicendi magister* : troisièmement, imiter. Je ne m'arrêterai que sur ce dernier article.

Il semble que la manière dont on s'y prend pour former le style par l'imitation, ne peut produire que très-peu d'effet. On propose au jeune écrivain un morceau de Cicéron, ou de tel autre auteur fameux, dont on veut qu'il transporte le tour & la construction sur une autre pensée qu'on lui

donne à habiller. Mais cette penſée eſt différente de celle de Cicéron, par conſéquent elle ſera habillée ſur une autre meſure que la ſienne propre. On voit tout d'un coup ce qui doit en réſulter,

On a obſervé que toutes les fois que les jeunes gens imitent, ils défigurent leur propre ouvrage plutôt que de l'enrichir. Ils prennent toujours trop, ou trop peu de leur modèle. Rarement ils ont l'eſtomac aſſez bon pour faire comme l'abeille qui tire de la roſe, des lis, du thim, un ſuc dont elle compoſe un autre ſuc tout différent de celui qu'elle a tiré. Les imitateurs maladroits, rendent le thim, les lis, la roſe, tels qu'ils les ont trouvés, avec cette ſeule différence, que ces fleurs ont été flétries en paſſant par leurs mains.

A la bonne heure, s'il s'agit de leur montrer le tour grammatical, qu'on leur préſente une eſpèce de moule, pour dreſſer leur phraſe : qu'à l'imitation de celle-ci, par exemple : *Ad ri-*

vum eumdem lupus & agnus venerant ſiti compulſi : » Le loup & l'agneau » preſſés par la ſoif étoient venus au » même ruiſſeau «, on leur propoſe cette autre : Le frere & la ſœur preſſés par l'amour s'étoient approchés de leur pere : *Ad patrem ſuum frater & ſoror venerant amore compulſi.* Ces opérations ſe pratiquent avec beaucoup de ſuccès, & font ſentir parfaitement le caractère des deux langues.

Mais quand il s'agit d'écrire un morceau de quelque étendue, de l'écrire auſſi bien qu'il peut être écrit, dans le ſtyle & le ton qui lui conviennent; ſi on veut y arriver par le ſecours de l'imitation, voici ce ſemble de quelle manière on peut procéder.

Avant que de commencer un concert, les muſiciens montent chacun leur inſtrument ſur un même ton, qu'ils prennent d'un inſtrument ſûr & invariable par lui même.

Avant que de prendre la plume, l'écrivain imitateur doit de même

choisir un modèle certain, & le prendre préciſément dans le genre où il veut travailler lui-même. S'il s'agit d'une oraiſon latine, il ne lira ni Salluſte, ni Tite-Live, encore moins Plaute & Térence. Il ne lira pas même les livres philoſophiques de Cicéron, ni ceux qui concernent la rhétorique, encore moins ſes lettres; mais il lira ſes oraiſons, & ſur-tout celles qui ſont dans le même genre que celui qu'il veut traiter. Ce ſera ſon diſcours pour Marcellus, pour la loi Manilienne, pour Ligarius, &c. s'il s'agit de louer. Il prendra les Verrines, les Catilinaires, les Philippiques, &c. s'il s'agit de blâmer. Si j'avois à compoſer un poëme héroïque, je m'attacherois à la lecture ſeule de Virgile, non dans ſes Paſtorales, ni dans ſes Géorgiques; mais dans les endroits de ſon Enéide qui auroient le plus de rapport à mon ſujet; & après avoir écouté quelque tems le ſon de ſa trompette, après m'être rempli l'oreille de ſes accords, quand je me ſentirois échauffé par ſon

génie ; alors je m'élancerois pour chanter les combats. Chaque fois que je reviendrois à mon ouvrage, je me préparerois au travail par la même précaution ; & s'il arrivoit que l'oracle fût ſourd à ma demande, que je n'entendiſſe point ſa voix, j'attendrois un moment plus favorable. Virgile par ce moyen ſeroit ſeul mon Apollon & mon Ariſtarque, mon génie & mon juge.

Quand mon ouvrage ſeroit achevé, & qu'il ne s'agiroit plus que de le polir, allant ſans ceſſe au modèle, & revenant de même à mon travail, j'eſſayerois ſi l'impreſſion ſeroit continue en paſſant de l'un à l'autre. Quelle ſatisfaction ſi du moins en quelques endroits je retrouvois le même nerf, la même dignité, la même naïveté, la même harmonie ! On prend inſenſiblement les mœurs de ceux avec qui on vit. Cela ſe fait même ſans qu'on s'en apperçoive. Qu'arrivera-t-il ſi on tâche, ſi on s'efforce de reſſembler ?

Quiconque lit dans l'intention d'imiter,

miter, doit pendant quelques jours se donner tout entier à l'auteur qu'il veut imiter. Il doit observer exactement ses pensées, ses expressions, ses tours; revenir sur les mêmes endroits, s'y arrêter, tâcher d'en exprimer le suc. Il ne se contentera pas d'avoir lû; il prononcera à haute voix; il chantera les vers, il déclamera la prose; il entrera dans la passion; il s'échauffera. Voilà le moment des muses. Il est tems alors de prendre la palette & les pinceaux. S'il arrive que la mémoire fournisse au génie des expressions étrangeres au modèle qu'on suit, elles seront entraînées par le courant général, & prendront la même direction que le reste. Ce ne sera pas un style rapetassé de lambeaux de toutes couleurs : on n'y verra point de périodes bigarrées d'Horace, de Juvénal, de Cicéron. L'imitation d'un seul modèle réduira tout à la même forme, & rendra l'ouvrage, quant à l'élocution, aussi parfait qu'il peut l'être, eu égard au talent de l'auteur.

SECTION QUATRIEME.

DE LA PRONONCIATION.

COMME notre travail a pour objet principal les jeunes gens, on me permettra de leur préſenter ici quelques obſervations, pour leur aider à ſe montrer convenablement dans leurs exercices publics. Ce qu'ils diſent n'étant point ordinairement de leur propre fonds; il eſt de leur intérêt de ſe faire honneur par la maniere de le dire, en faiſant voir qu'ils ſentent eux-mêmes, & qu'ils comprennent ce qu'ils diſent.

CHAPITRE I.

De la Prononciation des jeunes Gens dans les exercices publics.

LA premiere choſe que les Jeunes-gens ont à obſerver, eſt que leur prononciation ſoit nette. Pour cela, il faut parler doucement, diſtinguer les ſons, ſoutenir les finales, ſéparer les mots, les ſyllabes, quelquefois même certaines lettres qui pourroient ſe confondre, ou produire par le choc un mauvais ſon : s'arrêter aux points & aux virgules, & par-tout où le ſens & la netteté l'exigent. La prononciation eſt au diſcours, ce que l'impreſſion eſt à la lecture. Un ouvrage élégamment imprimé, ſur beau papier, exactement ponctué, juſtement eſpacé dans les lignes & dans les mots, acquiert un nouveau mérite. Il ſéduit les yeux. De même on entend avec plaiſir une prononciation nette, qui porte à l'oreille

les mots, ſans confuſion, ſans embarras : l'eſprit en voit mieux l'ordre & le détail des penſées.

2°. Que la prononciation ſoit aiſée & coulante. Dès que l'Orateur peine, l'Auditeur eſt gêné. Il vaudroit mieux faire quelque faute en galant homme, que d'être ſcrupuleux en pédant.

3°. Ce n'eſt point aſſez que la prononciation ſoit exacte & aiſée, (c'eſt déja un grand point, & aſſez rare dans la Jeuneſſe françoiſe) il faut encore prendre le ton convenable à ce qu'on dit. Comme ces tons varient à l'infini, il eſt très-difficile d'en marquer les différences, & d'en donner des régles. Cependant il ſemble qu'on peut les réduire à trois eſpéces : le ton familier, le ſoutenu, & un troiſiéme, qui tient le milieu entre les deux, & que pour cela, on peut appeller ton *moyen*.

Le ton familier eſt celui de la converſation ordinaire. Il n'eſt ni chantant, ni monotone. Il conſiſte dans des inflexions douces & ſimples. Il eſt

plus facile de l'apprendre par imitation, en choiſiſſant quelque modèle, que par régles. J'ai dit *en choiſiſſant un modéle*, car il y a un certain choix à faire : il y a le familier des honnêtes gens : & il ne ſeroit pas ſûr de faire parler les Jeunes-gens comme ils parlent avec ceux de leur âge.

Le ton ſoutenu eſt celui qu'on emploie dans la déclamation des diſcours graves, ou lorſqu'on lit des ouvrages très-ſérieux. La voix eſt toujours pleine, les ſyllabes prononcées avec une ſorte de mélodie demi-chantante : on ne varie les inflexions qu'avec dignité.

Le ton moyen a un peu plus d'apprêt que le familier, & un peu moins que le ſoutenu. Ces trois eſpéces de tons ont chacun leurs degrés, ou il y a du plus ou du moins, ſelon les ſujets, les acteurs, les auditeurs, & les lieux.

Il ſemble qu'on doit dire, dans un exercice public, d'un ton familier toutes les définitions, les remarques, les réflexions, les récits : c'eſt un entretien littéraire.

D'un ton un peu plus élevé, toutes les citations, soit en vers, soit en prose, quand elles ne seront point dans le genre noble ; quand ce sera, par exemple, quelque morceau de Dissertations, ou de Comédies, ou un Apologue : car on ne dira pas du même ton, *la Cigale* ou *la Grenouille*, & les remarques qui seront faites sur cette fable. Celles-ci seront dites d'un ton plus uni, plus négligé. La Fable se sentira un peu de l'art, on lui donnera un air plus gracieux, plus riant.

Enfin, on dira d'un ton soutenu, les morceaux d'Oraisons ou de haute Poësie. Je mets ici la haute Poësie avec l'Oraison, quoiqu'elle ait encore un degré au-dessus. On doit chanter les vers & non les lire. Ainsi on dira d'un ton noble : *Turenne meurt, tout se confond : la Paix s'éloigne : la Victoire se lasse :* mais ce ton sera plus grand encore quand on dira :

Mânes des grands Bourbons, brillans foudres de guerre,
Qui fûtes & l'exemple & l'effroi de la terre, &c.

Ce ton ſoutenu conſiſte principalement, au moins pour les Jeunes-gens, 1°, à baiſſer la voix au commencement de chaque période. Il eſt d'obſervation qu'on ne manque jamais de remonter inſenſiblement au ton qu'on a quitté. Cela fait une variété qui termine les phraſes, & dont il n'eſt pas difficile à l'oreille de ſe contenter. Peut-être même qu'il ſeroit ridicule d'en demander davantage dans un exercice. Veut-on qu'un enfant faſſe tour-à-tour mille rôles différens; qu'il ſe plie à mille caractères qu'on lui fait paſſer dans la mémoire? Qu'il déclame comme Bourdaloue, & qu'une ligne après il faſſe le Criſpin? Il conſiſte 2°, à prononcer d'un ton d'intérêt: c'eſt-à-dire, en appuyant ſur certaines ſyllabes, pour faire ſortir l'ame & exprimer la verve: 3° à faire ſentir la rime, ſur-tout la féminine, dans la haute poëſie, ſans néanmoins s'arrêter qu'aux points & aux virgules. Car c'eſt une faute de s'arrêter à la rime quand le ſens ne l'exige point.

Quant au Geſte, on croit communément que faire des geſtes, c'eſt remuer, ſur-tout les mains. Faire des geſtes, c'eſt montrer par le maintien ou le mouvement du corps, qu'on ſent, ou qu'on penſe. C'eſt un langage qui ne s'adreſſe qu'aux yeux. Au lieu que les mots & les tons s'adreſſent aux oreilles.

Il ſeroit auſſi ridicule de demander aux enfans les grands geſtes, que les tons paſſionnés de la chaire ou du théâtre. Qu'ils ſe tiennent bien, qu'ils aient un air gracieux & conforme à ce qu'ils diſent, qu'ils paroiſſent ſentir, c'eſt aſſez. S'ils font quelque mouvement des mains, que ce ſoit des naiſſances de geſtes, plutôt que des geſtes formés. Ils n'en plairont pas moins. Ils auront l'air d'être retenus par une certaine honte qui, à leur âge, fait une grande partie des graces.

Pour leur occuper les yeux, il faut leur faire imaginer les perſonnes à qui ils ſont cenſés parler, leur ſituation, leur attention. Par exemple, s'ils ré-

sent la fable du Chêne & du Roseau, & que ce soit le Chêne qui parle, il faut leur faire imaginer un Roseau, qui écoute, dans un lieu, vers lequel leurs yeux, & le peu de gestes qu'ils feront, puissent se porter.

Pour les mains, comme elles les embarrassent fort, la gauche, sur-tout, qu'on leur donne d'abord un livre, un papier roulé, un dos de chaise qui les cache à moitié & leur ôte une partie de leur embarras; cela vaut mieux qu'un bras qui fait la pagode, avec une monotonie dégoutante. Dans les choses qui doivent se faire avec goût, le premier point est de mettre l'acteur à son aise. Il y a des caractères plus souples les uns que les autres: on voit des enfans qui ont des graces dès le berceau. D'autres, au contraire, sont gauches dans tous leurs mouvemens. Les premiers n'ont presque pas besoin de maîtres: il suffit de leur montrer le chemin & de les laisser aller à cette aimable liberté, qu'une autorité sombre ne manqueroit pas d'éteindre. Quant

aux autres, ſi on leur donne des leçons, il faut qu'elles ſoient toujours gaies & riantes. Il n'y a guère qu'une mere tendre & ſenſée qui puiſſe heureuſement corriger ce défaut; ou ſi un autre l'entreprend, il faut qu'il en preme les ſentimens.

J'oublois de dire qu'il faut bien ſe garder de laiſſer faire d'eux-mêmes aux Jeunes gens les premiers eſſais. Ils prendroient des habitudes qu'il ſeroit preſque impoſſible de réformer. Il faut leur donner l'exemple, & dire devant eux comme on veut qu'ils diſent: leur répéter pluſieurs fois les tons, les airs de tête, &c. puis les engager à s'eſſayer ſur le champ. S'ils n'oſent le faire en préſence de leurs maîtres, il faut leur dire de s'exercer ſeuls, vis-à-vis d'un miroir. Là, ils s'écouteront, ſe regarderont, s'approuveront, ſe blâmeront à leur aiſe, & pour peu qu'ils aient un commencement de ſens & de goût, ils ſauront bien retrouver les geſtes du modéle, ou les remplacer. Après cela, ils reparoîtront avec plus

de confiance, & par conſéquent avec plus de ſuccès. Les hommes ſont hommes à tout âge. Il faut toujours reſpecter leur amour propre devant les autres : *Hæc omnia magis monitoris non fatui, quàm magiſtri eruditi.*

CHAPITRE II.

Importance de la Prononciation Oratoire.

MAINTENANT on me permettra d'adreſſer ici un mot aux Orateurs, & de leur faire ſentir la liaiſon qu'il y a entre l'élocution du geſte & du ton de voix, & celle des mots ; & de quelle importance il eſt que les mots, les tons de voix, les geſtes ſoient parfaitement d'accord dans celui qui parle.

Notre objet ici n'eſt nullement de donner des régles. Nous nous bornerons à un ſeul point : c'eſt de faire entrevoir au moins l'étendue & le nombre des choſes que comprend l'art

de déclamer ; afin que ſi quelqu'un s'aviſoit de l'étudier pour ſon propre uſage, il connût à-peu-près ſon objet. Nous conviendrons même, ſi on veut, que chacun doit preſque être ſon propre maître dans ce genre, & que les avis donnés, ſur-tout par écrit, ſont, pour ainſi dire, en pure perte.

Les Anciens avoient ſur les geſtes & ſur les tons de voix une collection de préceptes qui faiſoit un Art, & qui ſervoit de régle à ceux qui devoient parler en public. Ils croyoient même que cette partie étoit une des plus conſidérables de l'art de perſuader & de toucher.

Pour nous, nous avons cru qu'il étoit plus court de croire & de dire ſans ceſſe, qu'il faut s'abandonner à l'inſtinct dans la déclamation, qu'il n'y a point de régles pour cette partie, & que, ſi on vouloit s'aviſer d'y en mettre, ce ſeroit un moyen infaillible de détruire la nature, ou au moins de la gâter. Si ce raiſonnement étoit juſte, il ne faudroit point de régles non plus

pour l'élocution ; parce que l'élocution naturelle eſt toujours celle qui a le plus de charmes & le plus de forces. Il en ſeroit de même de tous les autres arts, dont l'objet eſt de régler, de polir, de fortifier les facultés naturelles, pour les porter plus ſûrement à leurs fins.

Tout le monde a entendu parler des défis que ſe faiſoient entr'eux Cicéron & Roſcius. L'Orateur exprimoit une penſée par des mots. Le Comédien ſur le champ l'exprimoit par des geſtes. L'Orateur changeoit les mots, en laiſſant la penſée : le Comédien changeoit les geſtes, & rendoit encore la penſée. Voilà donc deux moyens de s'exprimer, qui ſe ſuffiſent à eux-mêmes pour repréſenter les penſées, la parole & le geſte.

Les Pantomimes repréſentoient des piéces entieres avec le ſeul geſte. Ils en faiſoient un diſcours ſuivi, que les ſpectateurs écoutoient pendant pluſieurs heures. Qu'eût-ce été, s'ils euſſent encore employé l'autre partie de

la déclamation, qui eſt le ton de voix?

La Muſique qui n'a pour elle que cette derniere expreſſion, exprime par ce langage une infinité de choſes. Elle peint la joie, la triſteſſe, la langueur. Elle imite la force, la foibleſſe, la fierté, un orage, la terre qui mugit. Elle nous échauffe, nous tranſporte, quoiqu'elle ne nous parle que par des ſons. Que ſeroit-ce ſi elle étoit unie au geſte, qui remue l'ame, en paſſant par les yeux, & à la parole, qui ſe porte en même tems à l'eſprit & au cœur?

Démoſthène interrogé quelle étoit la premiere, la plus excellente partie de l'Orateur, répondit, l'action: quelle étoit la ſeconde, l'action encore; la troiſiéme, encore l'action, juſqu'à ce qu'on eût ceſſé de l'interroger: voulant faire entendre par-là que ſans l'action, toutes les autres parties qui compoſent l'Orateur, doivent être comptées pour peu de choſe.

Il l'avoit trop ſenſiblement éprouvé, pour n'en être pas convaincu. Cet Ora-

teur le plus éloquent qui fût jamais, malgré la force de son génie, & la vigueur de son élocution, fut toujours mal accueilli tant qu'il ne sût point l'art de manier ses armes. La leçon que lui donna un Comédien, fut pour lui un trait de feu qui l'éclaira, & qui lui fit voir clairement que sans l'action, les plus belles choses ne sont qu'un cadavre sans vie, plus propre à morfondre l'auditeur, qu'à l'échauffer. Il s'y appliqua donc de toutes ses forces: & les efforts prodigieux qu'il fit, joints à la gloire immortelle qu'il s'est acquise en conséquence, seront une justification plus que suffisante pour ceux qui voudront suivre son exemple, & se livrer tout entiers à l'art de déclamer.

L'étude de cet art ne sert pas seulement aux orateurs, aux acteurs de profession, à tous ceux qui sont obligés de paroître quelquefois en public. Comment, sans lui, quiconque veut lire les bons Auteurs, en pourra-t-il sentir les beautés? Reprenons notre

comparaiſon du cadavre, toute hideuſe qu'elle eſt. Les livres que nous liſons, ne ſont que des ombres vaines, des phantômes vuides de ſang, que le lecteur doit ranimer, s'il veut en retrouver les traits. Il faut qu'il leur prête ſa voix, ſes geſtes : qu'il voie Œdipe ſe frappant le front, & heurlant de douleur : qu'il entende les éclats de Démoſthène : qu'il s'enflamme comme Cicéron contre les Clodius, les Catilina, & qu'il entende autour de lui les auditeurs qui frémiſſent. Sans cela, les plus beaux écrits ne ſont que des figures glacées, des deſſeins ébauchés, demi effacés, des traces légeres d'un pinceau célébre.

Et l'Auteur qui compoſe, comment pourra-t-il animer ſon ſtyle, s'il ne s'imagine dans ſon cabinet apoſtropher le ciel, ouvrir les enfers ? Où prendra-t-il la grace, la force, l'énergie, s'il n'eſſaye, au moins à demi-voix, les tons de la nature ?

Puiſque l'art de déclamer eſt également utile à celui qui compoſe, qui

écrit, qui parle en public ; il eſt au moins raiſonnable de s'arrêter un moment pour voir ce qu'il contient.

CHAPITRE III.

Combien il y a de choſes à conſidérer dans la prononciation Oratoire.

LA Déclamation, ou comme parlent les Rhéteurs, l'action, eſt une ſorte d'éloquence du corps, une expreſſion qui conſiſte dans les geſtes & dans les tons de voix : *Eſt actio quaſi corporis quædam eloquentia, cùm conſtet motu atque voce.*

Cette eſpéce d'élocution a, auſſi-bien que le langage des mots, ſes élémens. Elle a ſa naïveté, ſa richeſſe ; elle a ſon harmonie particuliere avec chaque objet, & générale avec tout le ſujet ; elle a ſa mélodie, ſes nombres, ſes variations, ſa décence ; enfin elle a ſes défauts & ſes excès.

Il y a des tons & des geſtes ſimples dont les autres ſont compoſés. Il y en a qui ſont compoſés plus ou moins, & dont les combinaiſons ſont plus ou moins aiſées. On peut même dire qu'il y a pour le langage d'action, non-ſeulement les périodes & les phraſes, mais les mots, les ſyllabes, les lettres. Mais ce qui eſt très-ſingulier dans ce langage, c'eſt que d'un côté tous les hommes, de quelqu'âge & de quelque condition qu'ils ſoient, en ont l'intelligence; & que d'un autre côté chaque homme en particulier a le ſien qui lui eſt auſſi propre, auſſi perſonnel que ſa propre exiſtence. Oui, nous avons chacun nos geſtes, nos tons, comme nous avons notre extérieur, nos traits, notre taille, notre voix; & nous les avons auſſi différens de ceux des autres hommes, que nous ſommes nous-mêmes différens d'eux, par ce caractère de propriété qui fait que Pierre n'eſt pas Paul, & que Paul n'eſt pas Pierre. Ainſi le langage d'action de Pierre n'eſt nullement celui de

Paul ; celui de Paul n'eſt point celui de Pierre, & quoique fondés ſur des élémens communs, ces deux langages ſont auſſi différens au moins, que la Langue françoiſe, l'Italienne, l'Eſpagnole le ſont de la Latine, dont elles ont tiré la plûpart de leurs mots.

Tout Orateur a donc ſon geſte qui eſt à lui & à lui ſeul. Cette propriété d'expreſſion lui fait parler d'une maniere propre la langue qui appartient à tout le monde, & le met en état de s'exprimer avec une ſorte de nouveauté, en ſe ſervant de mots qui n'ont rien de nouveau. C'eſt ce charme de nouveauté qui nous attache quelquefois à un Prédicateur plutôt qu'à un autre, à cet Acteur plutôt qu'à celui-ci. Donnez les mêmes choſes à dire & le même rôle à jouer à deux hommes différens. L'un nous charme, l'autre nous ennuie. C'eſt que l'un joint au langage des mots un langage d'action qui eſt clair, précis, naïf, & que l'autre n'a que des geſtes vagues, faux, ou d'un ſens peu énergique.

Il y a trois sortes de Gestes : les uns qui représentent par imitation, comme quand on contrefait la démarche de quelqu'un ou ses tons : on peut les nommer *imitatifs*. Il y en a d'autres qui ne font que désigner un lieu, une chose, une personne ; ils sont *indicatifs*. Enfin il y en a qu'on pourroit appeller *affectifs*, parce qu'ils peignent les affections de l'ame, & qu'ils en portent l'impression dans ceux qui les voient.

Le Geste imitatif est plus souvent dans le comique, que dans le tragique. Il n'est pas d'un homme grave & décent de contrefaire les gestes, ni les tons de qui que ce soit ; parce que dans ces imitations il y a toujours quelque trait qui décele le défaut de gravité, & qui avertit de la parodie.

Le Geste indicatif n'exprime que la pensée : il ne fait que montrer l'objet sur lequel il veut que le spectateur porte son attention

Enfin le Geste affectif est le tableau de l'ame. C'est lui qui sert la nature,

quand elle veut ſe développer elle-même, & qu'elle ſe livre toute entiere aux impreſſions qu'elle reçoit. C'eſt ce geſte qui eſt la vie du diſcours, & qui ſeul fait triompher l'Eloquence. Il contient toutes les attitudes du corps & tous ſes mouvemens, ſans nulle exception. Un Orateur en chaire ne doit pas être indifférent, même ſur l'arrangement de ſes pieds qu'on ne voit pas. C'eſt de leur diſpoſition que dépendent ſouvent la fermeté, la nobleſſe, la grace de tout ſon maintien.

Il en eſt de même des Tons de voix, qui ſe nuancent & ſe graduent par les plus petites différences, par les demi-tons, les quarts de tons, quelquefois par des diviſions que le calcul muſical ne ſauroit atteindre. Ordinairement la voix de l'Orateur ſe renferme dans la quinte. Elle n'en ſort que dans les éclats, lorſqu'il s'agit de porter les plus grands coups. C'eſt ce que les Latins appelloient, *vocis contentio.* Que d'art & de ſoin pour ſaiſir

toutes ces différences ! Il y a plus : chaque Orateur a ſa voix qui demande un art particulier, ſoit pour l'adoucir quand elle eſt trop dure, ſoit pour la ſoutenir quand elle eſt foible, pour la redreſſer quand elle eſt fauſſe, pour la modérer quand elle a trop d'éclat.

Enfin il n'y a pas une paſſion, pas un mouvement de chaque paſſion, pas une ſeule partie de ce mouvement, qui n'ait ſon geſte & ſon ton particulier, ſa modulation, ſes degrés de geſtes & de tons : il n'y a aucun homme qui n'ait pour exprimer ce mouvement, ſes geſtes propres, & ſes tons, que j'appelle individuels ; &, ce qui doit encore plus effrayer ceux qui parlent en public, c'eſt qu'il n'y a pas un auditeur, s'il eſt homme, qui ne ſoit en état de ſaiſir cette expreſſion, & d'en ſentir la juſteſſe.

C'eſt même ſur cette facilité de l'Auditeur qu'eſt fondée l'énergie de l'action. Il y a entre l'Orateur & lui une ſympathie, une proportion naturelle, qui fait que l'un ſaiſit vivement

& exactement tout ce qui eſt exprimé par l'extérieur & par les tons de voix de l'autre. Quand nos oreilles & nos yeux ſuivent l'action de celui qui déclame, leurs fonctions s'exercent ſur leur objet naturel. Nous ne perdons rien. C'eſt la nature même qui parle à nos organes ; c'eſt-à-dire, aux facultés qu'elle a faites exprès pour elle-même, & de maniere que ces facultés pûſſent l'entendre & la comprendre quand elle leur parle.

Une Langue, quelqu'énergique, quelque riche qu'elle ſoit en mots & en tours, reſte en une infinité d'occaſions au-deſſous de l'objet qu'elle veut exprimer. Il y a des choſes qu'elle ne rend qu'en partie, qu'avec obſcurité, qu'avec des longueurs. Souvent elle ne fait que deſſiner ce qui devroit être peint, ou même profondément gravé. Un ſeul cri nous émeut juſques dans les entrailles ; tout notre être s'intéreſſe à l'objet dont le reſſort nous emporte & briſe tous les autres liens. Il en eſt de même des geſtes. Un coup

d'œil dit plus vîte & mieux que tous les diſcours. Une attitude, un maintien nous convainc, nous explique à la fois mille choſes que nous débrouillons nous-mêmes avec plaiſir. Combien de ſcènes charmantes qui doivent tout à l'art & au génie de l'acteur, & qui, ſi elles n'avoient que les paroles, ne ſeroient qu'une ébauche à peine dégroſſie ! (a)

Le langage de la déclamation eſt auſſi fécond & auſſi riche qu'il eſt énergique. Il a des expreſſions pour figurer avec les paroles & les tours de quelqu'eſpece qu'ils ſoient. Dans la métaphore, la métonimie, l'antonomaſe, l'hyperbole, le ton, & le geſte ſont plus forts, plus foncés. La répétition, la converſion, la complexion, les différencient dans les commencemens, dans les chûtes, ou dans l'un & dans l'autre. La gradation les fait monter ou deſcendre, la ſubjection

(a) *Acuta exclamatio vocem & fauces vulnerat, eadem ledit auditorem.* Ad Heren. III, 12.

les

les fait concerter en baſſes & en deſſus ; l'antithèſe & la comparaiſon les coupent & les tranchent par des ſymmétries tantôt croiſées, tantôt paralléles, dans un ſens, tantôt direct & naturel, tantôt renverſé. En un mot il n'y a pas une ſeule figure de penſée à laquelle il ne réponde auſſi une figure de geſte & de ton, avec cette ſeule différence que les figures de geſtes & de tons ne ſe tracent point ſur le papier ; au lieu que celles de penſées & de mots ſe préſentent nettement dans des exemples.

La flexibilité des geſtes & des tons qui ſuivent les figures de penſées & de mots, ne ſe trouve pas moins ſenſiblement dans les périodes.

Il y a des périodes ſimples, d'un ſeul membre. Il y en a de compoſées, qui ſont de deux, de trois, de quatre, de cinq, de ſix membres & quelquefois davantage. Il n'y en a pas une qui ne demande un certain ton & une certaine maniere de geſte qui les accompagne depuis le commencement juſqu'à la fin, qui termine les membres par

d'œil dit plus vîte & mieux que tous les discours. Une attitude, un maintien nous convainc, nous explique à la fois mille choses que nous débrouillons nous mêmes avec plaisir. Combien de scènes charmantes qui doivent tout à l'art & au génie de l'acteur, & qui, si elles n'avoient que les paroles, ne seroient qu'une ébauche à peine dégrossie ! (a)

Le langage de la déclamation est aussi fécond & aussi riche qu'il est énergique. Il a des expressions pour figurer avec les paroles & les tours de quelqu'espece qu'ils soient. Dans la métaphore, la métonimie, l'antonomase, l'hyperbole, le ton, & le geste sont plus forts, plus foncés. La répétition, la conversion, la complexion, les différencient dans les commencemens, dans les chûtes, ou dans l'un & dans l'autre. La gradation les fait monter ou descendre, la subjection

(a) *Acuta exclamatio vocem & fauces vulnerat, eadem ledit auditorem.* Ad Heren. III, 12.

les

les fait concerter en baſſes & en deſſus ; l'antithèſe & la comparaiſon les coupent & les tranchent par des ſymmétries tantôt croiſées, tantôt paralléles, dans un ſens, tantôt direct & naturel, tantôt renverſé. En un mot il n'y a pas une ſeule figure de penſée à laquelle il ne réponde auſſi une figure de geſte & de ton, avec cette ſeule différence que les figures de geſtes & de tons ne ſe tracent point ſur le papier ; au lieu que celles de penſées & de mots ſe préſentent nettement dans des exemples.

La flexibilité des geſtes & des tons qui ſuivent les figures de penſées & de mots, ne ſe trouve pas moins ſenſiblement dans les périodes.

Il y a des périodes ſimples, d'un ſeul membre. Il y en a de compoſées, qui ſont de deux, de trois, de quatre, de cinq, de ſix membres & quelquefois davantage. Il n'y en a pas une qui ne demande un certain ton & une certaine maniere de geſte qui les accompagne depuis le commencement juſqu'à la fin, qui termine les membres par

d'œil dit plus vîte & mieux que tous les diſcours. Une attitude, un maintien nous convainc, nous explique à la fois mille choſes que nous débrouillons nous mêmes avec plaiſir. Combien de ſcènes charmantes qui doivent tout à l'art & au génie de l'acteur, & qui, ſi elles n'avoient que les paroles, ne ſeroient qu'une ébauche à peine dégroſſie ! (a)

Le langage de la déclamation eſt auſſi fécond & auſſi riche qu'il eſt énergique. Il a des expreſſions pour figurer avec les paroles & les tours de quelqu'eſpece qu'ils ſoient. Dans la métaphore, la métonimie, l'antonomaſe, l'hyperbole, le ton, & le geſte ſont plus forts, plus foncés. La répétition, la converſion, la complexion, les différencient dans les commencemens, dans les chûtes, ou dans l'un & dans l'autre. La gradation les fait monter ou deſcendre, la ſubjection

(a) *Acuta exclamatio vocem & fauces vulnerat, eadem ledit auditorem.* Ad Heren. III, 12.

les

les fait concerter en baſſes & en deſſus ; l'antithèſe & la comparaiſon les coupent & les tranchent par des ſymmétries tantôt croiſées, tantôt paralléles, dans un ſens, tantôt direct & naturel, tantôt renverſé. En un mot il n'y a pas une ſeule figure de penſée à laquelle il ne réponde auſſi une figure de geſte & de ton, avec cette ſeule différence que les figures de geſtes & de tons ne ſe tracent point ſur le papier ; au lieu que celles de penſées & de mots ſe préſentent nettement dans des exemples.

La flexibilité des geſtes & des tons qui ſuivent les figures de penſées & de mots, ne ſe trouve pas moins ſenſiblement dans les périodes.

Il y a des périodes ſimples, d'un ſeul membre. Il y en a de compoſées, qui ſont de deux, de trois, de quatre, de cinq, de ſix membres & quelquefois davantage. Il n'y en a pas une qui ne demande un certain ton & une certaine maniere de geſte qui les accompagne depuis le commencement juſqu'à la fin, qui termine les membres par

d'œil dit plus vîte & mieux que tous les diſcours. Une attitude, un maintien nous convainc, nous explique à la fois mille choſes que nous débrouillons nous mêmes avec plaiſir. Combien de ſcènes charmantes qui doivent tout à l'art & au génie de l'acteur, & qui, ſi elles n'avoient que les paroles, ne ſeroient qu'une ébauche à peine dégroſſie ! (a)

Le langage de la déclamation eſt auſſi fécond & auſſi riche qu'il eſt énergique. Il a des expreſſions pour figurer avec les paroles & les tours de quelqu'eſpece qu'ils ſoient. Dans la métaphore, la métonimie, l'antonomaſe, l'hyperbole, le ton, & le geſte ſont plus forts, plus foncés. La répétition, la converſion, la complexion, les différencient dans les commencemens, dans les chûtes, ou dans l'un & dans l'autre. La gradation les fait monter ou deſcendre, la ſubjection

(a) *Acuta exclamatio vocem & fauces vulnerat, cadem ledit auditorem.* Ad Heren. III, 12.

les

les fait concerter en baſſes & en deſſus ; l'antithèſe & la comparaiſon les coupent & les tranchent par des ſymmétries tantôt croiſées, tantôt paralléles, dans un ſens, tantôt direct & naturel, tantôt renverſé. En un mot il n'y a pas une ſeule figure de penſée à laquelle il ne réponde auſſi une figure de geſte & de ton, avec cette ſeule différence que les figures de geſtes & de tons ne ſe tracent point ſur le papier ; au lieu que celles de penſées & de mots ſe préſentent nettement dans des exemples.

La flexibilité des geſtes & des tons qui ſuivent les figures de penſées & de mots, ne ſe trouve pas moins ſenſiblement dans les périodes.

Il y a des périodes ſimples, d'un ſeul membre. Il y en a de compoſées, qui ſont de deux, de trois, de quatre, de cinq, de ſix membres & quelquefois davantage. Il n'y en a pas une qui ne demande un certain ton & une certaine maniere de geſte qui les accompagne depuis le commencement juſqu'à la fin, qui termine les membres par

importun, ils verſent ſans interruption les flots qui arrivent ; ne ſongeant pas qu'ils doivent repréſenter en eux-mêmes les paſſions qu'ils veulent émouvoir ; & que ces paſſions ſont, comme le feu, d'une nature ſi ſubtile & ſi légere, que l'impreſſion du moindre ſouffle, de la moindre idée qui paſſe par l'eſprit, en change la couleur, le mouvement, la direction.

De tous les mouvemens, le plus décent & le plus éloquent eſt celui qui marque l'aſſurance de l'orateur ſur la bonté de ſa cauſe, & la certitude où il eſt, de la préſenter de maniere à en perſuader ceux à qui il parle. C'eſt ce mouvement qui fait ce qu'on appelle le *ton d'autorité*, quand l'orateur maître de ſon ſujet, maître de lui-même, paroît aſſuré ſans orgueil, & ſe répondre de ſes ſuccès. Ce ton inſpire du reſpect à l'auditeur, & double le crédit des preuves. Un homme qui ſe laiſſe emporter par ſa matiere, nous donne une idée déſavantageuſe de ſa légereté ou de ſa foibleſſe. Je le

compare à un cavalier qui ne peut retenir les rênes d'un cheval fougueux. Tout ce qui peut lui arriver de mieux dans la carriere, c'eſt de détruire la bonne opinion qu'on avoit de lui, & de céder la victoire à ſes rivaux.

D'autres croient avoir un ton décent & digne de la chaire où ils parlent, quand ils donnent à leur voix toute ſon étendue, & qu'ils chantent tout ce qu'ils diſent. Ce ton criard n'eſt qu'une diſtraction pour l'auditeur. Sa tête eſt comme étonnée par le bruit; & ſon eſprit eſt dans une agitation toute paſſive, à-peu-près telle que celle qu'on éprouve dans ces momens de rêverie où on entend ſans écouter, où on voit pluſieurs objets, ſans en regarder aucun. Quelquefois le lieu trop petit tourmente la voix, laquelle refluant ſur elle-même, fait une ſorte de cacophonie qui étourdit l'auditeur, & qui l'oblige, s'il veut entendre, à un effort d'attention, dont le travail le diſtrait, & affoiblit d'autant l'impreſſion qu'il auroit priſe.

On ne veut point renouveller ici les obſervations ſatyriques du P. Sanlec. On ſe contente de remarquer qu'il n'y a point d'Art où il y ait plus de parties que dans l'Eloquence ; & qu'il n'y en a preſque point que nous étudions moins, & par conſéquent où nous faſſions plus de fautes.

L'ame de l'auditeur ſeroit une table raſe, ſans préjugés, ſans prévention ; elle ſeroit une cire molle prête à toutes les formes, qu'elle n'obéiroit pas à la vérité, propoſée de la maniere dont on la propoſe tous les jours, avec toutes les apparences de la fauſſeté.

Et le plus ſouvent l'auditeur vient couvert de ſa cuiraſſe, pour parer tous les traits qu'on veut lui lancer. Il défie l'orateur, il l'attend, il juge de ſon art, de ſon adreſſe, bien réſolu de détourner les coups, ou de les renvoyer. Le moindre défaut frappe d'abord l'eſprit, ôte à l'argument ſa portée, & ruine toute l'entrepriſe de l'orateur.

On voudroit qu'un orateur, & ſurtout un orateur évangélique, rempli

parfaitement de ſon ſujet & de l'importance de ſon miniſtère, portant, comme on dit, la république dans le cœur, préſentât la vérité fortement & ſimplement, & ſeulement avec le feu & la lumiere qui ne manquent jamais de l'accompagner. Mais au lieu de cette vigueur mâle, qui ſuppoſe des Démoſthènes, de médiocres artiſtes meſurant l'Eloquence à leurs forces, croient que tout conſiſte à donner des choſes jolies, des phraſes qu'ils appellent ſaillantes, de petits mots, des bluettes; & quand ils ſont venus à bout de coudre ces miſéres ſur un gros canevas, ils les jettent à l'auditeur ſelon que leur inſtinct en ordonne, ou l'imitation manquée de quelque modéle choiſi au hazard.

Les difficultés qu'on vient de faire entrevoir ſur l'art de déclamer, pourront étonner quelques perſonnes. Mais on n'adreſſe ces obſervations qu'à ceux qui ont compris toute la grandeur de leur art, & qui ſe propoſent d'y remporter le prix.

Il n'y a point d'art qui ne demande de l'effort : & s'il y en a quelqu'un qui en mérite, c'eſt celui-ci. On donne pendant des années entieres des maîtres aux jeunes gens, pour leur apprendre à entrer, à ſortir, à ſaluer, à ſe préſenter : & on veut abandonner à la ſeule nature, au ſeul inſtinct, de régler la décence & les graces, dans les occaſions où l'homme eſt en ſpectacle à tout un peuple, qui juge à la rigueur de tous ſes mouvemens & de tous ſes tons. Ce naturel qu'on vante tant dans la déclamation, & qu'on s'imagine devoir être inculte, pour être vrai, ne perdroit rien de ce qu'il a, quand il ſeroit cultivé : & il acquerroit ſûrement une force & des charmes qu'il n'a pas.

SECONDE PARTIE.

DU RÉCIT HISTORIQUE.

CHAPITRE I.

De la nature du Récit hiſtorique & de ſes différentes eſpèces.

LE Récit eſt un expoſé exact & fidèle d'un événement : c'eſt-à-dire, un expoſé qui rend tout l'événement, & qui le rend comme il eſt. Car s'il rend plus ou moins, il n'eſt point exact ; & s'il rend autrement, il n'eſt point fidèle. Celui qui raconte ce qu'il a vû, le raconte comme il l'a vû, & quelquefois comme il n'eſt pas ; alors le Récit eſt fidèle, ſans être exact.

Tout récit eſt le portrait de l'événement qui en fait le ſujet. Le Brun & Quinte-Curce ont peint tous deux les batailles d'Alexandre. Celui-ci avec des

fection, quant à la fidélité & à l'exactitude, il joint la briéveté, la naïveté & la ſorte d'intérêt qui lui convient.

Il faut être court dans le Récit : nous l'avons dit en parlant de l'Apologue,(*a*) & nous avons ajouté qu'on n'eſt jamais long, quand on ne dit que ce qui doit être dit. C'eſt à celui qui parle à ſentir les bornes de ſon ſujet. Nous dirons dans le dixième Traité ce que c'eſt que la naïveté du diſcours, (*b*) & par conſéquent celle du Récit. Quant à l'intérêt, nous en avons défini la nature, & diſtingué les eſpèces dans le ſecond volume en traitant de l'Epopée. Nous obſerverons ſeulement ici que l'intérêt du Récit véritable eſt infiniment plus grand que celui du Récit fabuleux ; parce que la vérité hiſtorique tient à nous, & qu'elle eſt comme une partie de notre être : c'eſt le portrait de nos ſemblables, & par conſéquent le nôtre. Les fables ne ſont que des tableaux d'imagination, des chimères

(*a*) Tome II.
(*b*) Part. I. chap. IV.

ingénieuſes, qui nous touchent pourtant, parce que ce ſont des imitations de la nature, mais qui nous touchent moins qu'elle, parce que ce ne ſont que des imitations : *In omni re procul dubio vincit imitationem veritas.* Quint.

Il y a en général trois ſortes de Récits : le Récit oratoire, le Récit hiſtorique, & le Récit familier. Nous avons parlé du premier en traitant de l'Oraiſon ; & du dernier en parlant de l'Apologue. Nous nous bornons ici au Récit hiſtorique.

Le Récit hiſtorique a autant de caractères qu'il y a de ſortes d'hiſtoires. Or il y a l'hiſtoire des hommes conſidérés dans leurs rapports avec la divinité : c'eſt l'hiſtoire de la religion. L'hiſtoire des hommes dans leurs rapports entr'eux : c'eſt l'hiſtoire profane ; & l'hiſtoire naturelle, qui a pour objet les productions de la nature, ſes phénomènes, ſes variations.

L'hiſtoire de la religion ſe ſous-diviſe en deux eſpèces, dont l'une eſt l'hiſtoire ſacrée, écrite par des hom-

mes inſpirés ; l'autre l'hiſtoire eccléſiaſtique, écrite par des hommes aidés de la ſeule lumière naturelle.

CHAPITRE II.

Caractère de l'Hiſtoire Sacrée.

SI on veut connoître l'Hiſtoire dans toute ſa grandeur & toute ſa nobleſſe, c'eſt dans les Livres ſaints qu'il faut l'enviſager. L'auteur dépouillé de tout ſentiment étranger à ſon objet, livré entièrement, uniquement à la vérité qu'il peint, la préſente telle qu'elle eſt, avec la naïveté, la force, la candeur qui lui ſont propres. Nul penchant pour un parti contre un autre, nul artifice pour exciter l'amour, l'envie, l'étonnement, l'admiration. La vérité lumineuſe opere par elle-même ſur les eſprits, ſans le ſecours artificiel de l'éloquence. Quelle ſublimité dans le récit de la création

de l'Univers ! mais quelle ſimplicité ! C'étoit en commençant l'hiſtoire du Monde une belle occaſion pour étaler toutes les richeſſes du génie & de l'art. On pouvoit peindre Dieu marquant un point dans l'immenſité, pour être le lieu des corps, & dans l'éternité un autre point, pour être l'époque des temps. On l'auroit vû franchir par une puiſſance incompréhenſible, l'eſpace qui ſépare l'être & le néant ; diſpoſer enſuite toutes les parties de la ſubſtance créée, avec une ſageſſe, un ordre, une magnificence dignes de lui. Mais tout cet appareil d'idées brillantes auroit rendu ſuſpecte la foi de l'écrivain. On auroit pu croire qu'il s'occupoit de lui-même, auſſi-bien que de la choſe. Quel beſoin a Dieu pour ſa gloire, après avoir fait le monde, & l'avoir marqué du ſceau de ſes attributs, quel beſoin a-t-il de ces éloges emphatiques qui décélent la foibleſſe ou l'ignorance de l'admirateur ? C'étoit lui-même qui dictoit à Moïſe, & la ſim-

plicité devoit être le caractère de ſon expreſſion : *In principio Deus creavit cœlum & terram :* » Dans le commen- » cement Dieu créa le ciel & la terre. « La même ſimplicité regne dans l'expoſition des détails : *Que la lumière ſoit, & elle fut.* Que la terre produiſe toutes ſortes de plantes & d'animaux, l'air toutes ſortes d'oiſeaux, l'eau toutes ſortes de poiſſons, & *cela fut.*

Falloit-il exprimer de quelle manière les êtres ſe formoient, tracer des commencemens de ſyſtêmes ſur l'organiſation des germes & la conſervation des eſpèces, ſur le principe de vie répandu dans la nature, & communiqué en différens dégrés aux différentes eſpèces de végétaux & d'animaux ; pour amuſer la vaine curioſité d'un eſprit orgueilleux & inquiet, qui oublie ſon objet principal, la fin à laquelle il eſt deſtiné, pour des ſpéculations ſtériles ? Dieu ne l'a point voulu ; parce que ces connoiſſances n'appartiennent qu'à l'Ouvrier ; & comme l'homme n'eſt point chargé de com-

biner les parties, ni d'entretenir ou de diſtribuer le mouvement qui détruit & répare tout dans la nature, ni d'organiſer aucun germe, il étoit inutile de lui donner la ſcience des principes. Il ſemble qu'il étoit de la grandeur & même de la bonté de Dieu, de ſe réſerver à lui ſeul le mot de cette grande énigme, & de ne laiſſer à l'homme que le ſoin de jouir, & de rendre graces à ſon bienfaiteur.

Les récits touchants ſont traités avec la même ſimplicité que les récits ſublimes. La vie de Joſeph qui eſt un modèle en ce genre, doit tout à la naïveté & aux ſituations qu'elle préſente. Vraies beautés, que l'art ne peut remplacer par aucun effort.

La narration du Nouveau Teſtament a le même caractère : on n'y affecte point de montrer de la ſcience ou de l'érudition, d'appuyer avec une ſorte d'affectation ſur les faits, d'aider par des réflexions le lecteur à ſentir l'étendue & le poids des choſes : le même eſprit qui dicte le texte, en ſera

l'interpréte pour les lecteurs de bonne foi. Y voit-on jamais cette eſpèce d'inquiétude qui accompagne l'auteur, lorſqu'il n'eſt guidé que par ſa propre critique dans le choix des faits & des circonſtances ? On ſent, au contraire, la ſécurité de la plume qui retrace les événemens. Ils ſauront ſe défendre par eux-mêmes contre l'incrédulité. Qui peut nier qu'il ne ſoit né à Bethléhem un enfant extraordinaire, annoncé par les Prophétes ? Des ſages d'Orient ſont venus pour lui rendre hommage. A qui ſe ſont-ils adreſſés ? Au roi Hérode, qui n'étant pas en état de leur indiquer les lieux, aſſemble les Docteurs de la Loi, pour apprendre d'eux ce que les Prophétes ont annoncé à ce ſujet. Cette notoriété ne ſuffit pas. Les Mages ſe rendent à Bethléhem : le roi ſoupçonneux attend leur retour : & ſe voyant trompé dans ſon attente, il explique l'oracle du ciel à ſa manière : il craint que cet enfant ne lui ôte un jour le diadême, il veut le faire périr ; mais ne ſachant

point ce qu'il eſt devenu, il commande qu'on égorge tous les enfans des environs de Bethléhem, qui pouvoient être du même âge, afin que l'enfant perſécuté fût enveloppé dans le maſſacre général. Des cris aigus s'élevent contre cette inhumanité, tout l'Empire Romain les a entendus, & il il a frémi d'horreur. Qu'avoit beſoin l'hiſtorien de cet événement, de rien joindre du ſien à la ſimple vérité, pour la rendre plus vraiſemblable ?

Dans les autres Hiſtoires il y a des vuides à remplir, où la vérité manque, des liaiſons à ménager, des cauſes à mettre en jeu ; l'écrivain ne peut faire un pas que les mémoires à la main ; mémoires dont l'autorité a eu beſoin d'être appuyée par d'autres monumens, quelquefois inconteſtables à la vérité, mais auſſi quelquefois équivoques, obſcurs, énigmatiques, qui ſemblent ſe contredire réciproquement. Dans l'hiſtoire inſpirée, on voit que l'auteur a tout préſent devant les yeux, & que le récit s'arrange conformément à ce qui eſt.

Quoique l'Hiſtoire ſacrée ne ſoit point faite pour ſervir de modèle aux écrivains, mais pour apprendre à l'homme ce qu'il eſt, ce qu'il doit faire, & à quoi il doit tendre ſelon les vûes de Dieu; il eſt certain cependant qu'il n'y a rien de plus parfait dans le genre de l'Hiſtoire. Elle eſt exacte, fidèle, ſûre, ſimple, ſans paſſion : c'eſt la vérité même qui ſe montre naïvement & ſans apprêts.

Nous ne parlons point de l'intérêt qui tient au fond des choſes; il n'en eſt point de plus grand, de plus noble, de plus vif, de plus varié dans aucune autre hiſtoire. Elle eſt à l'égard des autres récits hiſtoriques, qu'on nous pardonne cette comparaiſon, ce qu'eſt l'Epopée à l'égard des autres poëmes : puiſqu'elle ſeule a le droit de préſenter le merveilleux, c'eſt-à-dire, de montrer l'action de Dieu ſur l'homme, les lois de ſa juſtice, l'étendue de ſon pouvoir, les tréſors de ſa ſageſſe, & la ſublimité de ſes deſſeins. Elle contient les principes & les développemens

loppemens de la vraie Religion ; elle expoſe dans le plus grand jour les maximes fondamentales de la Loi naturelle ; elle apprend aux hommes dans tous les états, dans tous les âges, dans toutes les conditions, les moyens de s'aſſurer un bonheur ſolide ; elle renferme les titres de tous les peuples, montre leur origine, leurs établiſſemens divers ; elle éclaire les ténébres de plus de trente ſiécles d'obſcurité ; elle nous préſente le fil pour nous tirer du labyrinthe des temps fabuleux ; elle nous donne l'explication de ces monumens précieux dont le genre humain avoit perdu le ſens, quoiqu'il en fût toujours le dépoſitaire ; enfin ce Livre des Livres eſt l'hiſtoire du ciel & de la terre, & de ce qu'ils contiennent ; & tout ce qui n'y eſt pas renfermé n'eſt, ou qu'une répétition des mêmes faits & des mêmes exemples, ou qu'incertitude, erreur, érudition vaine & inutile au bonheur de l'homme.

L'Hiſtoire Eccléſiaſtique ne différe

de l'Hiſtoire Profane que par l'objet. L'écrivain y eſt abandonné à lui-même, il n'a de reſſources que dans ſes connoiſſances & ſes talens pour reconnoître le vrai, & l'expoſer aux autres. Mais comme il traite des matières qui appartiennent au Chriſtianiſme, il eſt obligé plus qu'un autre hiſtorien d'animer ſon récit de cet eſprit de ſimplicité, de naïveté, convenable à une Religion qui renonce ſpécialement à tout ce qui n'eſt que pompe vaine & oſtentation frivole. M. de Fleuri a ſaiſi parfaitement ce caractère dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique. Quand on le lit, on croit entendre la dépoſition d'un témoin ſage & fidèle, qui rend avec candeur ce qu'il a vû ſans prévention, & qui le rend par conſéquent comme il eſt. Il y a dans ſon ſtyle quelque choſe de cette nobleſſe & de cette onction qu'on ſent en liſant les hiſtoires ſacrées. Il parle des deſſeins de Dieu avec dignité, de ſes miniſtres avec circonſpection ; il blâme & loue par les actions ; par-tout

il laiſſe voir le bon eſprit, la piété éclairée, le cœur droit. S'il préſente quelquefois en paſſant le germe d'une réflexion, il rentre auſſi-tôt dans ſon caractère & ſes fonctions d'hiſtorien & de témoin déſintéreſſé.

Comme notre objet n'eſt point ici de donner une notice de tous les hiſtoriens célèbres, ni de tracer des régles ſur la manière d'étudier l'Hiſtoire, mais ſeulement de caractériſer les différens genres d'hiſtoire, leurs qualités, leurs objets différens, on ne doit pas être étonné de nous voir paſſer rapidement d'un genre à l'autre. Il nous ſuffit de définir, & quelquefois de citer un modéle.

CHAPITRE III.

De l'Hiſtoire Profane.

L'HISTOIRE profane eſt le portrait des ſiécles paſſés préſenté aux ſiécles à venir, pour leur ſervir d'inſtruction. C'eſt, dit M. de la Mothe qui la définit en orateur, un ſpectacle de révolutions perpétuelles dans les affaires humaines, de naiſſances & de chûtes d'empires, de mœurs, d'opinions, qui ſe ſuccédent inceſſamment; enfin de tout ce mouvement rapide, quoiqu'inſenſible, qui emporte tout & change continuellement la face de la terre.

On la diviſe en Hiſtoire générale & en Hiſtoire particuliere.

L'Hiſtoire générale ſeroit l'hiſtoire du Genre-humain répandu ſur la terre habitable depuis le commencement du monde. Quoiqu'il n'y ait rien dont les hommes ne puiſſent venir à bout, en

réunissant leurs forces pendant le temps nécessaire, eu égard à l'entreprise ; il paroît cependant impossible de composer une Histoire universelle qui comprenne tous les peuples, dans tous les temps, dans tous les lieux. Nous disons une Histoire, non une chronologie accompagnée de quelque détail : ce qui a été exécuté plus d'une fois. Une Histoire universelle comprendroit le fonds de toutes les Histoires des peuples, réduites à une étendue proportionnée au corps entier de l'ouvrage. L'histoire d'une grande monarchie y figureroit à-peu-près comme celle d'une province dans celle d'un royaume. Tous les objets taillés, mesurés, placés selon leurs rapports symmétriques entr'eux & avec le tout, y seroient dans un état perpétuel de comparaison : & de même que le temps qui coule, emporte dans le même flot toutes les générations qui existent ensemble ; le courant de cette histoire présenteroit dans le tableau universel du genre-humain, non-seulement les rapports contemporains des

cauſes & des effets qui occupent la ſcène du monde, mais encore les germes plus ou moins développés, des cataſtrophes réſervées aux ſiécles ſuivans.

Avant que de prendre le pinceau, il faudroit raſſembler les faſtes de tous les Empires, les monumens de tous les faits, être ſûr de les avoir authentiques, de les entendre dans leur véritable ſens; alors il ne s'agiroit plus que de former une ſociété nombreuſe de Savans, de leur communiquer la même ame, & de la faire paſſer par une ſorte de métempſycoſe, dans les continuateurs juſqu'à la perfection entière de l'entrepriſe. M. de Thou a donné l'Hiſtoire générale d'un ſiécle: mais ſa carriere ſe borne à l'Europe & aux événemens du dehors qui ont eu des rapports avec cette partie du monde.

M. Boſſuet, qui a tracé l'eſquiſſe d'une Hiſtoire univerſelle, en borne le projet par le point de vûe auquel il rapporte ſon ouvrage: point de vûe digne d'un Evêque philoſophe, & d'un

Théologien enrichi de la plus précieuſe érudition.

Dieu a fait tout par ſa gloire ; c'eſt-à-dire pour lui-même : & tous les êtres créés trouvent leur propre perfection dans le rapport qui les ramene à leur auteur. Ainſi tous les changemens qui arrivent au genre-humain ſont ſubordonnés aux vûes de la Providence : & une de ces vûes, depuis la chûte & l'égarement de l'homme, eſt de le rétablir dans ſon premier état, par le moyen de la Religion révélée. La chaîne des cauſes ſecondes eſt compoſée d'une infinité d'anneaux, qui ſe tiennent & qui remontent à ce principe, qui leur ſert d'appui.

De ces réflexions avouées de la ſaine Philoſophie auſſi-bien que de la Foi, M. Boſſuet prend ſon vol ; & ſe plaçant dans le ſein de la Divinité, il conſidere la terre & les habitans qui la couvrent : il obſerve les mouvemens qui les approchent, ou les éloignent de la fin qui leur eſt marquée. Le premier deſſein de Dieu avoit été

de rendre l'homme heureux par l'innocence & la liberté. L'homme s'eſt rendu eſclave par le crime. Le ſecond deſſein de Dieu eſt de le délivrer de ſes chaînes, & de le remettre dans la voie de l'innocence & du bonheur. Et c'eſt à ce deſſein qu'il ſubordonne toutes les révolutions du genre-humain.

Dans ce raiſonnement de M. de Meaux, il y a deux parties : Dieu veut établir une Religion pour rétablir l'homme dans ſes droits, c'eſt la premiére partie : Dieu veut qu'il y ait des révolutions dans les affaires humaines, c'eſt la ſeconde.

Ou il y a ſubordination entre ces deux décrets, ou il n'y en a point. S'il y en a, le plan de M. Boſſuet qui ſubordonne les révolutions du genre-humain à l'établiſſement de la Religion ſurnaturelle, eſt admirable. Et pour prouver qu'il n'eſt pas poſſible qu'il n'y en ait, il ſuffit de penſer qu'on ne peut enviſager l'ame de l'homme, qui eſt proprement l'homme, ſans un rapport actuel à ſon bonheur, qui eſt

d'être réunie avec Dieu, & par conſéquent, que toutes les ames qui opérent les mouvemens du genre-humain, quelque éloignées qu'elles ſoient du but qui leur eſt marqué, ſont toutes rappellées par la Providence à la ſeule fin qu'elles devroient ſe propoſer dans tous leurs mouvemens; enfin que toutes les actions de l'homme, tant celles qui ſont dans l'ordre de la grace, que celles qui ſont dans l'ordre de la nature, entrent néceſſairement dans le ſyſtême de la ſageſſe de Dieu ſur la deſtination des hommes.

D'ailleurs, ſi, comme on ne peut en douter, il y a des cauſes finales dans les révolutions qui s'opérent dans le genre-humain; quel objet plus raiſonnable ces révolutions peuvent-elles avoir, que de tourner le genre-humain vers ſon auteur, ſon bienfaiteur, ſon bonheur; & par conſéquent, de l'amener à la connoiſſance d'une Religion hors de laquelle il n'y a point de félicité pour l'homme?

Cette idée ſublime eſt l'ame de

l'ouvrage de M. Boſſuet ; elle s'y répand dans toutes les parties ; & préſente ainſi le plus grand tableau, le plus magnifique, le mieux ordonné que l'Hiſtoire ait jamais conçû : c'eſt le rapport de toutes les révolutions des empires, des royaumes, de tous les changemens arrivés aux nations, avec l'établiſſement de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt.

C'eſt dans l'exécution de ce deſſein ſublime, qu'on voit la force & la hardieſſe du pinceau de l'auteur. Il avoit pû le concevoir, il pouvoit le remplir. Tout y eſt digne du grand Boſſuet, de la haute idée qu'il avoit de la Religion, & de ſon miniſtère auprès d'un jeune Prince, à qui il falloit faire ſentir profondément que les Rois qui ſe croient ſouvent des Dieux, ne ſont que des inſtrumens dont la Divinité ſe ſert, pour punir ou récompenſer les peuples, & les ramener par-là, ou les confirmer de plus en plus dans la voie où il les appelle.

CHAPITRE IV.

Des Hiſtoires particulieres.

L'HISTOIRE qu'on appelle particuliere, par oppoſition à l'Hiſtoire générale du monde, peut être générale par oppoſition à d'autres hiſtoires dont l'objet eſt moins étendu. Par exemple, l'hiſtoire d'un royaume par rapport à celle d'une province; celle d'une province par rapport à celle d'une ville, peuvent être, quoiqu'improprement, appellées générales.

On ſent que plus le champ de l'hiſtoire eſt vaſte, plus les objets doivent y paroître petits; en ſe plaçant au centre des choſes, les objets décroiſſent à meſure qu'ils s'éloignent. Il y en a, qu'on verroit dans une moindre étendue, qu'on n'apperçoit point du tout par le coup d'œil général; il y en a d'autres qui ſeroient frappans, qu'on ne fait qu'appercevoir; d'autres en-

fin, qui auroient toute l'attention du ſpectateur, & qui n'en ont qu'une partie. C'eſt à l'écrivain à ſe placer dans le vrai point de vûe de ſon ouvrage, & à graduer, comme il convient, les proportions de chaque objet, dans ſon tableau, ſelon les regles de la perſpective. S'il s'agit de l'hiſtoire d'un royaume ou d'un empire, il faudra deſſiner correctement, & peindre avec ſoin, tout ce qui a influé ſur les affaires publiques, & qui pourra ſervir à quiconque ſera chargé du miniſtère public dans le même royaume. Il y a eu des fêtes ſomptueuſes, des ſpectacles brillans, des ouvrages, des inondations? C'eſt, dit Tacite, la matiere d'un Journal: tout ce qu'on peut exiger de l'Hiſtoire, c'eſt qu'elle les indique en paſſant.

Les Hiſtoires des empires & des royaumes ne devroient être écrites que par des Philoſophes ou par des Miniſtres, ou plutôt par des Philoſophes qui auroient rempli les fonctions du miniſtère; alors on y développeroit avec un ſuccès égal les jeux des paſſions

& ceux de la politique, & les rapports de ces causes avec leurs effets. On verroit en même tems les ressorts qui tiennent à l'humanité, & qui agissent dans toutes les espèces de gouvernement, & ceux qui tiennent au gouvernement particulier des peuples, selon leurs caractères propres. On verroit que telle force remue tous les hommes, quels qu'ils soient; que telle autre remue seulement les esprits républicains, ou ceux qui sont accoutumés à la monarchie; que telle voie affoiblit, éteint les vertus, l'honneur, le respect dû au gouvernement, &c.

Xenophon, Thucydide, Tite-Live, Tacite, avoient ces provisions quand ils entreprirent d'écrire l'Histoire. Elle retient encore chez eux une partie de son caractère originaire, qui étoit d'envelopper la morale & la politique sous l'écorce des faits. A l'exemple des poëtes qui couvroient du voile de la fiction tous les mystères de la philosophie, ils ne se sont point contentés de donner une liste des événemens,

ſelon l'ordre des temps & des lieux, mais ils ont écrit des traités complets de politique, tirés de la conduite bonne ou mauvaiſe des peuples dont ils ont fait l'hiſtoire. Et ſans paroître avoir d'autre deſſein que de raconter des faits, ou d'intéreſſer le lecteur par des tableaux ſuivis d'entrepriſes importantes, ils trouvent le moyen d'inſtruire l'eſprit, de former le cœur, & de développer toute la Philoſophie morale.

Il y a des Hiſtoires qui ſe bornent à un ſeul événement important, comme la conjuration de Catilina, celle de Valſtein, la révolution de Portugal, le ſiége de Dunkerque. Il eſt néceſſaire dans ces ſortes d'hiſtoires de faire quelque préambule pour introduire le lecteur dans le récit. Un poëte épique a le droit de ſe jeter tout d'un coup au milieu des choſes qu'il doit raconter; ſouvent même il commence fort près de la fin, ſe réſervant certains détours agréables pour apprendre au lecteur ce qu'il ne ſait pas, &

qu'il déſire de ſavoir. Mais l'Hiſtoire toujours ſage, toujours meſurée, ne ſe permet point ces libertés. La Chronologie eſt ſon flambeau : elle la ſuit ſcrupuleuſement, pas à pas. Ainſi dans ces hiſtoires ſéparées, il faut que l'hiſtorien mette d'abord le lecteur au fait des temps, des lieux, des mœurs, des intérêts, des caractères : qu'il préſente enſuite au milieu de toutes ces circonſtances, le germe de l'événement à raconter ; qu'il en ſuive les développemens & les progrès, & qu'il le conduiſe juſqu'à ſa fin. Ces morceaux ſont très-agréables, parce qu'avec le mérite de la vérité, ils ont une partie des qualités de la poéſie. Il y a unité d'action, commencement, milieu, fin. C'eſt un corps qu'on peut tailler régulierement, & proportionner dans tous ſes membres ; il n'y manque que la poéſie du ſtyle, le merveilleux, & quelque déſordre de l'art, pour en faire une Epopée.

Il y a des hiſtoires qui ſe bornent à la vie d'un ſeul homme. Si c'eſt un

Prince, elle eſt la matiere d'une *juſte* hiſtoire ; telle eſt l'Hiſtoire de Louis XIV, de Louis XI, d'Alexandre le grand ; pourvû cependant qu'on y conſidere l'homme d'Etat plus que l'homme privé : car ſi on s'arrête autant ſur les détails de ſa conduite particuliere, que ſur le maniment des affaires publiques, c'eſt proprement ce qu'on appelle une Vie.

Les anciens avoient un goût particulier pour écrire des vies. Pleins de reſpect & de reconnoiſſance pour les hommes illuſtres, & conſidérant d'ailleurs que le ſouvenir honorable que les morts laiſſent après eux, eſt le ſeul bien qui leur reſte ſur la terre qu'ils ont quittée, ils ſe faiſoient un plaiſir & un devoir de leur aſſurer ce foible avantage. Je prendrois les armes, diſoit Cicéron, pour défendre la gloire des morts illuſtres, comme ils les ont priſes pour défendre la vie des citoyens. Ce ſont des leçons immortelles, des exemples de vertus conſacrés au genre-humain. Les portraits & les ſtatues

qui repréſentent les traits corporels des grands hommes ſont renfermés dans les maiſons de leurs enfans, & expoſés aux yeux d'un petit nombre d'amis ; les éloges tracés par des plumes habiles, repréſentent l'ame même, & les ſentimens vertueux. Ils ſe multiplient ſans peine ; ils paſſent dans toutes les langues, volent dans tous les lieux, & ſervent de maîtres dans tous les temps.

Cornelius Nepos, Plutarque, Suetone, ont préféré ce genre de récit aux hiſtoires de longue haleine. Ils peignent leurs héros dans tous les détails de la vie, & attachent particuliérement ceux qui cherchent à connoître l'homme. Quel beſoin a le citoyen paiſible, l'homme de Lettres, de Robe, d'avoir toujours devant les yeux des guerriers qui prennent des villes, qui livrent des batailles, qui donnent la paix aux pays qu'ils ont dépeuplés ? Ces traits ſont bons pour les eſprits qui aiment les événemens bruyans. Mais pour quiconque veut connoître

l'homme en lui-même ; les menues occupations de Céſar, d'Auguſte, des traits d'Henri IV, de Louis XIV, ſont infiniment plus touchans & plus agréables, que des victoires & des triomphes.

Suétone, & Cornelius Nepos, ſe ſont contentés de préſenter un ſeul homme à la fois. Plutarque s'eſt fait un plan plus étendu & plus intéreſſant pour un eſprit philoſophique. Il met en paralléle les hommes qui ont brillé dans le même genre. Chez lui, Cicéron figure à côté de Démoſthène, Annibal à côté de Scipion. Le lecteur ſe portant tour-à-tour ſur ces piéces de comparaiſon, juge les dégrés de vice & de vertu, & s'exerce malgré qu'il en ait, ne croyant que ſuivre l'écrivain qui l'entraîne. Il y a des perſonnes qui préférent cet hiſtorien à tous les autres, à cauſe du grand ſens qu'on y trouve par-tout, d'une philoſophie ſolide qui ne tend qu'à la vertu ; enfin parce qu'il peint l'homme, & qu'il le peint fortement.

CHAPITRE V.

Style de l'Hiſtoire.

LE texte de l'Hiſtoire doit être naturellement dans la forme indirecte, c'eſt-à-dire, que l'hiſtorien doit raconter ce qui a été dit ou fait par les acteurs qu'il introduit ſur la ſcène ; & ne point les faire parler eux-mêmes. Cependant, comme on a obſervé que plus les acteurs parlent eux-mêmes, plus le récit eſt vif & animé ; les hiſtoriens, à meſure qu'ils ont été plus rafinés dans l'art, ont emprunté quelque choſe de la maniere des poëtes, & ont changé en dramatique la forme trop monotone de leur récit.

Quelquefois ils citent les paroles même de leurs perſonnages ; & alors c'eſt un titre original qu'ils inſérent dans l'Hiſtoire. Pour être inſérées de la ſorte, il faut qu'elles le méritent par leur importance. Toutes les pa-

toles d'Alexandre, d'Auguſte, de Louis le Grand, quand même elles auroient toujours été dignes de ſi grands Princes, ne ſont pas toujours dignes de l'Hiſtoire. Tite-Live rapporte les termes mêmes des premieres déclarations de guerre, & des traités faits avec les peuples voiſins de Rome; Salluſte copie la lettre de Catilina à Mallius, & le diſcours de Caton auſſi-bien que celui de Céſar. Ces morceaux plaiſent toujours, quand ils ne ſont pas trop longs, & qu'ils ſont aſſez nerveux pour n'avoir pas beſoin d'être réduits & reſſerrés par une analyſe.

Quelquefois les hiſtoriens ſe chargent de faire eux-mêmes les diſcours qui ont été faits, ou même d'en faire quoiqu'il n'y en ait point eu de faits; & cela pour préſenter plus nettement les cauſes qui ont déterminé les entrepriſes. L'auteur alors, à l'imitation du poëte, ſe place dans les circonſtances où il voit ſes acteurs: il prend leur caractère, leur eſprit, leurs ſentimens:

& dans cet enthouſiaſme purement artificiel, il tâche de parler comme ils auroient parlé eux-mêmes. C'étoit le goût dominant de Tite Live. Plein de génie & de verve, il ne pouvoit ſe défendre contre la tentation de haranguer, toutes les fois que l'occaſion ſe préſentoit. C'étoit preſqu'un beſoin; mais un beſoin, que nous ſerions bien fâché qu'il n'eût point ſatisfait. Tous les hiſtoriens qui ont imité ſon exemple, ont remporté les mêmes applaudiſſemens que les poëtes, lorſqu'ils ont bien peint les mœurs. Pourvû que l'hiſtoire ſeule fourniſſe tout le fond de cette ſorte de drame, il ſemble que le lecteur ne peut que ſavoir gré à l'hiſtorien d'un artifice qui anime le récit ſans faire tort à la vérité.

Quand les hiſtoriens ont craint que cette forme dramatique ne donnât l'air de fiction à leur récit, ils ont pris la forme indirecte, qui tient une ſorte de milieu entre le récit & le drame. Le peuple de Rome s'étant retiré ſur

le Mont Aventin, on lui envoya Menenius Agrippa, qui se contenta de lui dire, (a) » Que dans le temps que » les membres de l'homme n'étoient » pas soumis à une seule volonté, » comme ils le sont à présent, & qu'ils » avoient chacun la leur propre, aussi- » bien que leur langage, ils s'étoient » offensés de ce que leurs soins, leurs » travaux, n'étoient que pour l'esto- » mac, qui, tranquille au milieu » d'eux, n'avoit qu'à jouir des biens » qu'on lui apportoit. Qu'ils étoient » convenus que la main ne porteroit » plus à la bouche, que la bouche ne » recevroit plus les alimens, que les » dents cesseroient de les broyer;

(a) *Tempore quo in homine non, ut nunc omnia in unum consentiebant, sed singulis membris suum cuique consilium, suus sermo fuerit, indignatas reliquas partes sua cura, suo labore, ac ministerio ventri omnia quæri: ventrem in medio quietum, nihil aliud quàm datis voluptatibus frui; conspirasse inde ne manus ad os cibum ferrent, &c.* Liv. 2.

» qu'ayant voulu par ce moyen ré-
» duire l'eſtomac, ils étoient tombés
» eux-mêmes en langueur. « L'hiſto-
rien dans ce récit ne diſparoît pas, il
ſe montre avec l'acteur.

A cet ornement du ſtyle hiſtorique, ſe joint celui qui naît des penſées. Il n'eſt pas poſſible qu'en maniant long-temps des faits, & en les conſidérant dans toutes leurs faces, il ne vienne aux auteurs quantité d'idées de toutes eſpèces, qui ne viennent pas au lecteur qui paſſe légèrement ſur les objets. Il y a plus, ſelon le caractère & le goût dominant de chaque écrivain, ces idées ſont ou morales ou politiques, pleines d'humanité, ou mêlées d'aigreur, tournées vers la ſubordination légitime, ou vers l'indépendance. Il ſemble que les faits paſſant par l'eſprit de l'hiſtorien, y prennent la couleur de l'homme. On ſent que ces beautés ſont bien voiſines du vice. Quel beſoin a le lecteur de vos réflexions, ſi elles ne ſont que de vous, ſi elles ne naiſſent point du ſujet? El-

les en naiſſent. Contentez-vous de m'en avertir ; & tout au plus de me montrer le germe de ma réflexion. Si vous m'étalez trop ſouvent des maximes, des ſentences ; ſi vous prêchez à chaque page, comme l'ont fait quelques modernes ; quelque bien écrite que ſoit votre Hiſtoire, je m'ennuie de recevoir la leçon ; je prends peu à peu congé du maître, & je le laiſſe ſeul dans ſa chaire.

Ce défaut n'eſt en général que celui d'une ame vraiment vertueuſe, qui avec beaucoup d'imagination a fait proviſion de philoſophie. Il y a partout des rapports avec les principes de morale. On les ſaiſit vivement, on ne peut ſe réſoudre à perdre une maxime, une réflexion, qui ſéduit par ſon tour heureux.

Les images vives figurent avec plus d'éclat encore que les penſées dans l'Hiſtoire : elles reviennent plus ſouvent, & tiennent plus de place dans le diſcours.

On peint les faits ; c'eſt le combat

des

des Horaces & des Curiaces ; c'eſt la peſte de Rome, l'arrivée d'Agrippine avec les cendres de Germanicus, ou Germanicus lui-même au lit de la mort.

On peint les traits du corps, le caractère d'eſprit, les mœurs : c'eſt Caton, Catilina, Piſon, &c. Les maîtres rigides en éloquence, veulent cependant qu'on peigne les hommes par leurs actions plutôt que par des mots. Auſſi Homere & Virgile, qu'on peut regarder comme les modéles du beau en fait de récits, ſont-ils extrêmement réſervés ſur ces tableaux d'attache, où l'écrivain s'amuſe à crayonner des idées que le lecteur doit ſe donner d'après les faits, s'il eſt intelligent. Car c'eſt à lui à tirer par induction, le caractère des acteurs qu'on lui a preſentés. Faut-il le tenir par la main, ou même le porter dans toute la route ? Le moyen de le tenir éveillé, eſt de l'exercer, de lui donner une tâche. Pourvû qu'elle ne ſoit pas trop forte, il la remplira avec un retour de

satisfaction sur lui-même ; & saura gré à l'auteur de la bonne opinion qu'il a eue de lui.

Après tout ce que nous avons dit ci-devant sur l'élocution, ce qui reste de détail par rapport au style de l'Histoire, se réduit à peu de choses. On sent qu'il ne doit s'y trouver aucune figure oratoire, parce que ces figures sont faites pour exprimer les passions ; or un historien n'en a point : il n'a ni amis, ni ennemis, ni parens, ni patrie. Il n'a rien à prouver, ni à détruire ; il n'accuse ni ne défend. Tout son office est d'exposer la chose comme elle est. *Nihil iratum habet, nihil invidum, nihil atrox, nihil mirabile, nihil astutum ; casta, verecunda, virgo incorrupta quodam modo.* Cicéron, Tacite & Salluste semblent avoir eu cette partie plus que Tite-Live. On sent en lisant celui-ci qu'il étoit Romain ; chez lui on estime Annibal, on l'admire ; mais on a peur de lui parce qu'on aime Rome. Après tout, ce défaut étoit une beauté pour les Romains.

Qui eſt aſſez philoſophe pour ne dédier ſon ouvrage qu'au genre-humain, ou à la poſtérité ?

Nous ne parlons pas de Quinte-Curce qui n'a fait proprement qu'un éloge d'Alexandre ; ni de Xenophon qui n'a prétendu que donner le modéle du parfait Monarque. Ce dernier eſt le plus ſimple, le plus naïf de tous les hiſtoriens, ſi on en excepte Céſar, qui s'eſt montré en ce genre comme dans les autres, le premier homme de ſon ſiécle. Il n'eſt point friſé, dit Cicéron, ni paré, ni ajuſté, mais il eſt plus beau que s'il l'étoit. Les tours recherchés, les expreſſions fortes, les penſées brillantes conviennent plus à un Rhéteur, qui veut attirer ſur lui une partie de l'attention qui n'eſt dûe qu'au ſujet, qu'à un homme de bon ſens. Tout cet appareil déguiſe l'hiſtoire plutôt qu'il ne l'embellit.

La principale qualité du ſtyle hiſtorique, eſt d'être rapide : l'hiſtorien ſe hâte d'arriver à l'événement ; & c'eſt

pour lui ſur-tout qu'eſt vraie la maxime d'Horace :

Et brevitate opus, ut currat ſententia neu ſe
Impediat verbis laſſas onerantibus aures.

Il doit être proportionné au ſujet. Une hiſtoire générale ne s'écrit point du même ton qu'une hiſtoire particuliere ; c'eſt preſque un diſcours ſoutenu : elle eſt plus périodique, & plus nombreuſe. Tite-Live & Tacite ont une maniere plus élevée que Cornelius Nepos. Quoique le caractère même de l'écrivain contribue ſouvent autant que le ſujet à lui donner plus ou moins d'élévation ; quelqu'effort qu'on faſſe, on ne peut s'oublier aſſez ſoi-même pour ne pas aſſaiſonner les choſes à ſon goût. Et après tout, quelle autre loi y a-t-il pour guider un écrivain ? Il s'agit de l'avoir bon.

CHAPITRE VI.

De l'Hiſtoire Naturelle.

LE Chancelier Bacon dans cet ouvrage admirable, où il préſente le tableau de la perfection poſſible des ſciences, diviſe l'Hiſtoire naturelle en trois branches, dont la premiere concerne les ouvrages réguliers de la nature, c'eſt-à-dire, ceux où il nous ſemble que les lois ordinaires de la nature ont été ſuivies ; la ſeconde ſes égaremens, c'eſt-à dire, les ouvrages où la nature ſemble s'être écartée de ſa marche ordinaire ; la troiſiéme, les arts, c'eſt-à dire, les ouvrages où la nature eſt employée ou imitée par l'induſtrie des hommes ; en trois mots, la liberté, les écarts & les chaînes de la Nature, ou les productions conſtantes qui ſe renouvellent chaque jour dans la même eſpèce ; les phénomenes extraordinaires qui de temps en

temps frappent les yeux & étonnent l'imagination ; les ouvrages que l'adreſſe & l'effort de l'eſprit humain tirent du fonds de la nature : voilà l'objet de l'Hiſtoire Naturelle.

Quiconque entreprend de l'étudier ou de l'écrire, doit ſonger que l'Univers eſt le temple de la Divinité. Si, comme l'a dit un Payen, lorſque nous nous préſentons devant les autels, nous abaiſſons nos regards, ſi nous prenons tout l'extérieur de la modeſtie & du reſpect ; à plus forte raiſon, devons-nous être réſervés & reſpectueux, lorſque nous entreprenons de reconnoître les aſtres, le ciel, les dieux. Défions-nous de nous mêmes, craignons d'aſſurer ce que nous ne ſavons pas, ou de diſſimuler ce que nous ſavons. C'eſt Ariſtote qui nous donne cet avis important. Platon, pénétré de ce ſentiment, commence ſa diſſertation ſur la Nature par l'invocation de Dieu. Jamais la vraie philoſophie n'a rougi de montrer de la piété & du reſpect pour

l'Etre ſuprême ; lors même que les Philoſophes ne le connoiſſoient qu'imparfaitement.

Le plan, ni l'objet de cet ouvrage n'éxigent point de nous un grand détail dans cette partie. Il nous ſuffira d'avertir les jeunes-gens que cette étude eſt auſſi utile qu'elle eſt agréable.

Eſt-il rien de plus ſatisfaiſant pour l'homme, que de reconnoître tous les biens dont il a été environné, & de ſaiſir les rapports de tous les êtres, ſoit entr'eux, ſoit avec lui-même ? Alors, dit Seneque, je rends graces aux Dieux ; alors je trouve la vie précieuſe, quand je contemple la Nature, que je la conſidere dans ſon intérieur. Par quelle autre raiſon pourrois-je me féliciter d'être du nombre des vivans ? Seroit-ce pour faire filtrer ſans ceſſe le boire, le manger ; pour adminiſtrer chaque jour le pain à un corps fragile, qui dépérit à chaque inſtant, & faire auprès de lui pendant cinquante ou ſoixante ans, les fonctions d'un garde-malade ? Non, non :

langage

x. Rouſſ. Ode 1.

eu, ſa ſageſſe,
ſa providence,
on les voit non-
eux, dans les
ncemens de la
un inſecte :

Dieu du hazard,
u'avec tant d'art
hitecte fidelle :
l'hirondelle ?
ardi bâtiment,
di ſon ciment ?
emplis de prudence
évoir la naiſſance ?
la Religion, Chant 1.

de l'Hiſtoire na-
vre les cauſes fi-

c'eſt pour connoître la Nature, & nous élever par cette connoiſſance, juſqu'à l'Etre infini qui a fait & arrangé toutes choſes, qui les maintient, qui les gouverne (*a*).

Seneque n'eſt pas le ſeul qui ait parlé de la ſorte des fins qu'on doit ſe propoſer dans l'étude de la Nature, Cicéron l'avoit fait avant lui, d'après tous les philoſophes de l'antiquité. Il n'eſt pas même néceſſaire d'être inſtruit par la révélation pour ſentir cette vérité :

Les Cieux inſtruiſent la terre
A révérer leur auteur.
Tout ce que leur globe enſerre
Célèbre un Dieu créateur.

(*a*) *Tunc naturæ rerum gratias ago, cum illam non ab hac parte video quæ publicâ eſt, ſed in ſecretiora ejus intravi : cum diſco, univerſi quis auctor ſit, quis cuſtos, quid ſit Deus.... Niſi ad hæc admitterer, non fuerat operæ pretium naſci. Quid enim erat cur in numero viventium, me poſitum eſſe gauderem? An ut cibos & potiones percolarem ? Ut hoc corpus caſurum, & fluidum, periturumque niſi, ſubinde impleatur, farcirem, & viverem ægri miniſter? 6.* Quæſtion. Nat.

De ſa puiſſance immortelle
Tout parle, tout nous inſtruit.
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & ſuperbe ouvrage
N'eſt point pour l'homme un langage
Obſcur & myſtérieux.
Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la Nature,
Qui ſe fait entendre aux yeux. *Rouſſ.* Ode 1.

Les attributs de Dieu, ſa ſageſſe, ſa puiſſance, ſa bonté, ſa providence, ſont gravés par-tout; on les voit non ſeulement dans les cieux, dans les météores, dans les élancemens de la mer: on les voit dans un inſecte:

O toi, qui follement fais ton Dieu du hazard,
Vien me développer ce nid qu'avec tant d'art
Au même ordre toujours architecte fidelle:
A l'aide de ſon bec maçonne l'hirondelle?
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi ſon ciment?
Et pourquoi ces oiſeaux ſi remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfans ſû prévoir la naiſſance?
Racine, Poëme de la Religion, Chant 1.

C'eſt dans l'étude de l'Hiſtoire naturelle, qu'on découvre les cauſes fi-

c'eſt pour connoître la Nature, & nous élever par cette connoiſſance, juſqu'à l'Etre infini qui a fait & arrangé toutes choſes, qui les maintient, qui les gouverne (*a*).

Seneque n'eſt pas le ſeul qui ait parlé de la ſorte des fins qu'on doit ſe propoſer dans l'étude de la Nature, Cicéron l'avoit fait avant lui, d'après tous les philoſophes de l'antiquité. Il n'eſt pas même néceſſaire d'être inſtruit par la révélation pour ſentir cette vérité :

Les Cieux inſtruiſent la terre
A révérer leur auteur.
Tout ce que leur globe enſerre
Célèbre un Dieu créateur.

(*a*) *Tunc naturæ rerum gratias ago, cum illam non ab hac parte video quæ publicâ eſt, ſed in ſecretiora ejus intravi : cum diſco, univerſi quis auctor ſit, quis cuſtos, quid ſit Deus.... Niſi ad hæc admitterer, non fuerat operæ pretium naſci. Quid enim erat cur in numero viventium, me poſitum eſſe gauderem? An ut cibos & potiones percolarem ? Ut hoc corpus caſurum, & fluidum, periturumque niſi, ſubinde impleatur, farcirem, & viverem ægri miniſter?* 6. Quæſtion. Nat.

De ſa puiſſance immortelle
Tout parle, tout nous inſtruit.
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & ſuperbe ouvrage
N'eſt point pour l'homme un langage
Obſcur & myſtérieux.
Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la Nature,
Qui ſe fait entendre aux yeux. *Rouſſ.* Ode 1.

Les attributs de Dieu, ſa ſageſſe, ſa puiſſance, ſa bonté, ſa providence, ſont gravés par-tout; on les voit non-ſeulement dans les cieux, dans les météores, dans les élancemens de la mer: on les voit dans un inſecte:

O toi, qui follement fais ton Dieu du hazard,
Vien me développer ce nid qu'avec tant d'art
Au même ordre toujours architecte fidelle:
A l'aide de ſon bec maçonne l'hirondelle?
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi ſon ciment?
Et pourquoi ces oiſeaux ſi remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfans ſû prévoir la naiſſance?
Racine, Poëme de la Religion, Chant 1.

C'eſt dans l'étude de l'Hiſtoire naturelle, qu'on découvre les cauſes fi-

TROISIEME PARTIE.

DU GENRE ÉPISTOLAIRE.

LE Genre épiſtolaire n'eſt autre choſe que le Genre oratoire rabaiſſé juſqu'au ſimple entretien ; par conſéquent il y a autant d'eſpèces de lettres qu'il y a de genres d'oraiſons.

On conſeille dans une lettre, on détourne, on exhorte, on conſole, on demande, on recommande, on réconcilie, on diſcute : & alors on eſt dans le genre délibératif. On accuſe, on ſe plaint, on menace, on demande que les torts ſoient réparés : c'eſt le genre judiciaire. On loue, on blâme, on raconte, on félicite, on remercie, &c : c'eſt le genre démonſtratif.

Il y a deux ſortes de Lettres : les unes qu'on peut appeller philoſophiques, où on traite d'une maniere libre quelque ſujet littéraire ; les autres familieres, qui ne ſont autre choſe

qu'une eſpèce de converſation entre des abſens : *abſentium mutuus ſermo.* Le ſtyle de celles-ci doit reſſembler à celui d'un entretien tel qu'on l'auroit avec la perſonne même, ſi elle étoit préſente. Dans les Lettres philoſophiques, qui ſont proprement des diſſertations, ou des diſcours adreſſés à un ami, on s'élève quelquefois avec la matiere, ſelon les circonſtances.

Le ſtyle ſimple & le ſtyle familier, ne ſont pas une même choſe. On écrit d'un ſtyle ſimple, aux perſonnes les plus élevées au-deſſus de nous, mais non pas d'un ſtyle familier. Tout ce qui eſt familier eſt ſimple, tout ce qui eſt ſimple n'eſt pas familier (*a*).

La familiarité ſuppoſe une certaine liaiſon d'amitié, un uſage libre & fréquent avec les perſonnes, une eſpèce d'égalité, en vertu de laquelle on ne

(*a*) Nous avons décrit ci-deſſus, d'après Cicéron, le caractère du ſtyle ſimple. Il ne s'agit ici que de faire quelques obſervations ſur le ſtyle épiſtolaire en général.

ſe gêne point dans le diſcours ; parce qu'on eſt ſûr que tout ce qu'on dit ſera bien reçû, ou qu'on fera grace à ce qui pourroit y être défectueux. Les perſonnes qui ſont au-deſſus de nous ont le tact ſi fin, en fait d'égards, qu'il eſt bien difficile de leur échapper quand on leur manque. Un mot, un ton, un geſte, un ſemblant, tout eſt remarqué, ſenti & jugé.

Bien ſentir qui on eſt, & à qui on parle, eſt la premiere choſe néceſſaire pour bien parler ; & par conſéquent pour bien écrire. C'eſt ce ſentiment qui regle ce qu'on doit dire, & la maniere dont on doit le dire. C'eſt lui qui dicte les choſes, les tours, les expreſſions. La moindre diſſonance avec lui fait difformité, d'autant plus que l'amour propre de ceux à qui on écrit, ſait toujours quand on lui fait tort, ou grace, ou juſtice : ainſi avant tout il faut ſe mettre en préſence de ceux à qui on écrit.

On a avec eux des rapports de tou-

tes eſpèces : rapports d'égalité, de ſupériorité. Dans la ſupériorité il y a des dégrés variés à l'infini, & combinés de devoirs, de reſpects, d'amitié, de tendreſſe, de reconnoiſſance, d'intérêts, de paſſé, de préſent, d'avenir, de réel, de poſſible, de crainte, d'eſpérance, en un mot des rapports de tout ce qui tient à l'être, à la fortune, à l'état des deux perſonnes dont l'une écrit à l'autre. Un de ces rapports manqué, vous êtes un ſot, ou un fat. Un ſupérieur fait trop ſentir ce qu'il eſt ; ſa lettre lui vaut un ennemi ; un inférieur s'abbaiſſe trop, on l'écraſe ; un égal prend des airs, on l'humilie : on demande avec hardieſſe ; voilà un homme qui a trop de confiance : avec timidité ; il ſe défie de lui-même ; peut-être eſt-ce orgueil. Ceux qui ont l'eſprit juſte ſaiſiſſent le point unique, & tâchent de s'y tenir.

Quand il ne s'agit que de louer, d'applaudir, de féliciter, de rendre de très-humbles actions de graces, on

peut laiſſer courir la plume ; on ne riſque guères de bleſſer ceux à qui on parle. Les délicats, il eſt vrai, ſouhaitent que le tour ſoit fin, l'impreſſion légere, faite comme en paſſant à un autre objet, & de maniere qu'on puiſſe voir ou ne pas voir la louange, la refuſer ou l'accepter, y répondre, ou la paſſer ſous ſilence, en avouer une partie & ſavourer le reſte en ſecret. Mais quand même cette fineſſe ne s'y trouveroit pas, on le pardonne aiſément en faveur de la bonne intention.

Il faut être ſur-tout d'une extrême réſerve ſur l'article de la plaiſanterie, parce qu'elle n'eſt bonne que quand elle eſt placée, & qu'il eſt difficile dans les lettres de frapper juſte. On tire de loin. Souvent un mot qui auroit beſoin d'être accueilli avec gaïeté arrive dans un moment noir, & ſe trouve au milieu des chagrins & des douleurs. Il en eſt de même de la triſteſſe. *Vous en êtes encore à pleurer M. de... On n'y penſe plus en ce pays-ci ; il faut expédier.* Les lettres ainſi hazardées

dans des circonſtances douteuſes ont, dit Madame de Sévigné, l'air d'une dame de Province qui dans un cercle de Paris confie des intrigues d'Avignon. Le plus ſûr, à moins qu'on ne ſoit dans la plus grande intimité, eſt de s'en tenir au bon ſens, qui eſt de tous les momens & de tous les lieux, & qui n'a que faire de l'aſſaiſonnement des circonſtances.

Quant aux bons mots, il eſt encore plus dangereux de les laiſſer aller; parce que le plus ſouvent ils ont une teinture de malignité. A la bonne heure qu'on raconte les bons mots des autres; qu'on tire parti de quelque aventure, pour en égayer une lettre; mais que ce ſoit toujours de maniere à rejeter loin de ſoi tout ſoupçon de méchanceté. Peut-être que dans l'inſtant nous ſerons jugés benignement; mais qui ſait ſi dans un autre moment il n'y aura pas quelque retour ſecret? Qui ſait ſi ce trait dans quelque circonſtance moins favorable, ne ſera point rapproché de quelqu'au-

tre, pour en conclure un vice de caractère? Il ne faut jamais donner d'armes contre soi.

Lorsqu'il s'agit d'affaires, la broderie est dangereuse: souvent on s'empêtre soi-même dans ses périodes. Les termes propres, les tours simples, & sur-tout la briéveté sont là de saison. Madame de Maintenon est un modèle excellent dans cette partie: elle dit ce qu'il faut dire, le dit bien, & ne dit que cela.

Madame de Sévigné, qu'on ne peut trop citer dans cette matiere, étoit avec sa fille dans une position excellente pour bien écrire. Le cœur & la liberté faisoient tout l'ouvrage. Elle étoit toujours en présence de sa fille: elle en avoit fait, comme on le disoit, sa pensée habituelle. Joignez à cela le grand usage du monde, l'expérience des choses de la vie, la lecture des livres d'agrément, beaucoup d'esprit & de gaïeté: tout cela devoit produire des choses merveilleuses. Mais quand elle écrivoit à d'autres qu'à sa fille, elle

avoit des graces de moins, parce qu'elle avoit moins de liberté ou d'amitié. » Je vous donne le deſſus de tous les » paniers, c'eſt-à-dire, la fleur de » mon eſprit, de ma tête, de mes » yeux, de ma plume, de mon écri» toire, & puis le reſte va comme il » peut ». Elle avoit du plaiſir en écrivant à cette fille ſi chere, elle *labouroit* avec les autres. Il n'eſt perſonne qui ne l'ait éprouvé comme elle. Quand le cœur dicte, il va plus vîte que la plume. Mais quand il y a de la contrainte, l'eſprit ne fournit qu'à regret: on eſt ſtérile, rien n'arrive.

Lorſqu'on eſt dans ces momens de diſgrace, il faut recourir à l'art, s'arrêter, conſidérer en gros ce qu'on veut écrire, ſe repréſenter la perſonne à qui on écrit, ſe monter au ton qu'on ſait qu'il lui faut, & enſuite *labourer*.

Chacun connoît ſes forces & ſent ſes beſoins. Ceux qui ne peuvent écrire d'un trait font ſagement de jeter d'abord leurs idées ſur le papier. Il eſt

même à propos que les jeunes gens qui commencent, corrigent leurs lettres, juſqu'à ce qu'ils aient pris l'habitude d'être exacts. On pardonne à leur âge de laiſſer paroître de l'art & de la timidité dans leur ſtyle : défaut toujours préférable aux longueurs, aux redites, aux obſcurités, aux vices de conſtruction & de grammaire. Nous les avertiſſons qu'il ne faut ſouvent qu'un mot pour donner une mauvaiſe idée de leur eſprit, de leurs ſentimens, de leur éducation : » Il m'eſt venu voir un » Préſident, dit Madame de Sévigné, » & avec lui un fils de ſa femme, qui » a vingt ans, & que je trouvai, ſans » exception, la plus agréable & la plus » jolie figure que j'aie jamais vûe : » j'allai dire que je l'avois vû à cinq » ou ſix ans ; & que j'admirois qu'on » pût croître en ſi peu de tems ; ſur » cela il ſort une voix terrible de ce » joli viſage, qui me plante au nez » d'un air ridicule, que *mauvaiſe* » *herbe croît toujours.* Voilà qui fut » fait, je lui trouvai des cornes ; &

» s'il m'eût donné des coups de maſ-
» ſue ſur la tête, il ne m'auroit pas
» plus affligée ». Cependant ce n'étoit qu'un mot échappé, que le vent emportoit; qu'eût-ce été ſi on l'eût attaché au papier, & ſigné de ſa propre main? Une jeune perſonne qui écrit envoie ſon portrait.

La lecture des lettres de Cicéron à ſes amis, de celles de Pline, & ſurtout de celles de Madame de Sévigné, peut aider beaucoup à ſe faire un bon ſtyle. Mais il eſt bon d'avertir encore qu'il ne faut point s'attacher trop ſervilement à aucun modéle. Chacun a ſes graces propres & naturelles, qui valent toujours mieux que celles qu'il emprunte. Que Madame de Sévigné ſoit un modéle parfait pour les femmes, & encore plus pour les meres tendres, & trop tendres; il y a pourtant chez elle des expreſſions & des tours, qui ne ſieroient pas à d'autres; peut-être même qu'on les trouveroit hazardées dans tout autre qu'elle, & ſur-tout dans un homme de lettres.

Mais elle se montre par-tout si aimable, qu'on aime tout ce qu'elle dit, & qu'on ne peut pas s'empêcher de le trouver bien. C'est à chacun à lui dérober ce qui lui convient, & ce qu'il pourra. Je ne crois pas qu'on puisse faire une lettre par regle : c'est le sentiment seul qui doit faire loi ; & le sentiment & les regles ne sont pas toujours bien ensemble, à moins que celles-ci ne plient.

Un des plus grands défauts des lettres sont les longueurs. Il y a des gens qui marchent toujours, & qui n'arrivent jamais. » Le chevalier de » Nantouillet étoit tombé de cheval, » il va au fond de l'eau, il revient, » il retourne, il revient encore ; enfin » il trouve la queue d'un cheval, il s'y » attache ; ce cheval le mène à bord, » il monte sur le cheval, se trouve à » la mêlée, reçoit deux coups dans » son chapeau, & revient gaillard, « *Lettre* 152. Voilà ce qui s'appelle, dans la langue de Madame de Sévigné, gagner pays. Il vaut mieux être trop court, que languissant. Les

Les eſprits accoutumés aux choſes fines ſont quelquefois trop rafinés ; la métaphyſique s'en mêle. Les penſées n'y perdent jamais, quand on leur donne un peu de corps. Le chevalier de Sévigné a pris quelquefois la liberté d'en avertir ſa mère.

Les lettres des Savans ſentent quelquefois l'étude & l'érudition ; tout y eſt exact & régulier : mais cette exactitude eſt ſouvent accompagnée de roideur & de ſéchereſſe.

Les jeunes gens ſont pleins de détails inutiles, ils écrivent comme pour eux, ſans preſque ſonger à celui à qui ils écrivent. C'eſt une diſtraction preſque continue.

Les gens de cour, accoutumés à repréſenter, parlent dans leurs lettres avec aiſance & dignité. Tout prend chez eux un certain agrément qui eſt comme l'air du pays qu'ils habitent.

Ils ſont les ſeuls à qui la contrainte donne des graces.

On dit qu'il faut écrire comme on parle ; mais c'eſt à condition qu'on parlera bien. Peut-être même eſt-on obligé d'écrire un peu mieux qu'on ne parle, même quand on parle bien. On a le temps de choiſir & d'arranger un peu ſes idées. Que riſque-t-on d'avoir bonne opinion de ſon ami, & de lui donner bonne opinion de ſoi ? C'eſt mon ami, je ne fais point de façons avec lui : c'eſt-à-dire, que vous réſervez les égards, les attentions polies, pour les étrangers, pour vos ennemis, ou pour ceux qui vous ſont indifférens. Il ſemble que la part des amis devroit être faite avant celle des autres. En fait d'amitié, ce n'eſt pas trop de tout. Et ſouvent dans ce commerce les vertus ſervent moins que les attentions.

Je ſens qu'il eſt temps de quitter ce ton dogmatique, que notre plan nous a obligé de prendre quelquefois, &

ſur-tout dans ce petit article, où nous donnons quelques avis aux jeunes gens ſur un des ſujets les plus importans de l'éducation. Pour les délivrer de moi, je leur préſenterois volontiers quelques Lettres de Cicéron, de Pline, & même de Sénèque, ſi ces ouvrages n'étoient point aiſés à trouver ; & s'il étoit néceſſaire d'entrer encore dans des détails, après tous ceux que nous avons donnés. C'eſt dans ces ouvrages & dans l'école du monde qu'on apprendra à écrire, & non dans un livre de préceptes, qui ne peut donner ni l'organe, ni l'exemple du ſentiment.

Pour rendre les volumes à peu près égaux, ſans trancher les matières, nous plaçons ici la Traduction de l'Oraiſon de Cicéron, pour le poëte Archias, qui eſt proprement l'éloge des Lettres. Ce morceau peut bien faire partie d'un volume deſtiné à faire connoître l'Éloquence. On ſentira, en le comparant avec M. Fléchier, la différence

des goûts, des génies, des ſtyles, ſelon les peuples, les temps & les mœurs.

M. Patru qui, ſelon le P. Bouhours, étoit *l'homme du royaume qui ſavoit le mieux notre langue ; qui la ſavoit non pas en grammairien ſeulement, mais en orateur*, a publié une traduction de cette Oraiſon dès l'an 1638.

Cette traduction parut avec celle de ſept autres oraiſons, dont quatre étoient de M. d'Ablancourt. » Ce fut, dit M. » Péliſſon, (*a*) après avoir lu ces tra- » ductions, (& quelques autres livres » françois qu'il cite) que je commen- » çai non-ſeulement à ne plus mépri- » ſer la Langue françoiſe, mais encore » à l'aimer paſſionnément, & à croire » qu'avec du génie, du temps & du tra- » vail, on pouvoit la rendre capable » de toutes choſes. «

Quarante ans après, M. Patru donna une nouvelle traduction de cette même oraiſon : je dis nouvelle, parce que ſi

(*a*) Hiſtoire de l'Académie.

on la compare avec la première, » on » n'y trouvera presque point de tours » qui se ressemblent, presque point de » phrases qui soient entiérement les » mêmes. (*a*) « La Langue françoise avoit fait dans cet intervalle ses plus grands pas vers la perfection. La France avoit produit, ou possédoit les Corneilles, les Racines, les Quinaults, La Fontaine, Molière, Despréaux, Pascal, Bossuet, Fénélon, Pélisson, &c. Cette seconde traduction peut fournir dans l'Éloquence françoise une seconde époque, d'autant plus aisée à marquer, que l'élocution, portant sur le même sujet & sur les mêmes pensées, le choix des termes & des tours oratoires y fait la seule différence à reconnoître.

Celle que je donne aujourd'hui arrive quatre-vingts ans après la seconde de M. Patru. Je déclare que je l'ai faite sur le texte latin seul, il y a plus de vingt-cinq ans, ne connoissant ni l'une

(*a*) Ibid.

ni l'autre des traductions dont je viens de parler. Je l'ai revûe & retravaillée depuis peu, conformément à des principes que j'ai établis dans le Traité de la Conſtruction Oratoire : (*a*) j'ai choiſi les tours qui m'ont paru les plus énergiques : je puis m'être trompé ſouvent, mais il m'a toujours ſemblé que c'étoient ceux qui approchoient le plus du texte latin.

J'avois eu deſſein d'imprimer ces trois traductions vis-à-vis du texte, & d'offrir ces pièces de comparaiſon à ceux qui voudroient connoître le génie de notre langue par oppoſition au génie de la langue latine, ou en étudier ſoit les variations, ſoit les acquiſitions, pendant près d'un ſiècle & demi. Mais de quel droit fourhirois-je moi-même une de ces pièces de comparaiſon ? Je me ſuis reſtraint à jeter de temps en temps au bas des pages quelques morceaux de M. Patru, avec quelques légères

(*a*) Tome V, 2 Part.

remarques, laiſſant au lecteur inſtruit à juger lui-même les différences : ce qui lui ſera beaucoup plus utile que de juger mes obſervations.

M. T. CICERONIS
Pro A. Licinio Archia poëta.

ORATIO.

SI quid eſt in me ingenii, Judices, quod ſentio quam ſit exiguum; aut ſi qua exercitatio dicendi, in qua me non inficior mediocriter eſſe verſatum; aut ſi hujuſce rei ratio aliqua, ab optimarum artium ſtudiis, ac diſciplinâ profecta, à qua ego nullum confiteor ætatis meæ tempus abhorruiſſe: earum rerum omnium vel in primis hic A. Licinius fructum à me repetere propè ſuo jure debet. (a)

(a) 1. *Trad. de M. Patru.* » Si j'ai quelque » eſprit; ou ſi l'exer- » cice du barreau m'a » pu apprendre quel- » que choſe en l'art de » parler; ou ſi ce peu » de connoiſſance que » j'en ai me vient de » l'étude des bonnes » Lettres, que je con- » feſſe avoir été tout » l'entretien de ma » vie; c'eſt, ſans dou- » te, pour cet Archias » que je ſuis parti-

TRADUCTION

De l'Oraiſon de Cicéron pour le poëte Archias.

S'IL y a en moi, Meſſieurs, quelque foible talent, dont je ſens toute la médiocrité; ſi j'ai quelque uſage d'un art, dans lequel je ne diſconviens pas que je me ſuis aſſez long-tems exercé; enfin ſi l'étude des Lettres, pour leſquelles j'avoue que je n'eus d'éloignement dans aucun temps de ma vie, a produit en moi quelque avantage du côté de la parole: c'eſt à Licinius qu'il appartient ſur-tout d'en recueillir le fruit.

» culièrement obligé » d'employer toutes » ces choſes. «

M. Patru a conſervé l'ordre des membres de cette période, mais il en a ſupprimé le premier inciſe, *quod ſentio quam ſit exiguum;* il a affoibli le ſecond, *in qua non inficior, &c.* au point de le rendre preſqu'imperceptible; enfin il a changé la couleur du troiſième, en mettant

Nam quoad longiſſimè poteſt mens mea reſpicere ſpatium præteriti temporis, & pueritiæ memoriam recordari ultimam, inde uſque repetens, hunc video mihi principem & ad ſuſcipiendam, & ad ingrediendam rationem horum ſtudiorum extitiſſe. (*b*)

l'affirmatif à la place du négatif.

2. *Trad. de M. P.* » Si j'ai quelque intelligence & quelque eſprit ; ou ſi un long exercice a pû m'inſtruire en l'art de parler ; ou ſi ce peu de connoiſſance que j'en ai, je le dois à la culture des bonnes Lettres, qui certainement ont été tout l'entretien de ma vie : il n'y a perſonne qui puiſſe prétendre plus juſtement qu'Archias tout le fruit qu'on peut eſpérer de toutes ces choſes. «

La ſeconde traduction eſt plus moëlleuſe, plus nourrie, plus arrondie, plus françoiſe : il ne dit point, *que je confeſſe avoir été*, qui ſent le latiniſme, ni *cet Archias*, qui nous paroîtroit aujourd'hui mépriſant, & qui peut-être répond plus au pronom *iſte*, qu'au pronom *hic* des latins. On peut obſerver encore qu'aujourd'hui on ne finiroit pas une période à quatre membres par *toutes ces choſes*, qui eſt une chûte traînante.

(*b*) 1. *Trad.* » Car

Du plus loin que je puis me rappeller le ſouvenir de mes premieres années, en remontant juſqu'à ma plus tendre jeuneſſe, je le vois qui m'introduit & qui me guide dans la carriere des Lettres.

» lorſque je conſidère » le paſſé, & qu'à le » prendre du plus loin » qu'il me ſouvienne, » je rappelle en mon » eſprit la mémoire » de ma plus tendre » jeuneſſe, je trouve » qu'en effet, il eſt le » premier de mes maî- » tres, & que c'eſt lui » principalement qui » m'a donné du cou- » rage & des lumières » pour mes études. «

2. *Trad.* » En effet, » quand je conſidère » le paſſé, & que re- » montant preſque à » mon enfance, je » rappelle en ma mé- » moire la conduite » ou les occupations » de ma plus tendre » jeuneſſe; je trouve » qu'il eſt, à vrai dire, » le premier de mes » maîtres, & que c'eſt » lui principalement » qui m'a donné du » courage & des lu- » mières pour mes é- » tudes. «

Quand je conſidère le paſſé, ne rend ni le ſens ni la force du *quoad longiſſimè*. D'ailleurs il s'agit ici de remonter d'année en année pour chercher une époque, & non de jeter les yeux ſur des événemens antérieurs. *Du plus loin qu'il me ſouvienne*, eſt une phraſe qui ſeroit aujourd'hui

Quod ſi hæc vox hujus hortatu, præceptiſque conformata, nonnullis aliquando ſaluti fuit : à quo id accepimus, quo cæteris opitulari, & alios ſervare poſſemus, huic profecto ipſi, quantum eſt ſitum in nobis, & opem & ſalutem ferre debemus. (c)

populaire. *Premier de mes maîtres*, l'expreſſion de Cicéron eſt plus délicate, *principem ad ſuſcipiendam. Du courage & des lumières :* ces idées ſont trop éloignées de celles de Cicéron : *ſtudiorum* ne répond pas au mot *études*, ſur-tout quand on dit, *mes études.*

Dans la ſeconde traduction, *en effet* eſt plus vif que *car. La conduite & les occupations* ſont difficiles à retrouver dans le latin. Eſt-ce la *conduite* que j'ai tenue, ou le conſeil qui m'a guidé? On dit bien *occuper un enfant*, mais je ne ſais ſi on dira auſſi bien *les occupations* d'un enfant. Ce mot ſemble ſignifier une ſuite d'affaires graves, & qui ne ſont point celles d'un enfant. *A vrai dire*, eſt plus familier que ſimple. On ne dit guères en françois, *donner des lumières pour des études :* c'eſt une phraſe peu naturelle.

(c) 1. *Trad.* » Que » ſi cette voix animée » par ſes perſuaſions, » & formée par ſes enſeignemens, a été » ſalutaire à quelques-

Si cette voix formée par ſes leçons, animée par ſes conſeils, a quelquefois ſervi utilement quelques-uns de nos citoyens : celui qui m'a mis en état de défendre & de ſecourir les autres, n'a-t'il pas droit d'exiger que je le défende lui-même, ſi je le puis ?

» uns ; il eſt, certes, » très - raiſonnable » qu'aujourd'hui nous » défendions de toute » notre puiſſance, ce- » lui qui nous a donné » de quoi défendre les » autres. «

On diroit aujourd'hui *exhortations* & non *perſuaſions*. *Quelques-uns* eſt une chûte trop vague & trop sèche. Un roi pourroit dire *de toute notre puiſſance :* un orateur doit dire *de tout notre pouvoir. De quoi défendre*, il ſemble qu'il faudroit ici *les moyens de défendre :* je ne parle point de *certes*, qui a vieilli : ce n'eſt point la faute de M. Patru.

2. *Trad.* » Que ſi » cette voix animée » par ſes perſuaſions, » & formée par ſes » doctes enſeigne- » mens, a pû quelque- » fois tirer du péril » l'innocence perſécu- » tée, que ne devons- » nous point faire » pour défendre un » homme qui nous a » donné de quoi pro- » téger, de quoi dé- » fendre tous les au- » tres ? «

Cette traduction eſt plus oratoire & plus nombreuſe que la première : cependant *doc-*

2. *Ac ne quis à nobis hoc ita dici fortè miretur, quod alia quædam in hoc facultas ſit ingenii, neque hæc dicendi ratio, aut diſciplina; ne nos quidem huic cuncti ſtudio penitùs unquam dediti fuimus. Etenim omnes artes, quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, & quaſi cognatione quadam inter ſe continentur* (*d*).

tes, épithète *d'enſeignemens*, ſemble être de trop, parce que *perſuaſions* n'en a point. L'idée de *protéger* n'eſt point dans le latin, & marque peut-être trop de confiance de la part de l'orateur, ſur-tout dans un exorde entiérement conſacré à la modeſtie. *Tous les autres : tous* n'eſt point dans le latin, & il eſt de trop dans le françois par la même raiſon. J'ajoûterai que *tirer de péril l'innocence perſécutée*, en dit beaucoup plus que le latin. C'eſt le nombre oratoire qui a ſéduit M. Patru, & qui l'a fait ſortir du ton ſimple que l'orateur devoit avoir dans cet endroit.

(*d*) 1. *Trad* » Et il » ne faut point s'éton- » ner ſi je parle de lui » en ces termes, bien » que ſa profeſſion ſoit » aucunement éloi- » gnée de la nôtre ; » car nous n'avons pas » nous mêmes toujours

2. Et afin que vous ne ſoyez point étonnés de m'entendre parler de la ſorte, d'un homme qui a travaillé dans un genre différent de celui-ci ; je vous dirai, Meſſieurs, que l'objet de mon travail & de mes études n'a pas toujours été le même. D'ailleurs tous les arts qui ont rapport aux ſentimens & à l'humanité ont entr'eux des liaiſons mutuelles, & ſe tiennent, pour ainſi dire, comme les enfans d'une même famille.

» donné tout notre » temps au métier que » nous faiſons, & d'ail- »leurs toutes les ſcien- » ces humaines ont » entre elles comme » une eſpèce d'allian- » ce, & ſe tiennent » toutes, pour ainſi » dire, par la main. «

2. *Trad.* » Et bien » que ſa profeſſion ſoit » en apparence diffé- » rente de la nôtre, il » ne faut point s'éton- » ner ſi je parle de lui » en ces termes : car » nous n'avons pas » nous-mêmes tou- » jours donné tout no- » tre temps à la ſcien- » ce de la parole : & » d'ailleurs toutes les » belles diſciplines ont » entre elles comme » une eſpèce d'allian- » ce, & ſe tiennent » toutes, il faut ainſi » dire, par la main. «

Je ne m'arrête point ſur les mots qui ont vieilli, comme *bien*

3. *Sed ne cui veſtrûm mirum eſſe videatur, me in quæſtione legitima, & in judicio publico, cum res agatur apud prætorem Populi Romani lectiſſimum virum & apud ſeveriſſimos Judices, tanto conventu hominum ac frequentiâ, hoc uti genere dicendi, quod non modo à conſuetudine judiciorum, verum etiam à forenſi ſermone abhorreat; quæſo à vobis, ut in hac cauſa mihi detis hanc veniam, accommodatam huic reo, vobis, quemadmodum ſpero, non moleſtam: ut me pro ſummo poëta, atque eruditiſſimo homine dicentem, hoc concurſu hominum litteratiſſimorum, hac veſtra humanitate, hoc denique prætore exercente judi-*

que, aucunement; ni ſur les façons de parler qui ſont devenues baſſes, & qui sûrement ne l'étoient point du temps de M. Patru, comme *le métier que nous faiſons;* ni ſur les latiniſmes de mots, comme *belles diſcipli-*

nes, qu'il me ſemble pourtant qu'on ne trouve point dans d'autres écrivains du même tems. J'obſerve ſeulement que dans la ſeconde traduction le ſecond membre de la première période a été mis à la place du pre-

3. Mais comme cette affaire eſt une queſtion d'état, une cauſe de droit public, qui eſt portée au tribunal du préteur du peuple Romain, devant nos Juges les plus reſpectables, en préſence d'une aſſemblée ſi nombreuſe, & qu'on pourroit être ſurpris de me la voir traiter d'une maniere peu conforme à l'uſage du Barreau ; j'ai, Meſſieurs, à vous demander une grace, que vous ne pouvez me refuſer, eu égard à la condition de celui que je défends, & dont j'eſpere que vous ne vous repentirez pas vous-mêmes : c'eſt qu'ayant à parler pour un poëte célébre, pour un ſavant illuſtre, en préſence de tant de gens de Lettres, devant des Juges ſi inſtruits & un Pré-

mier, ſans doute par quelque raiſon d'harmonie ; mais la liaiſon des idées en paroît moins naturelle. *En apparence* n'eſt point ſi prononcé dans le latin, & il l'eſt trop dans le françois. Il eſt quelquefois de l'art de l'orateur de laiſſer dans le vague certaines idées qu'il ne doit point omettre ; mais qu'il ne pourroit amener à la préciſion, ſans faire quelque tort à ſa cauſe.

cium, patiamini de ſtudiis humanitatis ac litterarum paulò loqui liberiùs; & in ejuſmodi perſona, quæ propter otium ac ſtudium, minimè in judiciis periculiſque tractata eſt, uti propè novo quodam & inuſitato genere dicendi (*e*).

(*e*) 1. *Trad.* » Mais » afin que perſonne » ne trouve étrange, » ſi dans une cauſe » publique, où il s'a- » git de l'état & de la » condition d'un hom- » me, devant un Pré- » teur du Peuple Ro- » main, devant des » Juges graves & ſé- » vères, en une au- » dience ſi célèbre, je » parle d'un ſtyle un » peu éloigné du ſtyle » des plaidoiries & du » langage ordinaire » de ce lieu; je vous » ſupplie, Meſſieurs, » de me faire cette » grace, qui ne vous » ſera point à charge, » comme j'eſpère, & » qui ſemble être dûe » en quelque ſorte à » celui que je défends; » qu'ayant ici à par- » ler pour un poëte » très-excellent, & » pour une perſonne » de grande littéra- » ture, dans une aſ- » ſemblée de tant de » ſavans, à des juges » pleins de douceur & » de bonté comme » vous êtes, & devant » un tel Préteur; il » me ſoit permis de » dire quelque choſe » de l'excellence & de » l'utilité des Lettres, » & de plaider d'une » façon quaſi toute » nouvelle & incon- » nue au barreau, pour

teur si éclairé, vous me permettiez de m'étendre avec quelque liberté sur le mérite des Lettres ; & que, comme je représente un homme tout-à-fait étranger dans les affaires, & qui ne connoît que son cabinet & les livres, vous trouviez bon que je m'exprime moi-même d'une maniere nouvelle, & qui pourra paroître étrangère dans le Barreau.

» un homme que ses » études & ses Livres » ont éloigné du com- » merce du Palais. Que » si, Messieurs, vous » me faites cette fa- » veur, je me promets » de faire ensorte, &c.

2. *Trad.* » Mais » afin qu'on ne trouve » point étrange, si » dans une audience » célèbre, en une cau- » se publique où il » s'agit de l'état & de » la condition d'un il- » lustre personnage, » devant un Préteur » du Peuple Romain, » devant des juges » graves & sévères, je » quitte en quelque » façon le style des » plaidoiries & le lan- » gage ordinaire de ce » lieu ; je vous de- » mande, Messieurs, » une grace. Qu'il me » soit permis en dé- » fendant aujourd'hui » un poëte admirable » & de grande littéra- » ture dans une assem- » blée où je vois tant » de savans, où le Pré- » teur, où les juges

4. *Quod si mihi à vobis tribui concedique sentiam, perficiam profecto, ut hunc A. Licinium non modo non segregandum, cum sit civis, à numero civium : verum etiam si non esset, putetis adsciscendum fuisse.*

» qui nous écoutent » n'ont pas moins d'é- » rudition que de ver- » tu ; il me soit, dis-je, » permis de parler un » peu de l'utilité & de » l'excellence des Let- » tres, & de plaider » d'une manière pres- » que nouvelle & in- » connue au barreau, » pour un homme que » ses études, que ses » livres ont éloigné du » Palais & du tumulte » des affaires. Si, Mes- » sieurs, vous m'accor- » dez cette faveur, » dont peut-être vous » ne vous repentirez » point, & qui semble » comme dûe à Ar- » chias, j'espère vous » faire voir, &c. «

La seconde traduction est plus libre que la première ; mais elle est moins fidèle, & moins vive. Souvent l'on prend pour liberté de la traduction ce qui n'est que liberté du traducteur. *Tanto conventu hominum ac frequentia* devoit remplir un troisième espace pour la progression du nombre. *Accommodatam huic reo, vobis quemadmodum spero, non molestam*, ne devoit point être séparé de *veniam*, parce que ces mots contiennent une partie des raisons qui doivent faire ob-

4. Si vous daignez m'accorder cette grace, je vous ferai voir, non-seulement que vous ne devez point séparer de vous Licinius, puisqu'il est véritablement citoyen ; mais que s'il ne l'étoit pas, vous devriez l'adopter,

tenir la grace dont il s'agit, & que d'ailleurs ils soutiennent la marche nombreuse de l'oraison. La période ayant été coupée dans la seconde manière, on a été obligé de répéter, *qu'il me soit permis*, & d'y ajoûter, *dis-je*, qui est lâche. *Parler un peu*, l'exactitude littérale n'eût fait qu'annoblir l'élocution oratoire. *Plaider d'une manière nouvelle* sent plus l'avocat que l'orateur. *Le palais* n'est point dans le costume ; on plaide à Paris au Palais, mais à Rome c'étoit au barreau ; ces deux mots ne sont synonimes que parmi nous. *Tumulte des affaires*, est ici une expression plus nombreuse que juste. Je ne sais d'ailleurs si les termes *d'illustre personnage, de poëte admirable & de grande littérature*, ne sont pas en françois plus emphatiques qu'en latin *lectissimum virum, summus poëta, homo eruditissimus ;* les superlatifs ne coûtoient rien aux latins, surtout à Cicéron qui les employoit pour l'harmonie autant que pour le sens : en françois la valeur en est calculée avec précision.

Nam ut primùm ex pueris excessit Archias, atque ab iis artibus, quibus ætas puerilis ad humanitatem informari solet, se ad scribendi studium contulit : primùm Antiochiæ, (nam ibi natus est loco nobili ; & celebri quondam urbe, & copiosa, atque eruditissimis hominibus liberalissimisque studiis affluenti) celeriter antecellere omnibus ingenii gloriâ contigit.

Post in cæteris Asiæ partibus, cunctæque Græciæ sic ejus adventus celebrabatur, ut famam ingenii expectatio hominis, expectationem ipsius adventûs, admiratioque superaret.

5. *Erat Italia tunc plena Græcarum artium ac disciplinarum, studiaque hæc & in Latio vehementiùs tum colebantur, quam nunc iisdem in oppidis, & hîc Romæ propter tranquillitatem Reipublicæ non negligebantur. Itaque hunc*

I. Partie. Dès qu'Archias fut ſorti des premieres études, & qu'ayant achevé les exercices qu'on emploie ordinairement pour former la jeuneſſe, il ſe livra à la compoſition : il ſurpaſſa auſſitôt par la force & la facilité de ſon génie, tout ce qu'il y avoit de beaux eſprits à Antioche : (car c'eſt-là, Meſſieurs, qu'il eſt né de parens nobles, dans une ville riche, célébre de tout temps, & remplie de ſavans & de gens de goût dans tous les genres.)

Dans les autres parties de l'Aſie, dans toute la Gréce, on l'attendoit avec une ſi haute idée de ſon eſprit, que l'attente ſurpaſſoit même ſa réputation : & quand il étoit arrivé, on le trouvoit encore au-deſſus de ce qu'on avoit attendu.

5. L'Italie étoit alors remplie d'hommes qui cultivoient les ſciences & les Lettres grecques. Ce goût avoit paſſé dans les pays des Latins, & y étoit beaucoup plus animé & plus vif qu'il ne l'eſt aujourd'hui. Il avoit pénétré

& Tarentini, & Rhegini, & Neapolitani, civitate, cæteriſque præmiis donarunt : & omnes qui aliquid de ingeniis poterant judicare, cognitione atque hoſpitio dignum exiſtimarunt.

Hæc tanta celebritate famæ cum eſſet jam abſentibus notus, Romam venit, Mario Conſule, & Catulo (a). Nactus eſt primùm Conſules eos, quorum alter cum res geſtas, tum etiam ſtudium, atque aures adhibere poſſet.

Statim Luculli, cùm prætextatus etiam tum Archias eſſet, eum domum ſuam receperunt. Sed enim hoc non ſolum ingenii ac litterarum, verum etiam naturæ atque virtutis fuit, ut domus quæ hujus adoleſcentiæ prima fuerit, eadem eſſet familiariſſima ſenectuti.

(a) L'an de Rome 652, 120 ans avant J.C.

même

même jusqu'à Rome, dans la profonde paix dont on y jouissoit. Ceux de Tarente, de Regge, lui firent part de leur droit de bourgeoisie, & de leurs autres privilèges : tous ceux qui dans ces villes savoient juger & apprécier le mérite, se firent un honneur de le connoître & de le recevoir chez eux.

Avec une réputation si brillante qui l'avoit fait connoître de ceux mêmes qui ne l'avoient jamais vû ; il arriva à Rome sous le Consulat de Marius & de Catulus, deux hommes, dont l'un pouvoit fournir la plus ample matiere à son génie, & l'autre non-seulement de la matiere, mais une oreille délicate & un goût éclairé.

Aussi-tôt les Lucullus lui donnerent un appartement chez eux, lorsqu'il avoit à peine dix-huit ans. Mais ce fut moins à son talent, qu'à la bonté de son caractère & à sa vertu, qu'il fut redevable d'avoir conservé jusque dans l'âge avancé, la protection & la bienveillance d'une maison où il avoit été reçu dès sa jeunesse.

6. Erat temporibus illis jucundus Q. Metello illi Numidico, & ejus Pio filio : audiebatur à M. Æmilio : vivebat cum Q. Catulo, & patre, & filio : à L. Craſſo colebatur : Lucullos vero, & Druſum, & Octavios, & Catonem, & totam Hortenſiorum domum devinctam conſuetudine cum teneret, afficiebatur ſummo honore, quod eum non ſolùm colebant qui aliquid percipere, aut audire ſtudebant, verùm etiam ſi qui fortè ſimulabant.

Interim ſatis longo intervallo, cùm eſſet cum L. Lucullo in Siciliam profectus, & cùm ex ea provincia cum eodem Lucullo diſcederet, venit Heracleam : (a) *quæ cum eſſet civitas æquiſſimo jure ac fœdere, adſcribi ſe in eam civitatem voluit : idque cum ipſe per ſe dignus putaretur, tum auctoritate*

(a) La ville d'Héraclée dont il eſt ici parlé étoit ſur le golfe de Tarente, au royaume de Naples.

6. Il avoit su plaire dans ce temps-là au grand Métellus le Numidique, & à Pius son fils. M. Emilius se faisoit un plaisir de l'entendre. Il vivoit avec les deux Catulus, le pere & le fils. L. Crassus l'honoroit d'une façon toute particulière; enfin étant lié étroitement avec les Lucullus, avec Drusus, avec les Octaves, avec Caton, avec toute la Maison des Hortensius, il jouissoit de la plus grande considération, étant recherché non-seulement de ceux qui vouloient réellement l'entendre & s'instruire, mais encore de ceux qui feignoient de le vouloir.

Assez long-temps après, ayant suivi L. Lucullus en Sicile, & quitté cette province avec lui, il s'arrêta à Héraclée : comme cette ville jouissoit des plus beaux privilèges & des plus étendus (1), il désira d'en être citoyen : ce qu'il obtint aisément tant par son mérite personnel que par le crédit & la protection de Lucullus.

(1) Qui approchoient le plus de ceux des citoyens Romains.

& gratia Luculli ab Heraclienſibus impetravit.

7. *Data eſt civitas Silani lege & Carbonis:* Si qui fœderatis civitatibus adſcripti fuiſſent; ſi tum cum lex ferebatur, in Italia domicilium habuiſſent; & ſi ſexaginta diebus apud prætorem eſſent profeſſi, *Cùm hic domicilium Romæ multos jam annos haberet, profeſſus eſt apud prætorem Q. Metellum familiariſſimum ſuum.*

8. *Si nihil aliud, niſi de civitate ac lege dicimus, nihil dico amplius: cauſa dicta eſt. Quid enim horum infirmari, Gracche, poteſt? Heracleæne eſſe eum adſcriptum negabis? Adeſt vir ſumma auctoritate, & religione, & fide L. Lucullus, qui ſe non opinari, ſed ſcire: non audiviſſe, ſed vidiſſe: non interfuiſſe, ſed egiſſe dicit. Adſunt Heraclienſes legati nobiliſſimi homines, qui hujus judicii cauſa, cum mandatis & cum publico teſtimonio venerunt,*

7. Arrive la Loi de Silanus & de Carbon, qui accordoit le droit de citoyen à ceux *qui ſeroient inſcrits dans quelqu'une de nos villes confédérées ; qui ſeroient domiciliés en Italie dans le tems de la publication de la Loi ; qui enfin auroient fait leur déclaration chez le préteur dans les ſoixante jours.* Archias, étant domicilié à Rome depuis pluſieurs années : il alla faire ſa déclaration chez Q. Métellus ſon ami.

8. S'il n'eſt queſtion ici que de la loi & du droit de citoyen, je n'ai plus rien à dire, la cauſe eſt plaidée. Qu'avez-vous à nous oppoſer, Gracchus ? Direz-vous qu'Archias n'eſt point inſcrit à Héraclée ? Je vous cite l'autorité la plus reſpectable, celle de Lucullus, qui ne dit point, je crois, j'ai oui dire, j'étois préſent : mais je ſais, j'ai vû, c'eſt moi qui l'ai fait. Je vous cite les députés d'Héraclée, les citoyens les plus diſtingués de cette ville qui ſont venus exprès avec des témoigna-

qui hunc adſcriptum Heraclienſem dicunt. (*f*)

Hic tu tabulas deſideras Heraclienſium publicas, quas Italico bello, incenſo tabulario, interiſſe ſcimus omnes. Eſt ridiculum ad ea quæ habemus nihil dicere : quærere quæ habere non poſſu-

(*f*) 1. *Trad.* » Car » de tout ce qui vient » d'être dit, qu'eſt-ce, » Gracchus, que vous » en pouvez détruire ? » Nierez-vous pas » qu'il ait été fait ci- » toyen d'Héraclée ? » Lucullus qui eſt ici » préſent, & dont le » témoignage, la pro- » bité & la foi ſont ir- » réprochables, dit » qu'il en parle de » ſcience certaine, » non par opinion, » non qu'il ne l'a pas » ſimplement ouï di- » re, mais qu'il l'a vu ; » qu'il n'y a pas ſeu- » lement aſſiſté, mais » que c'eſt par ſon » moyen que ces cho- » ſes ont été faites. » Les députés d'Héra- » clée, perſonnes de » qualité, qui ſont en » cette audience, &c.

2. *Traduct.* » Car, » Gracchus, de toutes » ces choſes, qu'eſt-ce » que vous en pouvez » détruire ? Direz- » vous que notre poë- » te ne fût jamais ci- » toyen d'Héraclée ? » Lucullus qui nous » entend, Lucullus » dont la probité, » dont la vertu eſt ſi » connue, dit non- » ſeulement qu'il le » ſait, non-ſeulement » qu'il l'a vû, mais

gés revêtus de l'autorité publique, & qui atteſtent qu'il eſt inſcrit à Héraclée.

Vous nous demandez les regiſtres de cette ville, que tout le monde ſait qui ont été brûlés avec les archives pendant la guerre Italique. Il eſt ridicule de ne rien oppoſer à des preuves évidentes

» que ce fut lui qui » demanda & qui ob- » tint cette grace. Les » députés d'Héraclée » parlent ce même » langage : ce ſont des » hommes de condi- » tion, &c. «

M. Patru a rendu les inciſes ſymmétriques dans ſa premiere traduction ; mais ayant trouvé la période trop allongée, il a abandonné la ſymmétrie dans la ſeconde. Il n'a rendu ni dans l'une ni dans l'autre, ni l'*adeſt*, ni l'*adſunt*, qui donnent du feu & de la force à la preuve employée. *Des hommes de condition*, il y a des mots françois qui, quoiqu'ils expriment préciſément la même idée, ne doivent pas toujours être mis à la place de certains mots latins. On ne dira point les *bataillons Romains*, ce ſont des *cohortes* : ni des *brigades*, ce ſont des *légions* : ni des *échevins*, ce ſont des *édiles* : ni des *bourgeois* de Rome, ce ſont des *citoyens* : ou ſi cela eſt permis quelquefois, c'eſt en tranſportant l'antique au moderne, plutôt que le moderne à l'antique.

mus : & de hominum memoria tacere, literarum memoriam flagitare : &, cum habeas amplissimi viri religionem, integerrimi municipii jusjurandum fidemque, ea, quæ depravari nullo modo possunt, repudiare : tabulas, quas idem dicis solere corrumpi, desiderare (g).

(g) 1. *Trad.* » Ici » vous voulez qu'on » montre les regiſtres » publics de la ville » d'Héraclée, que » nous ſavons tous » avoir été brûlés avec » les archives pendant » la guerre d'Italie. Il » eſt ridicule de ne » rien dire contre les » preuves que nous » avons, & de deman- » der celles que nous » ne pouvons avoir, » de ne rien répon- » dre au témoigna- » ge des hommes, » & d'exiger de nous » des témoignages par » écrit; & tandis qu'un » perſonnage digne » de foi, tandis que » toute une ville ſans » reproche parle pour » nous, de demander » des actes ſi ſujets, » comme vous dites » vous-mêmes, à être » falſifiés, & de mé- » priſer des ſuffrages » qu'on ne peut cor- » rompre. «

2. *Tr.* » Vous nous » demandez des regiſ- » tres de la ville d'Hé- » raclée, qui furent » tous, comme chacun » ſait, brûlés avec les » archives pendant les » guerres d'Italie. Il » eſt ridicule d'exiger » des titres que nous » ne pouvons avoir,

que nous avons, & d'en demander qu'on ſait que nous ne pouvons avoir; de ſe taire ſur les dépoſitions de vive voix, & d'exiger des témoignages par écrit; & tandis que nous avons l'autorité d'un citoyen du plus grand poids, & le ſerment d'une ville municipale, qui ne peuvent être falſifiés, de demander des regiſtres, qui, ſelon vous-même, le ſont tous les jours.

» & de demeurer muet » ſur les preuves que » nous rapportons; » d'exiger des enſei- » gnemens par écrit, » & de rejetter des dé- » poſitions ſi préciſes, » ſi authentiques, ſi » convaincantes: & » tandis qu'un grand » perſonnage, tandis » que toute une ville » parle pour nous, il » eſt ridicule encore » un coup, d'inſiſter » ſur des regiſtres, ſur » des actes ſuſcepti- » bles par votre pro- » pre confeſſion, de » toutes ſortes de » fauſſetés, & de re- » buter au même tems » les ſuffrages de tant » de témoins illuſtres, » & dont la foi ne » peut recevoir ici » d'atteinte ni de re- » proches. «

La première traduction eſt plus vive & plus préciſe que la ſeconde. Dans celle-ci, M. Patru a évité l'infinitif, *que nous ſavons avoir été brûlés*. Il a ajoûté *confuſions*, qui

9. *At domicilium Romæ non habuit, is, qui, tot annis ante civitatem datam, ſedem omnium rerum ac fortunarum ſuarum Romæ collocavit.*

At non eſt profeſſus. Immo vero iis tabulis eſt profeſſus, quæ ſolæ ex illa profeſſione, collegioque prætorum, obtinet publicarum tabularum auctoritatem. Nam cum Appii tabulæ negligentiùs aſſervatæ dicerentur : Gabinii, quamdiu incolumis fuit, levitas, poſt damnationem calamitas, omnem tabularum fidem reſignaſſet : Metellus homo ſanctiſſimus, modeſtiſſimuſque omnium, tantâ diligentiâ fuit, ut ad L. Lentulum prætorem, & ad judices

ſemble donner de l'enflure & diminuer la force Il a changé l'ordre des membres de l'antithèſe, ſans néceſſité, & peut-être avec quelque déchet de force pour la penſée. *Demeurer muet* n'a pas le même ſens que *ne rien dire*. On diroit aujourd'hui *renſeignemens* & non *enſeignemens*. La gradation des trois épithètes dans une chûte qui n'eſt point finale eſt empoulée, & ne répond à rien dans le latin. *Sans reproche* ne peut guères ſe dire en parlant d'une ville.

9. Il n'étoit point domicilié à Rome; lui qui, tant d'années avant la loi, avoit fait de Rome le centre de toutes ses affaires, & de tous ses biens?

Il n'a point fait sa déclaration. Il l'a faite dans les seuls registres de ce temps-là qui soient regardés & reconnus pour authentiques. Ceux d'Appius passoient pour être tenus avec assez peu de soin. La négligence de Gabinius tant qu'il resta en place, & le désordre de ses affaires après sa condamnation, avoient ôté aux siens toute espèce d'autorité. Métellus, le plus exact de tous les hommes, poussa si loin l'attention & le scrupule, qu'il vint trouver le préteur Lentulus & les juges, pour leur dire qu'il

Par votre propre confession, le mot *aveu* a une nuance de moins & seroit plus juste. *Toutes sortes de fausfetés*: cette phrase dit plus que *solere corrumpi*. *Les suffrages de tant de témoins illustres dont la foi ne peut recevoir ni d'atteinte ni de reproche*: cette paraphrase est trop longue pour ces quatre mots, *quæ depravari nullo modo possunt*. Les idées trop délayées perdent leur force comme les couleurs.

venerit, & unius nominis liturâ se commotum esse dixerit. His igitur tabulis nullam lituram in nomen A. Licinii videtis.

10. *Quæ cùm ita sint, quid est quòd de ejus civitate dubitetis? Præsertim cum aliis quoque in civitatibus fuerit adscriptus? Etenim cum mediocribus multis, aut nulla, aut humili aliqua arte præditis gratuitò civitatem in Græcia homines impertiebantur, Rheginos credo, aut Locrenses, aut Neapolitanos, aut Tarentinos, quod scenicis artificibus largiri solebant, id huic summâ ingenii prædito gloriâ noluisse. Quid? cùm cæteri non modo post civitatem datam, sed etiam post legem Papiam (a), aliquo modo in eorum municipiorum tabulas irrepserint: hic, qui nec utitur quidem illis in quibus est scriptus, quod semper se Heraclienſem esse voluit, rejicietur?*

(a) Par la Loi Papia tous les étrangers furent chassés de Rome. Cette loi avoit été publiée deux ans avant que Cicéron plaidât cette cause.

y avoit ſur un nom une rature qui lui cauſoit de l'inquiétude. Qu'on feuillette ces regiſtres, on ne trouvera point de rature ſur le nom de Licinius.

10. Peut-on après des faits ſi clairs révoquer en doute le droit de Licinius, ſur-tout quand on le voit citoyen de pluſieurs autres villes de nos alliées? Des talens médiocres, des hommes d'une profeſſion peu eſtimable, ou même qui n'en avoient point, ont obtenu chez les Grecs le droit de bourgeoiſie; & des villes telles que Rhegge, Locres, Naples, Tarente, n'auroient point fait pour un homme d'un mérite ſi éclatant, ce qu'elles faiſoient pour de ſimples acteurs de théâtre? Tant de gens, non-ſeulement après la loi de Silanus, mais même après la loi Papia, ſe ſont gliſſés, on ne ſait comment, dans les regiſtres de nos villes municipales; & Archias qui n'a pas voulu faire valoir les titres qu'il a dans les différentes villes, parce qu'il s'eſt contenté d'être d'Héraclée, ne pourra jouir de ſes droits?

11. *Census nostros requiris scilicet. Est enim obscurum, proximis censoribus, hunc cum clarissimo imperatore, L. Lucullo; apud exercitum fuisse, superioribus, cum eodem quæstore fuisse in Asia: primis, Julio Crasso, nullam populi partem esse censam. Sed quoniam census, non jus civitatis confirmat, ac tantummodò indicat eum, qui sit census, ita se jam tum gessisse pro cive; iis temporibus, quæ tu criminaris, ne ipsius quidem judicio in civium R. jure esse versatum, & testamentum sæpe fecit nostris legibus, & adiit hæreditates civium R. & in beneficiis ad ærarium delatus est, à L. Lucullo prætore & consule. Quære argumenta si qua potes: nunquam enim hic neque suo, neque amicorum judicio revincetur.*

11. *Quæres à nobis, Gracche, cur tantopere hoc homine delectemur? Quia suppeditat nobis, ubi & animus ex hoc*

11. Vous demandez nos rôles de dénombrement : comme si on ne savoit pas que dans le dernier qui se fit, Archias étoit à l'armée de Lucullus ? que dans le précédent il étoit avec le même Lucullus, alors préteur en Asie ; & que dans le premier, sous Julius Crassus, le peuple n'y fût pas compris. Mais comme le dénombrement n'établit point le droit de bourgeoisie, & qu'il ne fait que l'indiquer, ou prouver que celui qui y a été compris se comportoit alors comme citoyen ; dans ces temps-là même où vous prétendez qu'Archias ne se donnoit point pour tel, il a fait des testamens selon nos lois, il a recueilli des successions de citoyens Romains, il a été mis sur l'état des graces au trésor public. Cherchez des preuves, si vous le pouvez, vous n'en découvrirez ni dans la conduite d'Archias, ni dans celle de ses amis.

12. *II. Partie.* Mais quels charmes si grands pouvons-nous trouver dans la personne de cet étranger ?

forenſi ſtrepitu reficiatur ; & aures convicio defeſſæ conquieſcant. An tu exiſtimas aut ſuppetere nobis poſſe, quod quotidie dicamus in tanta varietate rerum, niſi animos noſtros doctrinâ excolamus : aut ferre animos tantam poſſe contentionem, niſi eos doctrinâ eâdem relaxemus ? Ego verò fateor, me his ſtudiis eſſe deditum.

Cæteros pudeat, ſi qui ita ſe literis abdiderunt, ut nihil poſſint ex his neque ad communem afferre fructum, neque in aſpectum, lucemque proferre. Me autem quid pudeat, qui tot annos ita vivo, Judices, ut ab illis nullo me unquam tempore aut commodum, aut otium meum abſtraxerit, aut voluptas avocarit, aut denique ſomnus retardarit ?

Nous y trouvons un délaſſement & un repos dont notre eſprit & nos oreilles ont beſoin, après les agitations bruyantes & les fatigues du barreau. Croyez-vous, Gracchus, que nous puſſions fournir à tant de matieres différentes qui ſe préſentent tous les jours, ſi notre eſprit n'étoit pas renouvellé par l'étude des bons livres ? Ou que nous euſſions la force de ſoutenir une application ſi longue & ſi continue, ſi nous ne trouvions point quelque reſſource dans les Lettres ? Pour moi, j'avoue que je m'y livre avec plaiſir.

On peut en rougir, quand on s'y renferme tellement, qu'il en paroiſſe rien au jour, ni qu'il en réſulte aucun avantage pour la ſociété. Mais pourquoi en rougirois-je, moi, qui depuis tant d'années, lorſqu'il s'eſt agi de faire du bien, n'ai jamais été détourné, ni diſtrait, ni arrêté un ſeul moment, pour ma commodité, pour mon repos, pour mon plaiſir, pour un inſtant de ſommeil ?

tia ſuaſiſſem, nihil eſſe in vita magnopere expetendum, niſi laudem, atque honeſtatem : in ea autem perſequenda omnes cruciatus corporis, omnia pericula mortis, atque exilii, parvi eſſe ducenda: nunquam me pro ſalute veſtra in tot ac tantas dimicationes, atque in hos profligatorum hominum quotidianos impetus objeciſſem. Sed pleni omnes ſunt libri, plenæ ſapientûm voces, plena exemplorum vetuſtas : quæ jacerent in tenebris omnia, niſi litterarum lumen accederet. Quàm multas (*i*)

2. *Trad.* » Car, Mrs, » ſi les écrits, ſi les en- » ſeignemens de tant » de grands hommes » ne m'avoient per- » ſuadé dès ma plus » tendre jeuneſſe qu'il » n'y a rien en effet de » précieux en cette » vie que la louange » & l'honneur ; & que » pour un bien *ſi digne* » *de notre amour*, il » faut mépriſer les » tourmens & l'exil, & » la mort même : je » n'aurois point au- » jourd'hui pour vous, » pour votre *ſalut*, » tant d'ennemis ſur » les bras ; je ne ſerois » pas expoſé, comme » je ſuis tous les jours, » à la violence, à la fu- » reur, à la rage des » méchans. «

La ſeconde traduction eſt plus françoiſe, plus nombreuſe & plus exacte que la premiè-

convaincu dès ma jeuneſſe, que rien n'eſt vraiment déſirable que la gloire & la vertu : & que pour les acquérir, l'exil, les tourmens, la mort doivent être comptés pour rien, je ne me ſerois jamais expoſé à tant de démêlés fâcheux, ni aux attaques journalieres des mauvais citoyens, pour le bien & le ſalut de la République. Mais tous les livres ſont remplis . . . partout on lit les paroles des ſages : partout on voit les grands exemples de l'antiquité, qui ſeroient maintenant enſévelis dans les ténébres, ſi les Lettres ne les avoient pas conſervés

re ; à l'exception des deux dernières phraſes qui ſont trop emphatiques. *Pour votre ſalut*, ne préſente point le même ſens que *pro ſalute veſtra* : le latin dit beaucoup moins. *A la violence, à la fureur, à la rage* : les idées de Cicéron ne ſont pas moins fortes, mais elles ſont plus doucement exprimées.

(*i*) r. *Trad.* » Mais » les livres, les exem» ples de l'antiquité, » la voix de tous les » Sages, ne nous par» lent d'autres choſes; » & *tout cela*, M^rs, ſe» roit couvert de l'om» bre du ſilence, ſi les » livres qui nous l'ont » *révélé*, n'en avoient

nobis imagines non solùm ad intuendum, verùm etiam ad imitandum, fortissimorum virorum expressas, scriptores & Græci & Latini reliquerunt ? Quas ego mihi semper in administranda Rep. proponens, animum, & mentem meam ipsâ cogitatione hominum excellentium conformabam.

15. *Quæret quispiam, quid ? Illi ipsi summi viri, quorum virtutes literis proditæ sunt, istâne doctrinâ, quàm tu laudibus effers, eruditi fuerunt ? Difficile est hoc de omnibus confirmare. Sed tamen est certum quid respondeam. Ego multos homines excellenti animo, ac virtute fuisse, & sine doctrina, naturæ ipsius habitu propè*

» gardé la mémoire. «

La vivacité du texte latin a entièrement disparu dans cette traduction, parce qu'on n'a pas rendu la figure ; le traducteur s'est corrigé dans la seconde.

2. *Trad.* » Mais tous » les livres, mais la » voix de tous les Sa» ges, mais toute l'an» tiquité ne nous par» lent d'autre chose ; » & toutes ces belles » instructions, sans la » lumière des lettres,

Combien de grands tableaux nous ont laissés les écrivains grecs & les latins, autant pour nous servir de modéles que pour être l'objet de notre admiration ? Je les avois devant les yeux, ces modéles, quand j'étois chargé des affaires de la République, & l'idée de leur vertu m'inspiroit de généreux sentimens.

15. Mais quoi, dira-t-on ? Ces hommes fameux, dont les vertus sont retracées dans les livres, possédoient-ils ces connoissances, dont vous faites tant d'éloges ? Je ne prétends point l'assurer de tous en général. Je sais qu'il y a eu des hommes éminens en vertu & en mérite par la seule disposition d'une nature heureuse ; qu'ils

» seroient maintenant ensevelies dans » les ténèbres. «

Ces trois *mais* tiennent trop de place. *Ne nous parlent d'autre chose* est lâche. *Toutes ces belles instructions* est vague & trop long. *Lumière* & *ténèbres* sont une antithèse aujourd'hui usée ; c'est pourquoi je n'en ai rendu qu'un des deux termes.

divino, per ſeipſos & moderatos, & graves extitiſſe fateor. Etiam illud adjungo, ſæpius ad laudem atque virtutem naturam ſine doctrina, quam ſine natura valuiſſe doctrinam. Atque idem ego contendo, cùm ad naturam eximiam, atque illuſtrem acceſſerit ratio quædam, conformatioque doctrinæ: tum illud neſcio quid præclarum ac ſingulare ſolere exiſtere.

16. Ex hoc eſſe hunc numero, quem patres noſtri viderunt, divinum hominem, Africanum: ex hoc C. Lælium, L. Furium modeſtiſſimos homines, & continentiſſimos: ex hoc fortiſſimum virum, & illis temporibus doctiſſimum M. Catonem illum ſenem: qui profectò ſi nihil ad percipiendam, colendamque virtutem, litteris adjuvarentur, nunquam ſe ad earum ſtudium contuliſſent.

Quod ſi non hic tantus fructus oſtenderetur, & ſi ex his ſtudiis delectatio ſola peteretur: tamen, ut opinor, hanc animi remiſſionem, humaniſſimam ac

ont été ſages & juſtes par eux-mêmes, ſans le ſecours ni de l'art, ni de l'inſtruction. J'ajoûte même, ſi l'on veut, qu'un heureux naturel ſans l'étude, va plus loin dans la vertu, que l'étude & le travail ſans les diſpoſitions de la nature. Mais en même tems je ſoutiens, que ſi on joint à un excellent naturel l'étude & l'inſtruction; il en réſulte un mérite éclatant & ſingulier, auquel on ne parvient jamais autrement.

16. Tel fut du tems de nos peres cet homme preſque divin, Scipion l'Africain: tels furent C. Lælius, L. Furius, ces exemples de modération & de ſageſſe. Tel étoit Caton le vieux, le plus ſavant, le plus vertueux de ſon ſiécle: tous ces grands hommes n'euſſent jamais cultivé les Lettres, s'ils les euſſent crues inutiles pour connoître & pratiquer la vertu.

Mais quand on n'enviſageroit pas ce grand avantage, & qu'on n'auroit en vûe que le ſeul plaiſir; en eſt-il un plus honnête ou plus délicat pour un hom-

liberaliſſimam judicaretis. Nam cæteræ neque temporum ſunt, neque ætatum omnium, neque locorum. Hæc ſtudia adoleſcentiam alunt, ſenectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis perfugium ac ſolatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur. (*l*)

(*l*) 1. *Trad.* » Tous » les autres (divertiſ- » ſemens) ne ſont » pas propres ni en » tout temps, ni à tous » âges, ni en tous lieux. » Mais les lettres for- » ment la jeuneſſe, & » réjouiſſent les vieil- » lards : elles ſervent » de ſupport & de con- » ſolation à l'adverſi- » té, & d'ornement à » la proſpérité : elles » nous divertiſſent à » la maiſon & ne nous » embarraſſent point » dehors : elles paſſent » avec nous toutes les » nuits, elles nous dé- » ſennuient à la cam- » pagne & nous délaſ- » ſent dans les voya- » ges. «

Cette traduction eſt auſſi courte qu'elle peut l'être ; cependant elle l'eſt bien moins que le latin : c'eſt la faute de la langue.

2. *Trad.* » Tous les » autres (divertiſſe- » mens) ne ſont pro- » pres ni en tout tems, » ni à tous âges, ni en » tous lieux. Mais les » lettres forment la » jeuneſſe, & réjouiſ-

me qui penſe ? Les autres amuſemens ne ſont ni de toutes les heures, ni de tous les âges, ni de tous les lieux. Dans les Lettres, la jeuneſſe trouve une nourriture qui lui convient ; la vieilleſſe un exercice qui l'amuſe : elles répandent un nouvel éclat ſur la proſpérité, elles nous conſolent dans l'adverſité ; elles nous recréent au-dedans de nos maiſons, elles ne nous embarraſſent point au dehors ; elles veillent avec nous, elles voyagent, elles demeurent à la campagne avec nous.

» ſent les vieillards ; » elles conſolent, elles » ſoulagent dans l'af- » fliction ; & dans la » proſpérité elles re- » hauſſent le luſtre de » la fortune. Par-tout » elles donnent d'in- » nocens plaiſirs, & ja- » mais elles n'embar- » raſſent ; la nuit elles » nous entretiennent, » elles nous défen- » nuient à la campa- » gne, & nous délaſ- » ſent dans les voya- » ges. «

M. Patru n'a fait ſentir ni dans l'une ni dans l'autre traduction la différence qu'il y a entre *le temps* & *les temps*. Mais il y a ici une obſervation plus importante, c'eſt qu'ayant voulu faire ſortir l'antithèſe, qui étoit enveloppée, il a bou-

17. *Quod si ipsi hæc neque attingere, neque sensu nostro gustare possemus, tamen ea mirari deberemus, etiam cùm in aliis videremus. Quis nostrùm tam animo agresti, ac duro fuit, ut Roscii morte nuper non commoveretur ? Qui cùm esset senex mortuus, tamen propter excellentem artem, ac venustatem, videbatur omnino mori non debuisse. Ergo ille corporis motu tantum amorem sibi conciliarat à nobis omnibus : nos animorum incredibiles motus celeritatemque ingeniorum negligemus ?*

leversé les nombres de la période, & détruit la progression des espaces ; l'antithèse même devoit être emportée par le courant de la période. On entendra ce que je veux dire, si l'on relit à haute voix le latin & le françois tour à tour. L'art de Cicéron est infini dans cette période, en ce qui concerne le nombre & l'harmonie.

(*m*) 1. *Trad.* » Qui » est d'entre nous qui » a eu l'esprit si sauva- » ge & si farouche, » que de n'être point » touché dernière- » ment de la perte de » Roscius ? «

Animus ne devoit pas se rendre par es-

17. Quand nous ne ſerions pas faits pour en ſentir le mérite par nous-mêmes, pourrions-nous n'en pas remarquer l'effet dans les autres ? Qui de nous dernierement a eu le cœur aſſez inſenſible pour n'être point touché de la mort de Roſcius (*m*) ? Tout âgé qu'il étoit, il nous ſembloit à tous qu'il n'auroit jamais dû mourir : tant nous étions touchés de ſon talent ! Il avoit gagné nos cœurs par des graces qui ne conſiſtent que dans les mouvemens & les attitudes du corps ; quel pouvoir auront ſur nous les graces & les expreſſions de l'eſprit ?

prit. *Sauvage & farouche* ſemblent trop forts pour rendre *agreſti ac duro*. *Que de n'être point*, eſt un idiotiſme, c'eſt-a-dire, un tour propre au génie particulier de la langue françoiſe. Nos bons écrivains ſe font un plaiſir de les conſerver.

2. *Trad.* » Où eſt le » brutal & le ſtupide » qui dernierement ne » fut point touché de » la perte de Roſcius ?

Ceci eſt plus fort que la premiere traduction qui l'étoit déja trop ; *brutal* ne ſignifie pas un *homme brut*.

18. *Quoties ego hunc Archiam vidi, Judices, (utar enim vestrâ benignitate, quoniam me in hoc novo genere dicendi tam diligenter attenditis) quoties ego hunc vidi, cùm litteram scripsisset nullam, magnum numerum optimorum versuum de his ipsis rebus, quæ tum agerentur, dicere ex tempore? Quoties revocatum eamdem rem dicere, commutatis verbis, atque sententiis? Quæ vero accuratè, cogitatèque scripsisset, ea sic vidi probari, ut ad veterum scriptorum laudem pervenirent. Hunc non ego diligam? non admirer? non omni ratione defendendum putem? Atqui sic à summis hominibus, eruditissimisque accepimus, cæterarum rerum studia, & doctrinâ, & præceptis, & arte constare: poëtam naturâ ipsâ valere, & mentis viribus excitari, & quasi divino quodam spiritu afflari. Quare suo jure noster ille Ennius sanctos appellat poëtas, quòd quasi deorum aliquo dono atque*

18. Combien de fois ai-je vû Archias, (car Meſſieurs, je profite de l'attention avec laquelle vous daignez m'écouter) combien de fois l'ai-je vû, ſans avoir écrit une ſeule lettre, nous donner ſur le champ un grand nombre de très-bons vers ſur les matieres mêmes dont il s'agiſſoit dans nos entretiens? Combien de fois, lorſqu'on le prioit de les redire, l'ai-je vû rendre les mêmes choſes avec d'autres termes & d'autres penſées? Et ce qu'il avoit travaillé avec ſoin & application, je l'ai vû comparer avec ce qu'il y a de plus beau dans l'antiquité! Voilà pourquoi je l'aime, Gracchus, voilà pourquoi je l'admire, & que j'embraſſe ſa défenſe avec tout le zèle dont je ſuis capable?

De grands hommes nous diſent que les autres talens dépendent de l'art, des préceptes, de l'étude; mais que les poëtes ne doivent rien qu'à la nature, qu'ils s'élevent par la force même de leur génie, que c'eſt un ſouffle divin qui les inſpire. Ennius ajoûte que la perſonne des poëtes eſt ſacrée, &

munere commendati nobis esse videantur (*n*).

19. *Sit igitur, Judices, sanctum apud vos humanissimos homines, hoc poëtæ nomen quod nulla unquam barbaria violavit. Saxa & solitudines voci respondent, bestiæ sæpe immanes cantu flectuntur, atque consistunt : nos insti-*

(*n*) 1. *Trad.* » Nous » avons appris de per- » sonnes de grande » érudition, que tou- » tes les autres scien- » ces ont besoin d'é- » tude, d'art & de pré- » ceptes, mais que la » poësie nous vient de » nous-mêmes, & par » les seules forces de » notre esprit, & com- » me par un enthou- » siasme divin. Et c'est » pour cela qu'Ennius » a raison de donner » aux poëtes le nom de » *sacrés*, parce qu'en » effet les dieux sem- » blent nous les avoir » rendus vénérables, » en leur faisant une » faveur, une grace » particulière. «

2. *Tr.* » Nous avons » appris de personna- » ges illustres & de » grande érudition, » que les beaux arts, » que toutes connois- » sances honnêtes ne » s'acquièrent point » sans étude, sans pré- » ceptes, sans quelque » méthode ; mais que » la nature toute seule » fait les poëtes ; qu'ils » se soutiennent, qu'ils

qu'ils portent en eux un don des dieux qui leur ſert de recommandation auprès des hommes.

19. Vous reſpecterez donc, Meſſieurs, vous qui aimez les arts & l'humanité, ce nom ſacré que les barbares mêmes ont toujours reſpecté! Les rochers, les vaſtes ſolitudes répondent à la voix des poëtes. Les bêtes féroces s'arrêtent, & ſe laiſſent fléchir par leurs accens; & nous, pénétrés des ſentimens d'une éducation douce, nous

» s'élèvent par leurs » propres forces, & » que leur enthouſiaſme eſt une inſpiration comme divine: » & c'eſt, Meſſieurs, » pour cette raiſon, » qu'Ennius, ce génie » ſi ſublime, leur donne le nom de *ſacrés*, » parce qu'en effet les » dieux les ont, ce ſemble, tirés du nombre » des choſes profanes, » en les rempliſſant » d'une lumière toute » céleſte. «

Je ne ſais ſi le lecteur ſera de mon avis, mais il me ſemble que la première traduction eſt plus vive, plus juſte & plus agréable; & que la ſeconde perd du côté de la force & de la vérité ce qu'elle gagne du côté de l'harmonie; l'harmonie qui n'aide point à la force & à la vérité de l'expreſſion n'eſt que de l'enflure.

tuti rebus optimis non poëtarum voce moveamur ? (o)

Homerum Colophonii civem esse dicunt suum. Chii suum vindicant, Salaminii repetunt, Smyrnæi verò suum esse confirmant. Itaque etiam delubrum ejus in oppido dedicaverunt : permulti alii præterea pugnant inter se, atque contendunt. Ergo illi alienum, quia poëta fuit, post mortem etiam expetunt : nos hunc vivum, qui & voluntate & legibus noster est, repudiamus? præsertim cum omne olim studium, atque omne ingenium contulerit Archias ad Populi

(o) 1. *Trad.* » Les » solitudes, les ro- » chers répondent à » leurs *chansons*, les » bêtes les plus farou- » ches ont des oreilles » pour la *musique ;* & » nous qui avons *quel-* » *que* connoissance des » bonnes choses, se- » rons-nous sourds à » cette *divine mélo-* » *die ?* «

2. *Trad.* » Les soli- » tudes & les rochers » se laissent toucher à » la voix & au chant » des poëtes : les bêtes » les plus farouches » prêtent l'oreille à » cette incomparable » harmonie : & nous » que l'étude, nous » que les lettres ont » *illuminés*, n'aurons- » nous point de senti-

ſerions inſenſibles aux charmes de la poëſie ? (*o*)

Les habitans de Colophone prétendent qu'Homère étoit leur citoyen. Ceux de Scio, de Salamine, s'attribuent le même honneur. Les Smyrniens le diſputent à tous les autres ; ils ont même élevé chez eux un temple à ce poëte. D'autres peuples ambitionnent la même gloire. Ils déſirent, même après ſa mort, un homme célèbre qui ne leur appartient pas, & ſeulement parce qu'il étoit poëte ; & celui-ci qui eſt vivant, qui le déſire, qui a pour lui nos lois, vous voulez l'éloi-

» ment ni de goût pour » ces *doctes*, pour ces » *innocentes délices ?* «

M. Patru veut être ici plus harmonieux que Cicéron, & il paſſe le but. Il en eût moins coûté pour faire mieux. Il ne falloit qu'être plus littéral. Pourquoi ne pas conſerver *répondre* qui eſt dans le latin & qui eſt ſi beau, de même que le *conſiſtunt* & le *flectuntur*, qui ſont des images poëtiques, mais que l'orateur délicat a exprimées en un mot, de peur de tomber dans un ſtyle qui eût paru jeune, & qui auroit manqué de dignité ?

Romani gloriam, laudemque celebrandam? Nam & Cimbricas res adolescens attigit, & ipsi illi C. Mario, qui durior ad hæc studia videbatur, jucundus fuit.

20. *Neque enim quisquam est tam aversus à Musis, qui non mandari versibus æternum suorum laborum facilè præconium patiatur.*

Themistoclem, illum summum Athenis virum, dixisse aiunt, cùm ex eo quæreretur, quod acroama, aut cujus vocem libentissimè audiret: ejus, à quo sua virtus optimè prædicaretur. Itaque ille Marius item eximiè L. Plotium dilexit, cujus ingenio putabat, ea, quæ gesserat, posse celebrari.

21. *Mithridaticum verò bellum magnum, atque difficile, & in multâ varietate, terrâ, marique versatum, totum ab hoc expressum est: qui libri non modo L. Lucullum, fortissimum, & clarissimum virum, verum etiam populi Romani nomen illustrant.*

gner de nous, après qu'il a consacré ses veilles & ses talens à la gloire du peuple romain ? Oui, Messieurs, Archias a écrit dans sa jeunesse la guerre des Cimbres, & a su mériter l'estime de Marius même, qui sembloit peu touché du mérite des Lettres.

20. Car quelque peu de liaison qu'on ait eu avec les Muses, il n'est point d'homme qui ne voie avec une satisfaction secrette, son nom aller par elles à l'immortalité !

On demandoit un jour au fameux Thémistocle, quel étoit le chant ou le concert qui lui feroit le plus de plaisir : il répondit : celui d'une louange méritée. Aussi le même Marius aimoit-il singulierement Plotius, dont le talent lui faisoit espérer des louanges dignes de ses exploits.

21. La guerre de Mithridate, cette guerre si difficile, si longue, variée de tant d'événemens différens sur mer & sur terre, Archias l'a traitée d'un bout à l'autre. Ces écrits qui font tant d'honneur au nom de Lucullus, n'en font pas moins au nom romain.

Populus enim Romanus aperuit, Lucullo imperante, Pontum, & regiis quondam opibus, & ipsâ naturâ regionis vallatum: populi Romani exercitus, eodem duce, non maximâ manu innumerabiles Armeniorum copias fudit: populi Romani laus est, urbem amicissimam Cyzicenorum, ejusdem consilio, ex omni impetu regio, ac totius belli ore ac faucibus ereptam esse, atque servatam: nostra semper feretur, & prædicabitur, L. Lucullo dimicante, cum interfectis ducibus depressa hostium classis, & incredibilis apud Tenedum pugna illa navalis: nostra sunt trophæa, nostra monumenta, nostri triumphi. Quare, quorum ingeniis hæc feruntur, ab iis populi Romani fama celebratur.

22. *Carus fuit Africano superiori noster Ennius. Itaque etiam in sepulchro*

Car, Meſſieurs, c'eſt le Peuple romain, qui ſous le commandement de Lucullus, s'eſt ouvert le Pont, ce royaume inacceſſible par la nature même des lieux, & par les forces d'un Roi juſqu'alors très-puiſſant : ce ſont les armées du Peuple romain, qui ſous le même chef ont mis en fuite des troupes innombrables d'Arméniens, avec des troupes très-inférieures en nombre : c'eſt au Peuple romain qu'appartient la gloire, d'avoir, ſous la conduite du même Lucullus, ſauvé de toutes les horreurs de la guerre, & de la fureur du Roi, la ville de Cyzique notre alliée : c'eſt à nous tous qu'appartient cette victoire mémorable, remportée à Ténédos ſous les ordres du même chef, où les généraux ennemis furent tués, & leur flotte coulée à fond : ce ſont nos trophées, nos monumens, nos triomphes. Et ceux qui les célébrent, publient la gloire du peuple romain.

22. Ennius fut chéri du grand Scipion l'Africain. On penſe même que

Scipionum putatur is esse constitutus è marmore. At iis laudibus certè non solum ipsi, qui laudantur, sed etiam populi Romani nomen ornatur. In cœlum hujus proavus Cato tollitur : magnus honos populi Romani rebus adjungitur. Omnes denique illi Maximi, Marcelli, Fulvii, non sine communi omnium nostrùm laude decorantur. Ergo illum, qui hæc fecerat, Rudium hominem, majores nostri in civitatem receperunt : nos hunc Heraclienſem, multis civitatibus expetitum, in hac autem legibus constitutum, de nostra civitate ejiciemus ?

13. *Nam si quis minorem gloriæ fructum putat ex Græcis versibus percipi, quàm ex Latinis, vehementer errat, propterea quod Græca leguntur omnibus ferè gentibus : Latina suis finibus, exiguis sanè continentur. Quare si res hæ, quas gessimus, orbis terræ regionibus definiuntur, cupere debemus, quo ma-*

c'eſt lui dont on voit la figure en marbre dans le tombeau des Scipions. Ces vers font-ils moins d'honneur au nom Romain qu'à ces héros qu'il a célébrés ? Il éleve juſqu'au ciel Caton, le biſaïeul de celui que nous voyons parmi nous ; en l'élevant ainſi, il ajoûte à la gloire du nom romain. Enfin il n'eſt pas poſſible de faire l'éloge des Maximus, des Marcellus, des Fulvius, ſans que nous ayons part aux louanges qu'ils reçoivent. Ce fut par ce motif que nos aïeux donnerent le rang de citoyen à un homme né à Rudia (*a*). Et nous chaſſerions du milieu de nous un citoyen d'Héraclée, que pluſieurs autres villes ont deſiré, & qui eſt notre citoyen par nos lois ?

23. Qu'on ne s'imagine pas que les vers grecs ſont moins d'honneur que les latins. Les livres grecs ſont lus de preſque toutes les nations : les latins ſont renfermés dans des bornes très-étroites. Or, s'il eſt vrai que nos armes

(*a*) Petite ville où naquit Ennius.

nuum noſtrarum tela pervenerint, eodem gloriam, famamque penetrare : quod cum ipſis populis, de quorum rebus ſcribitur, hæc ampla ſunt : tum iis certè, qui de vita, gloriæ cauſâ, dimicant, hoc maximum & periculorum incitamentum eſt, & laborum. (*p*)

24. *Quam multos ſcriptores rerum*

(*p*) 1. *Trad.* » Car » ſi quelqu'un penſe » que la poëſie grec- » que *nous* ſoit moins » glorieuſe que la la- » tine, il ſe trompe » *grandement*, parce » que la langue grec- » que n'eſt preſque » ignorée de *pas une* » nation, au lieu que » la nôtre n'eſt con- » nue que dans un pe- » tit *eſpace de pays*. Et » *partant* s'il n'y a *en-* » *droit* du monde qui » n'ait été le théâtre de » nos belles actions, » nous devons *certes* » deſirer que nos » louanges & notre » renommée aillent » auſſi loin que nos » armes & nos victoi- » res ; & *cela*, M^rs, » n'eſt pas ſeulement » *magnifique pour* les » peuples dont on » chante les exploits ; » mais *il* anime enco- » re *dans* les travaux » & *dans* les dangers, » ceux qui ne hazar- » dent tous les jours » leur vie que pour » l'honneur. «

2. *Trad.* » Car ſi » quelqu'un penſe que

ont pénétré juſqu'aux extrêmités de l'univers, nous devons deſirer que nos louanges ſoient portées auſſi loin qu'elles : c'eſt une magnificence digne du peuple qu'on célébre, & capable d'animer ces ames généreuſes qui n'aiment les dangers que pour acquérir de la gloire.

24. Combien d'écrivains le fameux

» la poëſie latine *nous* » *ſoit* plus glorieuſe » que la grecque, il » ſe trompe grande- » ment ; (*pourquoi* » *nommer la latine* » *avant la grecque &* » *changer l'ordre du* » *texte ?*) parce qu'en » effet la langue grec- » que eſt connue preſ- » que par toute la ter- » re, au lieu que la » nôtre eſt renfermée » dans un très-petit » eſpace de pays. Que » ſi nous avons *heu-* » *reuſement* porté nos » armes juſqu'aux ex- » trémités de l'Uni- » vers, nous devons » *certes* deſirer que » nos louanges, que la » ſplendeur de notre » nom aillent auſſi » loin que nos victoi- » res : & *cela*, M^rs, » eſt non-ſeulement » magnifique pour » ceux dont on chante » les triomphes ; mais » il encourage encore » dans les travaux & » dans les dangers ces » ames nobles qui » n'expoſent tous les » jours leur vie que » pour l'honneur, «

ſuarum magnus ille Alexander ſecum habuiſſe dicitur ? Atque is tamen cum in Sigeo ad Achillis tumulum adſtitiſſet : O fortunate, inquit, adoleſcens, qui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris ! Et verè. Nam, niſi Ilias extitiſſet illa, idem tumulus, qui corpus ejus contexerat, nomen etiam obruiſſet ?

Quid ? noſter hic Magnus, qui cum virtute fortunam adæquavit, nonne Theophanem Mytilenæum, ſcriptorem rerum ſuarum, in concione militum civitate donavit ? & noſtri illi fortes viri, ſed ruſtici, ac milites, dulcedine quâdam gloriæ commoti, quaſi participes ejuſdem laudis magno illud clamore approbaverunt ?

(q) 1. Trad. » *Heureux jeune homme*, » s'écria-t-il, *d'avoir* » *eu Homère pour trompette de ta vaillance!* » *& cela certes* avec » raiſon ; car ſans cette divine Iliade, ſon » corps & ſa gloire » n'euſſent eu, ſans » doute, qu'un même » tombeau. «

2. Trad. » *Heureux* » *guerrier*, s'écria-t-il, » *& cent fois heureux* » *d'avoir eu Homère*

conquérant de l'Asie n'avoit-il pas à sa suite ? Cependant lorsqu'il arriva au promontoire de Sigée où se voit le monument d'Achille, il ne put s'empêcher de s'écrier : » Jeune héros, » que tu es heureux d'avoir trouvé un » Homère pour chanter ta vertu ! » Il avoit raison : car sans cette célébre Iliade le nom du héros eût été enséveli dans le même tombeau que lui (*q*).

Que dirons-nous de celui dont la vertu égale les succès, & que nous appellons *le Grand* par excellence ? N'a-t-il pas donné en présence de son armée le droit de bourgeoisie à Théophane de Mytilène qui avoit écrit ses actions ? Nos braves soldats, tout simples & tout grossiers qu'ils étoient, touchés d'une certaine douceur de la gloire qu'ils sembloient partager avec leur général, y applaudirent par des acclamations.

» *pour trompette de ta* » *vaillance !* Il disoit » vrai ; car sans cette » divine Iliade, le nom » & les cendres de ce » Héros n'eussent eu » sans doute qu'un » même tombeau. «

25. *Itaque, credo, si civis Romanus Archias legibus non esset, ut ab aliquo imperatore civitate donaretur, perficere non potuit. Sylla, cum Hispanos, & Gallos donaret, credo, hunc petentem repudiasset : quem nos in concione vidimus, cùm ei libellum malus poëta de populo subjecisset, quòd epigramma in eum fecisset tantummodo alternis versibus longiusculis; statim ex iis rebus, quas tunc vendebat, jubere ei præmium tribui; sub ea conditione, ne quid postea scriberet. Qui sedulitatem mali poëtæ duxerit aliquo tamen præmio dignam, hujus ingenium & virtutem in scribendo, & copiam non expetisset?*

26. *Quid? à Q. Metello Pio, familiarissimo suo, qui civitate multos donavit, neque per se, neque per Lucullos impetravisset? qui præsertim usque eo de suis rebus scribi cuperet, ut etiam Cordubæ natis poëtis, pingue quiddam sonantibus, atque peregrinum, tamen aures suas dederet.*

Neque enim est hoc dissimulandum,

25. Croit-on que ſi Archias n'étoit point citoyen par nos lois, il n'eût pû obtenir ce titre de quelqu'un de nos généraux ? Sylla, qui rempliſſoit Rome d'Eſpagnols & de Gaulois, lui auroit-il refuſé cette grace, s'il l'eût demandée ? Un mauvais poëte du petit peuple lui préſenta un jour un placet accompagné d'un diſtique à ſa louange ; il lui fit donner une portion des dépouilles qu'il vendoit, dans ce moment ; mais à condition qu'il ne feroit plus de vers. Payant ainſi la bonne volonté d'un mauvais poëte, quel cas n'eût il point fait du génie, de la force & de la facilité d'Archias ?

26. N'eût-il pû l'obtenir, ſoit par lui-même, ſoit par les Lucullus, de Q. Metellus Pius ſon ami particulier, qui l'a accordé à tant d'autres ? qui déſiroit ſi ardemment de voir écrire ſes actions, qu'il écoutoit même avec plaiſir les vers enflés & barbares de poëtes étrangers, qui ſavoient à peine la langue des Romains.

Car avouons-le, Meſſieurs, ſans

quod obſcurari non poteſt, ſed præ nobis ferendum : trahimur omnes laudis ſtudio, & optimus quiſque maximè gloriâ ducitur. Ipſi illi philoſophi, etiam in libellis, quos de contemnendâ gloriâ ſcribunt, nomen ſuum inſcribunt : in eo ipſo, in quo prædicationem, nobilitatemque deſpiciunt, prædicari ſe, ac nominari volunt.

(r) 1. *Trad.* » Car, » Mrs, ne diſſimulons » point ce qui ne ſe » peut *auſſi bien* ca- » cher; mais avouons- » le *franchement* : Il » n'y a perſonne que » la louange ne *cha-* » *touille* ; & cette paſ- » ſion ſe peut dire la » paſſion de *tous les* » *honnêtes gens.* Les » Philoſophes, quoi- » qu'ils nous diſent, » s'ils font *des livres* » *du mépris* de la gloi- » re, ils ne laiſſent pas » d'y mettre leur nom. » Ils cherchent de » l'honneur & de la » réputation par ces » ouvrages mêmes où » ils *ſe moquent du* » *bruit* & des applau- » diſſemens *du monde.*

2. *Trad.* » Car, Mrs, » avouons-le franche- » ment, auſſi bien cet- » te vérité ne ſe peut » cacher : rien n'eſt ſi » doux que la louan- » ge ; c'eſt l'amour, » c'eſt la nourriture » des belles ames. Les » Philoſophes mêmes, » s'ils font des *livres* » *de la vanité* & du » mépris de la gloire, déguiſement

déguiſement, puiſqu'auſſi-bien nous ne pouvons le cacher : l'attrait de la gloire agit ſur tous tant que nous ſommes. Il y agit même d'autant plus que nous avons dans l'ame plus d'élévation & de vertu. Les philoſophes qui ont écrit ſur le mépris de la gloire, ont mis leur nom à la tête de leurs livres, & ont tâché de ſe faire connoître, même en prouvant qu'il ne faut pas déſirer d'être connu. (r)

» *ces livres* portent » leur nom. Quoiqu'ils » nous diſent, ils cher- » chent pourtant à » s'éterniſer par ces » ouvrages où ils *ſe* » *moquent du bruit* & » des applaudiſſemens » du monde. «

La première traduction eſt du ſtyle familier plutôt que du ſtyle ſimple. *Auſſi bien* eſt équivoque, placé comme il l'eſt. *Chatouille* eſt preſque bas. *Cette paſſion*, &c. ne rend ni la penſée ni la dignité du latin. Le reſte de la période eſt dans le même goût.

La ſeconde traduction eſt un peu plus noble, quoiqu'elle ne ſoit pas plus fidèle. Cicéron ſe fût bien gardé de dire : *Rien n'eſt ſi doux que la louange :* il dit, *trahimur omnes.* Eſt-ce traduire que de rendre la phraſe ſuivante par ces mots : *C'eſt l'amour, c'eſt la nourriture des*

27. *Decius quidem Brutus, summus ille vir & imperator, Accii amiciſſimi ſui, carminibus, templorum, ac monumentorum aditus exornavit ſuorum. Jam verò ille qui cum Ætolis, Ennio comite, bellavit, Fulvius, non dubitavit Martis manubias Muſis conſecrare. Quare, in qua urbe imperatores prope armati, poëtarum nomen, & Muſarum delubra coluerunt, in ea non debent togati Judices à Muſarum honore, & à poëtarum ſalute abhorrere?*

28. *Atque ut id libentiùs faciatis, jam me vobis, Judices, indicabo, & de meo quodam amore gloriæ, nimis acri fortaſſe, verumtamen honeſto, vobis confitebor. Nam, quas res nos in conſulatu noſtro, vobiſcum, ſimul pro ſalute*

belles ames? Se moquer du bruit, c'eſt ne le pas craindre. *Du monde,* eſt une finale uſée, qui

27. Decius Brutus, ce citoyen auſſi excellent que grand capitaine, a fait mettre au frontiſpice des temples & des monumens qu'il a élevés, des inſcriptions du poëte Accius. Celui qu'Ennius accompagna dans la guerre contre les Etoliens, Fulvius, n'héſita point de conſacrer aux Muſes mêmes les dépouilles du dieu Mars. Peut-on croire, que, dans une ville, où les guerriers preſque encore revêtus de leurs armes, ont rendu hommage aux poëtes & honoré les Muſes, des Juges amis & protecteurs des arts de la paix, ſoient indifférens pour les muſes & inſenſibles aux malheurs des poëtes?

28. Et pour vous toucher encore davantage, Meſſieurs, je vais vous ouvrir mon cœur, & vous avouer un goût, un amour, trop vif peut-être, mais qui toutefois n'a rien que de légitime, puiſque la gloire en eſt

ne peut avoir de di- où il eſt pris dans la
gnité que dans le ſens chaire.

hujus urbis, atque imperii, & pro vitâ civium, proque universâ republicâ gessimus, attigit hic versibus, atque inchoavit: quibus auditis, quòd mihi magna res, & jucunda visa est, hunc ad perficiendum hortatus sum. Nullam enim virtus aliam mercedem laborum, periculorumque desiderat præter hanc laudis, & gloriæ: quâ quidem detractâ, Judices, quid est quòd in hoc tam exiguo vitæ curriculo, & tam brevi, tantis nos in laboribus exerceamus?

29. *Certè, si nihil animus præsentiret in posterum; & si, quibus regionibus vitæ spatium circumscriptum est, eisdem omnes cogitationes terminaret suas; nec tantis se laboribus frangeret, neque tot curis, vigiliisque angeretur, neque toties de vitâ ipsâ dimicaret. Nunc insidet quædam in optimo quoque virtus, quæ noctes & dies animum gloriæ stimulis concitat, atque admonet, non*

l'objet. Ce qui s'eſt paſſé ſous mon conſulat, ce que j'ai fait avec vous pour la conſervation de cette ville & de cet Empire, pour la conſervation des citoyens, pour le ſalut de l'état, il a entrepris de l'écrire en vers. L'ouvrage m'a paru ſi beau, ſi grand, que je l'ai exhorté à continuer. Car, Meſſieurs, quelle autre récompenſe peut eſpérer la vertu de tant de travaux qu'elle eſſuie, de tant de dangers auxquels elle s'expoſe ? Sans la gloire qu'on attend, quel motif aurions-nous pour nous tourmenter de mille manieres, dans l'eſpace d'une vie qui dure ſi peu ?

29. Non, s'il n'y avoit pas en nous quelque preſſentiment de l'avenir ; ſi le même terme qui renferme le cours de nos années, bornoit également celui de nos penſées ; nous n'aurions point de raiſon de nous livrer à tant de fatigues, de nous deſſécher par les veilles & les ſoins pénibles, de riſquer tant de fois nos fortunes & nos jours. Mais il y a dans tous les grands

eum vitæ tempore esse dimittendam commemorationem nominis nostri, sed cum omni posteritate adaquandam. (ſ)

(ſ) 1. *Trad.* » Que » ſi *notre eſprit* ne *ſon-* » *geoit* point à l'ave- » nir, & s'il renfermoit » toutes ſes penſées » dans le même *eſpace* » *qui limite* notre vie ; » *certes il ne ſeroit pas* » *beſoin* de tant de tra- » vaux, de tant d'in- » quiétudes, ni de tant » de veilles ; il ne ſe- » roit point beſoin de » nous précipiter dans » les périls, & de ha- » zarder tous les jours » *même la vie.* Mais » dans le cœur de tous » les gens de bien, il y » a je ne ſais quel ai- » guillon d'honneur » qui les pique & les » avertit jour & nuit, » que c'eſt à l'immor- » talité qu'il faut pen- » ſer, & que *cinquante* » *ou ſoixante ans* de » gloire ſont peu de » choſe, ſi laiſſant ce » monde nous ne vi- » vons encore *en* la » mémoire de tous les » ſiècles. «

2. *Trad.* » Que ſi » nous n'avions nul » *ſentiment pour* l'ave- » nir, ſi nous renfer- » mions toutes nos » penſées dans les mê- » mes bornes qui limi- » tent notre vie ; *en* » *vain* tous les jours » *tant* de dangers, *en* » *vain tant* de veilles, » tant de ſueurs, tant » de mortelles inquié- » tudes. Mais il y a

cœurs, un ſentiment généreux, un aiguillon d'honneur qui les excite jour & nuit; qui nous avertit que notre nom ne mourra point avec nous, & que nous vivrons dans la poſtérité la plus reculée.

» dans le cœur des » gens de bien, *il y a* » *je ne ſais quoi qui* les » appelle à la gloire & » à l'immortalité; je » ne ſais quoi qui leur » dit ſans ceſſe que » cinquante ou ſoi- » xante ans *de ſplen-* » *deur* ſont peu de » choſe, ſi lorſque » nous ne ſommes » plus, nous ne vivons » encore en la mémoi- » re de tous les ſiècles.

Si notre eſprit, dans la première traduction ſent le latiniſme; M. Patru l'a changé dans la ſeconde, & a mis *ſi nous*. *Praſentiret* n'eſt rendu ni par *ſonger à*, ni par *ſentiment pour*. *Il ne ſeroit pas beſoin*, phraſe trop familière, &c. *En vain tant de*: celle-ci n'eſt pas juſte; d'ailleurs l'ellipſe de trois verbes eſt trop forte, il en falloit conſerver au moins un. Pourquoi dans la ſeconde ſupprimer *aiguillon* qui eſt dans le latin & qui fait image? *Cinquante ou ſoixante ans de gloire* ou *de ſplendeur*, cela n'eſt point dans le latin, & Cicéron l'eût dit, s'il l'avoit voulu dire.

30. *An verò tam parvi animi videamur esse omnes, qui in republicâ atque in his vitæ periculis, laboribusque versamur, ut, cùm usque ad extremum spatium, nullum tranquillum, atque otiosum spiritum duxerimus, nobiscum simul moritura omnia arbitremur? An, cùm statuas, & imagines, non animorum simulacra, sed corporum, studiosè multi summi homines reliquerint, consiliorum relinquere ac virtutum nostrarum effigiem nonne multo malle debemus, summis ingeniis expressam & politam?*

Ego verò omnia quæ gerebam, jam tum in gerendo spargere me, ac disseminare arbitrabar in orbis terræ memoriam sempiternam. Hæc verò sive à meo sensu post mortem abfutura est, sive, ut sapientissimi homines putaverunt, ad aliquam animi mei partem pertinebit: nunc quidem certè cogitatione quadam, sæpe delector.

30. Aurions-nous assez peu d'élévation tous tant que nous sommes, nous qui passons notre vie dans les travaux & les dangers de toute espèce, pour penser qu'après avoir vécu, sans avoir eu un instant de tranquillité pour respirer, il ne restât rien de nous? Seroit-il possible que tant de grands hommes aient desiré de laisser après eux des statues & des portraits, qui ne sont que l'image des corps; & que les tableaux de nos pensées & de nos vertus, tracés par les mains les plus habiles, n'eussent rien de touchant, ni de flateur pour nous?

Pour moi, Messieurs, je l'avoue, dans tout ce que j'ai entrepris pour la république, j'aimois à penser que ce que je faisois alloit devenir comme une semence de gloire, répandue par toute la terre, pour germer & croître dans tous les tems. Qu'après ma mort je sois insensible à cette renommée; ou que, comme l'ont pensé les plus sages des hommes, quelque partie de

31. *Quare conſervate, Judices, hominem, pudore eo, quem amicorum ſtudiis videtis comprobari, tum dignitate, tum etiam venuſtate: ingenio autem tanto, quantum id convenit exiſtimari, quòd ſummorum hominum ingeniis expetitum eſſe videatis: cauſâ verò ejuſmodi, quæ beneficio legis auctoritate municipii, teſtimonio Luculli, tabulis Metelli comprobetur. Quæ cùm ità ſint, petimus à vobis, Judices, ſi qua non modo humana, verùm etiam divina in tantis negotiis commendatio debet eſſe: ut eum, qui vos, qui veſtros imperatores, qui populi Romani res geſtas ſemper ornavit: qui etiam his recentibus noſtris, veſtriſque domeſticis periculis æternum ſe teſtimonium laudum daturum eſſe profitetur: quique eſt eo numero, qui ſemper apud omnes ſancti ſunt habiti, atque dicti: ſic in veſtram accipiatis fidem, ut humanita-*

moi-même en reſſente l'impreſſion : c'eſt du moins une idée agréable & un eſpoir dont je jouis.

31. *Peroraiſon.* Rendez donc juſtice, Meſſieurs, à un homme dont vous pouvez juger par le vif intérêt que prennent à ce qui le touche, des amis diſtingués par leur mérite, & qui réunit en ſa perſonne, les ſentimens d'honneur & la fécondité du génie ; ayez égard à des talens dont nos citoyens de la plus haute conſidération ont fait le plus grand cas. Le droit d'Archias eſt fondé ſur la loi ; il eſt prouvé par l'autorité d'une ville municipale, par le témoignage de Lucullus, par les regiſtres de Métellus. Faites attention non-ſeulement au témoignage des hommes, mais encore à la recommandation des dieux. C'eſt un homme qui n'a uſé de ſes talens que pour vous louer, vous, vos Généraux, le Peuple romain ; qui va conſacrer à l'immortalité votre ſageſſe & votre prudence dans nos derniers dangers ; en-

te veſtrâ levatus potiùs quàm acerbitate violatus eſſe videatur (*t*).

(*t*) 1. Trad. » *Et cela* » *étant ainſi*, je vous » conjure, Meſſieurs, » *ſi tant eſt* qu'en des » affaires ſi importan- » tes, il faille employer » *le ciel & la* terre ; *je* » *vous conjure, encore* » *un coup*, de ne point » perdre celui qui tou- » te ſa vie, n'a fait que » publier vos louanges » & celles de vos capi- » taines ; qui a chan- » té ſi dignement les » *hauts faits* du Peu- » pleRomain ; qui pro- » met même d'immor- » taliſer votre nom & » *le mien* dans ſes ou- » vrages ; *qu'un hom- » me, dis-je*, ſi rare, & » qui eſt du nombre » de ceux qu'on a tou- » jours compté entre » les perſonnes ſa- » crées, ne nous ſoit » point aujourd'hui » ravi par votre arrêt. » Mais embraſſez tel- » lement ſa protec- » tion, qu'au ſortir de » *cette audience*, il ait » plutôt à ſe louer de » votre bonté, qu'à ſe » plaindre de votre ri- » gueur. «

2. *Trad.* » Et par- » tant, Meſſieurs, ne » ſouffrez pas qu'on » nous raviſſe aujour- » d'hui un homme que » ſa modeſtie & ſes » mœurs rendent ſi » cher à tous ſes amis. » Ne ſouffrez pas » qu'on nous raviſſe » un homme d'hon- » neur, un homme » agréable ; mais ſur- » tout d'un eſprit ſi » élevé, & tel qu'on ſe

fin un homme qui eſt du nombre de ceux dont la perſonne a été regardée comme ſacrée chez tous les peuples. Prenez-le ſous votre protection, & qu'il ait à ſe louer de vos bontés plutôt qu'à ſe plaindre de votre exceſſive rigueur.

» doit imaginer un eſprit dont tant de » grands perſonnages » ont fait leurs délices. Vous voyez » qu'en cette cauſe » nous avons la loi » pour nous ; nous » avons pour nous le » témoignage de Lucullus, les regiſtres » de Metellus & le » ſuffrage de toute » une ville : & cela, » Meſſieurs, étant ainſi, je vous conjure, » pour n'oublier rien » dans une affaire ſi » importante, je vous » conjure & par la terre & par le ciel, » d'embraſſer ici la » protection d'un poëte admirable, qui » toute ſa vie a célébré votre vertu, la » vertu de vos capitaines, la vaillance, » les victoires du peuple Romain ; d'un » poëte admirable qui » veut même immortaliſer & mon conſulat & votre nom » dans ſes ouvrages ; » d'un homme enfin » qui eſt du nombre » de ces bienheureux » enfans du Parnaſſe, » que toutes les na-

32. Quæ de causâ, pro meâ consuetudine, breviter simpliciterque dixi, Judices, ea confido probata esse omnibus :

» tions, que tous les » siècles ont mis au » rang des choses sain- » tes. Qu'un si illustre » nourrisson des Mu- » ses trouve, Mes- » sieurs, parmi vous, » toute la faveur dont » il est digne, & qu'au » sortir de ce lieu, il » ait plutôt à se louer » de votre bonté qu'à » se plaindre de votre » rigueur & de l'état » déplorable de sa for- » tune. «

J'ai dit dans l'Avertissement qui précède cette traduction, qu'on pourroit juger de l'état & des progrès de la langue françoise par les deux traductions de M. Patru. Je me suis trop avancé. Quelque respect que j'aie pour le nom & le goût de M. Patru, j'aime encore mieux rendre justice à notre langue.

Je sens toute la supériorité de M. Patru dans sa première traduction, parce que je le compare avec d'autres écrivains en prose du même temps, qui sont restés infiniment au-dessous de lui. J'ai par hazard sous la main une histoire du Collège Royal imprimée en 1644, qui semble plus ancienne de deux siècles que M. Patru. Mais d'un autre côté quand je lis sa seconde traduction, & que je pense aux écri-

32. J'espére, Messieurs, que ce que j'ai dit sur le fond de la cause en peu de mots, selon ma coutume, n'aura

vains de ce même temps, il me semble que M. Patru n'a pas été aussi vîte que son siècle. Ce n'est pas la langue françoise qui lui manque. Loin de rester en deçà, son défaut est presque toujours de passer le but; il n'y a point d'endroits répréhensibles chez lui dont on ne puisse faire la correction en ôtant plutôt qu'en ajoûtant, ou en remettant les idées à la place qu'elles occupent dans le texte latin. Je n'en veux d'autre exemple que la peroraison qu'on vient de lire. M. Patru n'avoit qu'à suivre son Auteur, & ne point donner aux idées plus de force ni plus d'étendue qu'elles n'en ont dans le latin. Il falloit sur-tout bien sentir ce qui appartenoit à la personne de l'Orateur, c'étoit un homme consulaire : à celle d'Archias, qui, quoiqu'homme de mérite, ne portoit pas en lui ce qu'on appelle un grand intérêt; il ne s'agissoit d'ailleurs ni de sa vie, ni de son honneur, mais de lettres de naturalité. Falloit-il pour cela conjurer les juges par le ciel & par la terre, prodiguer tant de grandes épithètes, entasser tant de grands mots? Cicéron auroit-

quæ non fori, neque judiciali consuetudine, & de hominis ingenio, & communiter de ipsius studio locutus sum, ea, Judices, à vobis spero esse in bonam partem accepta : ab eo qui judicium exercet, certè scio.

il dit *immortaliser votre nom & le mien*, & même, *mon consulat & votre nom* ? Connoiſ-

ſoit-il ſi peu l'envie ? Ce ſont des négligences ou des oublis de M. Patru, & non des

déplu à aucun de vous ; & que ce que j'ai ajouté en faveur de la personne même que je défends, & des Lettres en général, quoique je me sois écarté de l'usage du barreau, vous aurez daigné le prendre en bonne part. J'oserai du moins me flatter de l'approbation de celui qui préside au jugement de cette cause.

torts de la langue françoise, qui dans ce temps-là avoit fait toutes ses preuves & possédoit tous ses grands Auteurs.

Fin du quatrième Tome.

TABLE DES CHAPITRES.

DES GENRES EN PROSE.

OBſervation préliminaire, page 1

PREMIERE PARTIE.

Du Genre Oratoire, 10
Ce que c'eſt que l'Oraiſon. ibid.
Quatre fonctions à remplir par l'Orateur. 13

SECTION PREMIÈRE.

De l'Invention Oratoire. 17
CHAP. I. *Des différens genres d'Oraiſon.* 18
I. Genre démonſtratif. ibid.
II. Genre délibératif. 21
III. Genre judiciaire. 23

CHAP. II. *Des Argumens Oratoires.* 27
CHAP. III. *Lieux communs de l'Oraiſon.* 35
CHAP. IV. *Des Mœurs, comme moyens de perſuader.* 45
CHAP. V. *Des Paſſions Oratoires.* 48

SECONDE SECTION.

De la diſpoſition Oratoire. 55
CHAP. I. *De l'Exorde.* 56
CHAP. II. *Du Récit & des Preuves Oratoires.* 61

SECTION TROISIÈME.

De l'Elocution Oratoire. 68
CHAP. I. *Ce que c'eſt que l'Elocution Oratoire.* 70
CHAP. II. *Qualités des penſées & des expreſſions. Qualités Logiques.* 74
CHAP. III. *Des Tropes.* 90
CHAP. IV. *De l'arrangement qui produit les Figures. Figures des mots.* 100
CHAP. V. *Des figures des penſées. Figures piquantes.* 108
Figures touchantes. 118

CHAP. VI. *Arrangement des mots par rapport à l'Harmonie.* 124
CHAP. VII. *De ce qu'on appelle Style & des espèces de Style.* 134
CHAP. VIII. *Des autres qualités du Style.* 155
CHAP. IX. *Exemple du style brillant & fleuri, ou Examen de l'Oraison Funèbre de M. de Turenne par M. Fléchier.* 161
CHAP. X. *Continuation du même sujet.* 393
CHAP. XI. *Exemple du style grave & austère.* 124
CHAP. XII. *Quelques observations sur la manière de se former le style.* 136

SECTION QUATRIÈME.

DE LA PRONONCIATION.

CHAP. I. *De la Prononciation des Jeunes Gens dans les exercices publics.* 243
CHAP. II. *Importance de la Prononciation Oratoire.* 251
CHAP. III. *Combien de choses à considérer dans la Pron. Orat.* 257

DES CHAPITRES 429

SECONDE PARTIE.

DU RÉCIT HISTORIQUE.

CHAP. I. *De la nature du Récit hiſtorique & de ſes différentes eſpéces.* 277

CHAP. II. *Caractère de l'hiſt. Sacrée.* 282

CHAP. III. *De l'hiſtoire Profane.* 292

CHAP. IV. *Des Hiſtoires particulières.* 299

CHAP. V. *Style de l'Hiſtoire.* 307

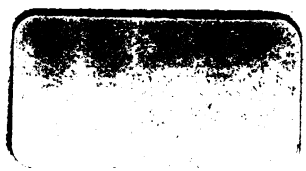
CHAP. VI. *De l'Hiſtoire Naturelle.* 317

TROISIEME PARTIE.

DU GENRE ÉPISTOLAIRE.

TRADUCTION.

De l'Oraiſon de Cicéron pour le Poëte Achias. 345

Fin de la Table des Chapitres.

De l'Imprimerie de MICHEL LAMBERT, rue & à côté de la Comédie Françoiſe.